
Cres cat Sci entia
Vita Exco latur

BIBLIOTHÈQUE DES SCIENCES MAUDITES

CHARLES LANCELIN

HISTOIRE MYTHIQUE

DE

SHATAN

DE LA LÉGENDE AU DOGME

ORIGINES DE L'IDÉE DÉMONIAQUE
SES TRANSFORMATIONS A TRAVERS LES AGES, D'APRÈS LES TEXTES
ET LA TRADITION
SON ÉTAT ACTUEL — SON AVENIR

Ouvrage accompagné de deux tableaux synthétiques
et d'un autographe du démon.

PARIS (IXe)
H. DARAGON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
30, RUE DUPERRÉ, 30

1903

DE CET OUVRAGE

IL N'A ÉTÉ TIRÉ QUE CINQ CENT VINGT EXEMPLAIRES

numérotés et signés.

10 exemplaires sur Japon Impérial de Tokio (1 à 10).

10 exemplaires sur Hollande Van Gelder Zonen (11 à 20).

500 exemplaires sur alfa (21 à 520).

N° 300

D'entente entre l'auteur et l'éditeur, cet ouvrage ne sera jamais réimprimé.

A tous ceux que terrifie la caricature

de leurs propres vices,

immonde et sinistre, effroyable et grotesque,

ces pages sont dédiées.

C. L.

PRÉAMBULE

Ceci est l'histoire d'un livre.

Dans le courant d'avril 1903, je recevais de l'éditeur H. Daragon un petit bleu ainsi conçu :

« *Je viens de découvrir deux manuscrits sur les* SCIENCES OCCULTES. *J'ai envie de les publier, mais je veux avoir votre avis et vous demander de m'en écrire la préface... Faites donc même l'impossible pour me venir voir et jeter un coup d'œil sur ma trouvaille.* »

Le surlendemain, j'étais chez lui et il me confiait les deux manuscrits aux fins d'examen.

C'était un ouvrage des XVIIe et XVIIIe siècles qui, sous le titre de « *Chronique Infernale* » touchait à des traditions de sorcellerie et à des actes de procédure en affaires criminelles relatives à la démonialité, telle qu'elle était comprise en ce temps — en somme une œuvre non dénuée d'intérêt au point de vue de l'histoire, du folk-lore et du satanisme.

— « Faites-m'en donc les annotations et la préface, pour la présenter au public », me dit l'éditeur quand, en lui rapportant ses manuscrits, je lui eus expliqué mon opinion.

Et je me mis à ma table de travail pour écrire une préface.

Mais quelle ?

Une généralité quelconque ? Je hais la banalité.

Une tartine philosophico-historique sur la croyance au démon dans le principe du XVIIe siècle ? Cela a été fait cent fois.

Un résumé des grands procès auxquels se référaient la plupart des pièces manuscrites ? Le premier venu, tant soit peu teinté de lettres et d'histoire, pouvait édifier proprement telle besogne de compilation.

Alors, quoi ?

Et je restais indécis, ne voulant tomber ni dans les redites ni dans le clinquant.

Il y a des manœuvres qui gâchent le plâtre — il y a des ouvriers qui édifient... Je préfère être de ces derniers.

Mais, encore une fois, quoi écrire qui ne fut ni poncif, vulgaire ou banal, ni frivole, puéril ou futile, ni oiseux, stérile ou vain ?

Soudain, il me vint à la pensée que l'histoire de l'idée satanique et de son développement à travers les âges, n'avait jamais été écrite telle que je la comprenais — je veux dire *historiquement* — et qu'il y aurait peut-être du nouveau et du curieux à mettre au jour, en traitant telle matière....

J'avais les outils de travail nécessaires : quelques documents réunis d'avance et une connaissance relative de l'hébreu pour remonter aux sources originales : — je me mis à l'œuvre.

Mais au début du travail je fus d'abord un peu effrayé de l'immensité du sujet auquel je m'attaquais : fixer les primordiaux éléments d'une histoire du démon !

Telle œuvre n'a jamais été réalisée comme je la comprends, au moins à ma connaissance, par ce double motif que les historiographes de l'Eglise sont gênés en

ce cadre — on verra tout à l'heure pour quel motif —, et que, pour les autres, il y a une telle somme de fastidieuses recherches à opérer, qu'ils ont pu reculer devant ce travail énorme, dont l'utilité ne leur semblait pas immédiate. J'excepte cependant Stanislas de Guaita qui, dans son « *Serpent de la Genèse* » a complètement élucidé tout ce qui touche au démon considéré comme l'auteur de la chute originelle du genre humain.

Je l'avoue, j'ai moi-même un peu hésité à me lancer dans ce formidable historique d'une entité non moins formidable, non par crainte des recherches — sans être ce que l'on appelle un « rat de bibliothèque » je dois à une longue pratique de savoir manier un catalogue si compliqué qu'il soit, et me retrouver en ses détours ; — mais parce que l'écrivain, quel qu'il soit, et quel que soit l'objet qu'il se propose, doit toujours avoir un critérium présent à l'esprit : « Ce que j'écris offrira-t-il quelque intérêt pour le lecteur ? »

Je me sens toutefois, au début de ce travail, pleinement rassuré par deux motifs : — C'est que d'abord le présent ouvrage, étant d'un prix relativement élevé et d'un tirage restreint, ne doit tomber qu'entre les mains de bibliophiles, de connaisseurs ou d'ouvriers de la pensée, qu'intéressera ce genre de recherches, ce qui me permettra de dire certaines choses que l'on trouverait difficilement ailleurs et que, pour ma part, je me refuserais à écrire si ce volume devait être jeté à foison dans le public. — Le second motif, c'est que cette étude n'a jamais été faite et qu'il me semble curieux d'en réunir les éléments, de telle façon que, dans l'avenir, quiconque voudra traiter l'histoire de Shatan développée davantage ou bien conçue dans un autre sens, soit forcé de recourir à ces pages comme base d'un travail à venir.

Enfin, — car il faut tout prévoir ! — si le hasard veut que cet ouvrage tombe sous les yeux d'un mondain ou d'un lecteur peu au courant de ces matières, je lui dirai simplement ceci : — Connaissez-vous, en fait d'entretiens salonniers, un sujet qui ne soit pas nul, absolument, radicalement nul, pour ne pas dire bête à en pleurer, en dehors de ceux qui touchent à notre Au-delà — passé ou avenir ultra-terrestres, tels que les comprennent les religions — ou bien à notre présent dans ses aspirations vers l'Art, jour entr'ouvert aux yeux de notre âme sur l'Infini, — en somme, de ces sujets de conversations que domine seul le pur et suprême Idéal? Si tel est votre avis, je vais vous dire des choses que certainement vous ignorez; sinon, refermez ces pages: elles ne sont pas écrites pour vous ! ceux-là ne sauraient les comprendre, de qui, suivant l'énergique expression de J.-K. Huysmans, l'idéal unique est de s'emplir les tripes pour se vidanger l'âme par le bas-ventre !

J'avais d'abord eu la pensée de diviser cette étude en deux parties : la « Légende du Maudit », selon les traditions, et l' « Histoire de Shatan » d'après les textes. Mais ces deux aspects d'un même objet chevauchent tellement l'un sur l'autre, s'enchevêtrent de si intime façon qu'il me parut préférable, pour la compréhension totale de l'étude, de les réunir en une somme compacte et sous ce titre unique : *Histoire mythique de Shatan.*

Et je me mis au travail, inaugurant l'œuvre...

J'accumulai les notes, je réunis les pièces, je fouillai jusqu'au tréfonds des annales des temps, en ces ouvrages qu'aujourd'hui l'on ne rencontre que dans les abîmes des bibliothèques publiques, antérieurs à l'imprimerie, antérieurs à notre ère, antérieurs même pour

certains aux écrits de la Bible — et j'établis mon travail.

Persuadé que telle tâche n'avait aucune devancière et que je posais les jalons pour quiconque, dans l'avenir, voudrait traiter le même sujet, j'activai fièvreusement l'édification de l'œuvre, colligeant des textes inconnus du public, avec d'autres qu'ensevelissait dans des ouvrages colossaux un fatras d'inutilités, dégageant avant tout l'idée-mère de la conception primordiale, afin qu'elle pût guider quiconque après moi suivrait la voie que je pensais ouvrir...

Lorsque l'éditeur reçut les feuillets où se condensait le labeur, il leva les bras au ciel, ce qui dans tout langage mimé est la marque indéniable de la stupéfaction :

— Mais ce n'est pas une préface que vous m'apportez, c'est un volume !

— Lisez : vous verrez ce qu'il y a lieu d'en faire.

Trois jours plus tard il était chez moi :

— J'ai lu votre « Histoire mythique de Shatan » ; c'est une œuvre personnelle et très fouillée, que je ne veux pas utiliser comme simple introduction d'un livre. Pour la « *Chronique Infernale* » que je publierai après, vous me ferez une préface qui sera une préface et pas autre chose. Quant à celle-ci, si vous voulez, l'ouvrage étant par soi-même complet, j'en ferai un volume à part pour ouvrir la série que je médite de publications sur les « Sciences maudites. »

— Faites !

Et voilà comment est né ce livre que je pensais, en l'écrivant, devoir être seulement une introduction au travail d'autrui.

Habent sua fata libelli...

a dit, dans son poème « *Des Syllabes* » le grammairien Terentianus Maurus.

Je dois cependant prévenir le lecteur que si, en écrivant ces pages, j'avais pensé faire œuvre particulière au lieu d'une simple préface que je croyais ouvrer, il est telle partie du travail que j'eusse plus amplement développée, telle autre où il m'eût semblé utile d'étayer, par des textes précis, l'opinion que j'émettais, et d'autres encore où, les citations se pressant sous ma plume, j'aurais préféré me retrancher derrière mes auteurs plutôt que de sembler avancer une idée que l'on peut croire émaner de moi seul et d'après le plan préconçu de l'œuvre...

J'ai demandé à l'éditeur s'il ne croyait pas, ce livre devenant par la force des choses un ouvrage complètement personnel, qu'il fût utile d'en remanier quelques passages en ce sens.

— N'en faites rien, me dit-il ; l'œuvre est tout d'un bloc et se tient bien. Des remaniements lui pourraient nuire. D'ailleurs, elle me plaît ainsi...

... Je désire que le lecteur soit de l'avis de l'éditeur.

Charles LANCELIN.

PROLÉGOMÈNES

> Regarder Dieu comme un despote sujet à la colère, à la vengeance, qui destine ses créatures à des souffrances éternelles, infinies, et pourtant, physiquement parlant, inévitables, c'est élever un démon sur les autels où l'on croit adorer un Dieu.
>
> DIDEROT

PROLÉGOMÈNES

D'abord, et avant toutes choses, puisque toute discussion demande, comme base, une définition bien établie, qu'est Shatan ?

Dans son « Dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques, » *l'abbé Glaire dit de lui :* « *En* « *rassemblant les passages* [de l'Ecriture] *où il est* « *parlé du démon, on remarque qu'il a été préci-* « *pité du Ciel en punition de son orgueil ; que sa* « *jalousie a introduit la mort dans le monde ; que,* « *par la permission de Dieu, il exerce une sorte* « *d'empire sur les autres anges apostats comme* « *lui ; que Dieu s'en sert pour éprouver les bons* « *et châtier les méchants ; qu'il est un esprit de* « *mensonge dans la bouche des méchants et des* « *hérétiques ; que lui et les siens tourmentent,* « *obsèdent, possèdent les hommes et leur inspirent* « *de mauvais desseins ; qu'il se transforme en ange* « *de lumière ; qu'il cause plusieurs maladies ;* « *qu'il nous attaque principalement à la mort, et* « *conduit les âmes des méchants en Enfer ; que*

« son pouvoir et sa malice, subordonnés à la vo-
« lonté de Dieu, auront plus d'étendue au temps
« de l'Antéchrist qu'à présent; qu'il est comme lié
« dans l'enfer, dont le feu est préparé pour lui et
« les siens; enfin, qu'il doit être jugé au dernier
« jour. »

Telle définition, quoique très complète en ses attributions et résumant de façon parfaite les idées généralement répandues au sujet de Shatan, est absolument nulle quant à ses origines.

Et je supplie le lecteur de bonne foi, avant de me jeter la pierre pour ce que je vais avoir à dire, de faire un retour sur lui-même et de se rendre compte s'il a, dès ses premières années ou depuis lors, connu Shatan autrement que dans ses manifestations, — mais jamais dans ses origines!

Je me vois donc forcé, à cet égard, d'aborder la légende, afin de combler tel vide; mais que le lecteur se tranquillise si le terrain lui paraît mouvant: il m'est en la volonté de ne la jamais utiliser qu'à titre d'historien, c'est-à-dire en produisant mes auteurs. Il est certain que cette façon d'agir alourdira le discours par des citations de textes, mais elle allégera ma responsabilité morale, en mettant chacun à même de recourir directement aux sources où j'ai puisé.

I

LES ORIGINES DU MYTHE

> Il n'est pas une grande fondation qui ne repose sur une légende ; le seul coupable, c'est l'humanité qui veut être trompée.
>
> E. Renan

I

LES ORIGINES DU MYTHE

L'opinion universellement reçue est que les démons furent, dans le principe, des anges déchus : c'est donc de ce côté qu'il nous faut rechercher l'origine de Shatan : je vais, en conséquence, donner quelques coups de sonde dans le « Mystère antérieur ».

A quelle époque furent créés les anges ?

Origène affirme (*Homil. I, in genes.*) avec d'autres auteurs sacrés, que ce fut dès le commencement, et qu'ils sont compris dans le *Ciel* qui date du premier jour biblique [1]. D'autres (*Aug. l. I, de Genesi ad*

[1] Il est bien entendu que je prends ici le mot « jour » dans son acception scripturale et non suivant la donnée de certains complaisants commentateurs qui lui ont attribué une durée soi-disant géologique, en réalité arbitraire, de 10 000, 20 000 ans et plus. Il est hors de doute, et aucun hébraïsant ne me contradira, que le terme employé par la Bible IVM (avec la notation massorétique : *Iôm*) ne peut avoir le sens d'*époque indéterminée*, à moins d'être accompagné d'un correctif. Ce terme employé seul ne comporte que la signification d'une durée de vingt-quatre heures, ce qui résulte amplement du texte biblique (Gen. II, 3) : « Dieu bénit le septième jour (qui correspond au *schabat* judaïque et par suite à notre samedi) et le sanctifia. » Il ne saurait être ici question d'une durée vague de 20 000 ou 25 000 ans.

Litt. IX, et passim; Rupert., I de Trinitate X, etc.), ont pensé que les anges procédaient de la lumière, créée également le premier jour. Quelques-uns, enfin, ont prétendu que les anges avaient été formés avant le monde sensible (*Basil. homil. in Hexaemer; Greg. Nazianz. Orat. 38; Ambros. in Hexaemer, etc.*). Ces derniers s'appuient sur un passage de Job (XXXVIII, 7) « Où étiez-vous quand je posais les fondements de la terre ? » Quelques rabbins ont affirmé que les anges furent créés le second jour, en même temps que le Ciel séparé des eaux, et que c'est à eux que s'adressait l'Innommable disant : « Faisons l'homme à notre ressemblance ». Cette opinion est enfantine, au moins autant que celle du chev. Drach qui suppose s'agir ici d'une consultation entre elles des trois personnes de la sainte Trinité (*2e lettre d'un rabbin converti*).

Voilà donc tout ce que nous savons de la création des anges : il n'existe à cet égard aucun autre texte.

Nous allons voir maintenant comment de cette flottante et collective entité angélique est sorti le démon.

On est porté à croire, à notre époque, d'après une nébuleuse mythologie sacrée, que Shatan aurait été rejeté du Ciel à la suite d'une révolte réprimée, et qu'il aurait entraîné avec lui dans l'abîme les cohortes des anges qui l'avaient suivi dans sa rébellion... C'est là un vague racontar, s'il m'est permis d'em-

ployer ce terme, tel qu'à la longue en forment les âges. Mais si l'on recourt aux sources, également légendaires, il est vrai, — ne sommes-nous pas, à ce sujet, en pleine légende? — au moins d'une incontestable antiquité, l'on se rend compte que le Royaume d'En-Bas fut peuplé à diverses reprises et par des causes différentes que je vais successivement examiner, toujours en citant mes auteurs.

1° Que l'on ne s'attende pas à ce que j'étudie en premier lieu la tentation d'Ève par le serpent de la Genèse : ce point que l'on place généralement au sommet de toute démonologie n'est qu'un fait subséquent et secondaire sur lequel je reviendrai en temps et lieu, au cours du développement de cette étude. Non ! l'origine du démon se trouve ailleurs dans la Bible.

Un verset de la Genèse (VI, 2) nous apprend que « les Enfants de Dieu, voyant que les filles des hom- « mes étaient belles, prirent pour femmes celles des « hommes qui leur avaient plu ».

Ce simple verset résume en lui plusieurs chapitres du Livre d'Enoch, dans lequel il faut lire cette histoire grandiose de la chute des Anges. Le Livre d'Enoch étant très peu connu, on me saura peut-être gré d'en donner *in extenso* ce fragment qui nous a été conservé par Georges Le Syncelle, bien plus explicite en ceci que la version éthiopienne du même apocryphe :

LE LIVRE D'ENOCH

. . . .

VII

1. Quand les enfants des hommes se furent multipliés dans ces jours, il arriva que des filles leur naquirent élégantes et belles.

2. Et lorsque les Anges, les enfants des Cieux, les eurent vues, ils en devinrent amoureux ; et ils se dirent les uns aux autres : choisissons-nous des femmes de la race des hommes, et ayons des enfants avec elles.

3. Alors, Samyaza, leur chef, leur dit : je crains bien que vous ne puissiez accomplir votre dessein,

4. et que je supporte seul la peine de votre crime.

5. Mais ils lui répondirent : nous vous le jurons,

6. et nous nous lions tous par de mutuelles exécrations : nous ne changerons rien à notre dessein, nous exécuterons ce que nous avons résolu.

7. En effet, ils jurèrent, et se lièrent entre eux par de mutuelles exécrations. Ils étaient au nombre de deux cents, qui descendirent sur Aradis (?), lieu situé près du mont Armon.

8. Cette montagne avait été appelée Armon, parce que c'est là qu'ils avaient juré, et s'étaient liés par de mutuelles exécrations [1].

9. Voici le nom de leurs principaux : Samyaza, leur chef ; Urakabarameel, Akibeel, Tamiel, Ramuel, Danel, Azkeel; Sarakmyal, Asael, Amers, Batraal, Anane, Zavebe, Samsavael, Ertael, Turel, Yomiael, Arazeal [2].

[1] Peut-être l'Hermon, un des points culminants de l'Anti-Liban. En tous cas, ce mot, dérivé du radical HhRM, *anathème, malédiction,* prouve que le livre d'Enoch est d'origine hébraïque.

[2] Tous ces noms, particulièrement ceux qui sont caractérisés

Tels furent les chefs de ces deux cents anges ; et le reste étaient tous avec eux.

10. Et ils se choisirent chacun une femme ; et ils s'en approchèrent, et ils cohabitèrent avec elles ; et ils leur enseignèrent la sorcellerie, les enchantements, et les propriétés des racines et des arbres.

11. Et ces femmes conçurent; et elles enfantèrent des géants,

12. dont la taille avait trois cents coudées. Ils dévoraient tout ce que le travail des hommes pouvait produire, et il devint impossible de les nourrir.

13. Alors, ils se retournèrent contre les hommes eux-mêmes, afin de les dévorer.

14. Et ils commencèrent à se jeter sur les oiseaux. les bêtes, les reptiles et les poissons, pour se rassasier de leur chair et se désaltérer de leur sang.

15. Et alors, la terre réprouva les méchants.

VIII

1. Azazyel enseigna encore aux hommes à faire des épées, des couteaux, des boucliers, des cuirasses et des miroirs ; il leur apprit la fabrication des bracelets et des ornements, l'usage de la peinture, l'art de se peindre les sourcils, d'employer les pierres précieuses, et toute espèce de teintures, de sorte que le monde fut corrompu.

2. L'impiété s'accrut ; la fornication se multiplia ; les créatures transgressèrent et corrompirent toutes leurs voies.

par le suffixe *el* ou *al* sont dérivés de l'Assyrien, ce qui placerait ce passage du Livre d'Enoch, en ce qui concerne cette onomatologie, après la grande captivité.

3. Amazarak[1] enseigna tous les sortilèges, tous les enchantements et les propriétés des racines.

4. Armers enseigna l'art de résoudre les sortilèges.

5. Barkayal enseigna l'art d'observer les étoiles.

6. Akibeel enseigna les signes [caractères magiques].

7. Tamiel enseigna la science des astres.

8. Et Asaradel enseigna les mouvements de la lune.

9. Et les hommes, sur le point de périr, élevèrent leurs voix, et leurs voix montèrent jusqu'au ciel.

IX

1. Alors Michaël et Gabriel, Raphaël, Suryal[2] et Uriel abaissèrent des cieux leurs regards sur la terre et virent des flots de sang qui la rougissaient ; et ils se dirent les uns aux autres : C'est le bruit de leurs cris.

2. La terre, privée de ses enfants, a élevé sa voix jusqu'aux portes du Ciel.

3. Et c'est à vous, ô Essences célestes, c'est à vous que les âmes adressent leurs plaintes en disant : Obtenez-nous justice du Très-Haut. Alors, ils dirent à leur Seigneur et Maître : Tu es le Seigneur des seigneurs, le Dieu des dieux, le Roi des rois. Le trône de ta gloire s'élève de toute éternité, et, de toute éternité, ton nom

[1] Evidemment un des noms qui précèdent, modifié par un copiste ou par la translation d'une langue dans une autre, De même pour les suivants. — Quant à la divination par les racines, mode peu connu de mancique, l'historien Josephe en donne quelques exemples (B.-J. VII, 6 — Ant. VIII, 2).

[2] *Cf.* sanskrit Çûrya, *soleil*. Le livre d'Enoch, dans son ensemble, provient certainement d'une antiquité très reculée — antérieure indubitablement au *Bereschit* de Moïse — car on rencontre dans son onomatologie des racines de la plus haute ancienneté : chaldaïques pures, éthiopiques, accadiennes et sanskrites.

est sanctifié et glorifié. Tu es béni et glorifié à jamais.

4. Tu es le créateur, le maître souverain de toutes choses : rien n'est caché à ton regard perçant. Tu domines sur tout, et rien ne peut se soustraire à ton autorité.

5. Tu as vu ce que Azazyel a fait ; comment il a enseigné aux hommes toute espèce d'iniquités et comment il a révélé au monde tout ce qui se passe dans les cieux.

6. Samyaza aussi a enseigné aux hommes la sorcellerie, lui que tu avais placé au-dessus de tous ses compagnons. Ils se sont alliés aux filles des hommes ; ils ont péché avec elles et se sont souillés.

7. Ils leur ont découvert les crimes les plus abominables,

8. Et les femmes ont enfanté les géants,

9. Et toute la terre a été remplie de sang et d'iniquité.

10. Et voici maintenant que les âmes de ceux qui sont morts élèvent la voix vers toi,

11. et font monter leurs plaintes jusqu'aux portes du ciel.

12. Leurs gémissements montent vers toi ; les hommes ne peuvent se soustraire à l'iniquité qui couvre la face de la terre. Or, tu connais toutes choses avant même qu'elles existent.

13. Tu connais toutes choses : tu sais tout ce qui se passe, et cependant tu ne nous dis rien.

14. Pour tant de crimes, que devons-nous faire aux méchants ?

X

1. Alors, le Très-Haut, le Grand et le Saint fit entendre sa voix.

Le Livre d'Enoch

. . . .

VII

1. Quand les enfants des hommes se furent multipliés dans ces jours, il arriva que des filles leur naquirent élégantes et belles.

2. Et lorsque les Anges, les enfants des Cieux, les eurent vues, ils en devinrent amoureux ; et ils se dirent les uns aux autres : choisissons-nous des femmes de la race des hommes, et ayons des enfants avec elles.

3. Alors, Samyaza, leur chef, leur dit : je crains bien que vous ne puissiez accomplir votre dessein,

4. et que je supporte seul la peine de votre crime.

5. Mais ils lui répondirent : nous vous le jurons,

6. et nous nous lions tous par de mutuelles exécrations : nous ne changerons rien à notre dessein, nous exécuterons ce que nous avons résolu.

7. En effet, ils jurèrent, et se lièrent entre eux par de mutuelles exécrations. Ils étaient au nombre de deux cents, qui descendirent sur Aradis (?), lieu situé près du mont Armon.

8. Cette montagne avait été appelée Armon, parce que c'est là qu'ils avaient juré, et s'étaient liés par de mutuelles exécrations [1].

9. Voici le nom de leurs principaux : Samyaza, leur chef ; Urakabarameel, Akibeel, Tamiel, Ramuel, Danel, Azkeel; Sarakmyal, Asael, Amers, Batraal, Anane, Zavebe, Samsavael, Ertael, Turel, Yomiael, Arazeal [2].

[1] Peut-être l'Hermon, un des points culminants de l'Anti-Liban. En tous cas, ce mot, dérivé du radical HhRM, *anathème, malédiction*, prouve que le livre d'Enoch est d'origine hébraïque.

[2] Tous ces noms, particulièrement ceux qui sont caractérisés

Tels furent les chefs de ces deux cents anges ; et le reste étaient tous avec eux.

10. Et ils se choisirent chacun une femme ; et ils s'en approchèrent, et ils cohabitèrent avec elles ; et ils leur enseignèrent la sorcellerie, les enchantements, et les propriétés des racines et des arbres.

11. Et ces femmes conçurent; et elles enfantèrent des géants,

12. dont la taille avait trois cents coudées. Ils dévoraient tout ce que le travail des hommes pouvait produire, et il devint impossible de les nourrir.

13. Alors, ils se retournèrent contre les hommes eux-mêmes, afin de les dévorer.

14. Et ils commencèrent à se jeter sur les oiseaux. les bêtes, les reptiles et les poissons, pour se rassasier de leur chair et se désaltérer de leur sang.

15. Et alors, la terre réprouva les méchants.

VIII

1. Azazyel enseigna encore aux hommes à faire des épées, des couteaux, des boucliers, des cuirasses et des miroirs ; il leur apprit la fabrication des bracelets et des ornements, l'usage de la peinture, l'art de se peindre les sourcils, d'employer les pierres précieuses, et toute espèce de teintures, de sorte que le monde fut corrompu.

2. L'impiété s'accrut ; la fornication se multiplia ; les créatures transgressèrent et corrompirent toutes leurs voies.

par le suffixe *el* ou *al* sont dérivés de l'Assyrien, ce qui placerait ce passage du Livre d'Enoch, en ce qui concerne cette onomatologie, après la grande captivité.

3. Amazarak[1] enseigna tous les sortilèges, tous les enchantements et les propriétés des racines.
4. Armers enseigna l'art de résoudre les sortilèges.
5. Barkayal enseigna l'art d'observer les étoiles.
6. Akibeel enseigna les signes [caractères magiques].
7. Tamiel enseigna la science des astres.
8. Et Asaradel enseigna les mouvements de la lune.
9. Et les hommes, sur le point de périr, élevèrent leurs voix, et leurs voix montèrent jusqu'au ciel.

IX

1. Alors Michaël et Gabriel, Raphaël, Suryal[2] et Uriel abaissèrent des cieux leurs regards sur la terre et virent des flots de sang qui la rougissaient ; et ils se dirent les uns aux autres : C'est le bruit de leurs cris.
2. La terre, privée de ses enfants, a élevé sa voix jusqu'aux portes du Ciel.
3. Et c'est à vous, ô Essences célestes, c'est à vous que les âmes adressent leurs plaintes en disant : Obtenez-nous justice du Très-Haut. Alors, ils dirent à leur Seigneur et Maître : Tu es le Seigneur des seigneurs, le Dieu des dieux, le Roi des rois. Le trône de ta gloire s'élève de toute éternité, et, de toute éternité, ton nom

[1] Evidemment un des noms qui précèdent, modifié par un copiste ou par la translation d'une langue dans une autre, De même pour les suivants. — Quant à la divination par les racines, mode peu connu de mancique, l'historien Josephe en donne quelques exemples (B.-J. VII, 6 — Ant. VIII, 2).

[2] *Cf.* sanskrit ÇÛRYA, *soleil*. Le livre d'Enoch, dans son ensemble, provient certainement d'une antiquité très reculée — antérieure indubitablement au *Bereschit* de Moïse — car on rencontre dans son onomatologie des racines de la plus haute ancienneté : chaldaïques pures, éthiopiques, accadiennes et sanskrites.

est sanctifié et glorifié. Tu es béni et glorifié à jamais.

4. Tu es le créateur, le maître souverain de toutes choses : rien n'est caché à ton regard perçant. Tu domines sur tout, et rien ne peut se soustraire à ton autorité.

5. Tu as vu ce que Azazyel a fait; comment il a enseigné aux hommes toute espèce d'iniquités et comment il a révélé au monde tout ce qui se passe dans les cieux.

6. Samyaza aussi a enseigné aux hommes la sorcellerie, lui que tu avais placé au-dessus de tous ses compagnons. Ils se sont alliés aux filles des hommes ; ils ont péché avec elles et se sont souillés.

7. Ils leur ont découvert les crimes les plus abominables,

8. Et les femmes ont enfanté les géants,

9. Et toute la terre a été remplie de sang et d'iniquité.

10. Et voici maintenant que les âmes de ceux qui sont morts élèvent la voix vers toi,

11. et font monter leurs plaintes jusqu'aux portes du ciel.

12. Leurs gémissements montent vers toi ; les hommes ne peuvent se soustraire à l'iniquité qui couvre la face de la terre. Or, tu connais toutes choses avant même qu'elles existent.

13. Tu connais toutes choses : tu sais tout ce qui se passe, et cependant tu ne nous dis rien.

14. Pour tant de crimes, que devons-nous faire aux méchants ?

X

1. Alors, le Très-Haut, le Grand et le Saint fit entendre sa voix.

2. Et il envoya Arsayalalyur [1] au fils de Lamech [Noé],

3. disant : Parle-lui en mon nom, mais cache-toi à ses yeux.

4. Puis dévoile-lui le grand cataclysme qui doit faire périr tous les hommes : car les eaux du déluge se répandront sur la face de la terre, et toute créature sera détruite.

5. Mais enseigne-lui les moyens d'échapper ; dis-lui comment sa race se perpétuera sur toute la terre.

6. Puis le Seigneur dit à Raphaël : Prends Azaziel [2], lie-lui les pieds et les mains ; jette-le dans les ténèbres ; abandonne-le dans le désert de Dudaël [3].

7. Fais pleuvoir sur lui des pierres lourdes et pointues ; enveloppe-le de ténèbres.

8. Qu'il y reste à jamais ; que sa face soit couverte d'un voile épais ; et qu'il ne voie jamais la lumière !

9. Et quand se lèvera le jour du jugement, plonge-le dans le feu.

10. Cependant purifie la terre que les anges ont souillée ; annonce-lui la vie ; annonce-lui que je la revivifierai.

11. Les fils des hommes ne périront pas tous à cause des secrets que les Vigilants leur ont révélés, et qu'ils ont enseignés à leurs descendants.

[1] Ce nom est bizarre. Sous une forme nettement sanskrite, on y trouve des racines hébraïques dont la signification est : *fils de Dieu* ou *lumière de Dieu*. Quelle en peut être l'exacte origine ?

[2] Probablement Arazeal, ou mieux Samy-Aza.

[3] « Aaron mettra sur les boucs deux sorts, un sort à l'Eternel » et un sort à Azazel. Et le bouc sur lequel est tombé le sort à » Azazel sera placé vivant devant l'Eternel, pour rédimer sur lui, » pour le renvoyer à Azazel dans le désert. » (Lévit. XVI, 21, *trad. Cahen*. — La traduction officielle de Sacy est pleine de contresens. Il est même lamentable de voir nos livres sacrés traduits d'aussi abominable façon !)

12. Mais la terre a été souillée par les enseignements impurs d'Azaziel. Aussi est-ce lui qui doit être responsable de tous les crimes.

13. Le Seigneur dit ensuite à Gabriel: Va vers les méchants, vers les réprouvés, vers les enfants de fornication ; extermine ces enfants de fornication, ces rejetons des Vigilants du milieu des hommes ; pousse-les, excite-les les uns contre les autres. Qu'ils périssent de leurs propres mains, car leurs jours ne seront pas complets.

14. Ils te supplieront, mais leurs prières n'obtiendront rien pour eux, et c'est en vain qu'ils espéreront pour leurs enfants la vie éternelle, et une même vie de cinq cents années.

15. Le Seigneur dit ensuite à Michaël : Va, et annonce le châtiment qui attend Samy-Aza, et tous ceux qui ont participé à ces crimes, qui se sont unis à des femmes, qui se sont souillés par toutes sortes d'impuretés. Et quand leurs fils seront exterminés, quand ils auront vu la ruine de ce qu'ils ont de plus cher au monde, enchaîne-les sous la terre, pour soixante-dix générations, jusqu'au jour du jugement et de la consommation universelle ; et l'effet de ce jugement sera pour eux éternel.

16. Alors, ils seront jetés dans les profondeurs d'un feu qui les tourmentera sans cesse; et ils y resteront toute l'éternité.

17. Avec eux, leur chef brûlera dans les flammes ; et tous, ils y seront enchaînés jusqu'à la consommation d'un grand nombre de générations.

. . . .

Pour bien faire saisir la portée de ce fragment capital, il me faut dire quelques mots sur ce qu'est

l'apocryphe que l'on appelle le Livre d'Enoch, œuvre d'étrange destinée que l'Église n'a jamais su si elle devait admettre ou repousser, et qui, par suite, reste dans une sorte de pénombre sacrée d'où la tirent seuls les auteurs canoniques, mais dont les écrivains postérieurs n'ont jamais usé qu'avec crainte.

En effet, ce livre, dans son ensemble, est certainement antérieur même à la Genèse de Moïse qui le résume pour partie en un seul verset (VI, 2). On a vu que j'y ai relevé des racines chaldaïques et sanskrites. Il a été connu de toute l'antiquité judaïque et des premiers temps du christianisme. On le trouve cité dans les épîtres de Jude (14), de Paul (Hæbr. XI, 5); Pierre et Jacques y font allusion (*pass.*). Plus tard, Origène, Procope, Tertullien ont invoqué son autorité. Mais, au XVIe siècle, lorsque l'Église fixa son Canon, elle se trouva fort embarrassée au sujet du Livre d'Enoch, qui était alors perdu depuis longtemps : elle ne put par suite le ranger ni dans les livres canoniques ni dans les deutero-canoniques; et, lorsqu'il fut retrouvé en fragments successifs (Cedrenus et Georges le Syncelle chez les Grecs), et surtout au siècle dernier par Bruce en Abyssinie [1] on

[1] Cette double source peut, au premier abord, paraître étrange; j'y vois pour ma part une preuve de l'antiquité égyptienne du document qui est certainement antérieur à Moïse. Le texte primitif, demeuré en Egypte, a été retrouvé de nos temps en Abyssinie ; le texte emporté par les Hébreux s'est, comme je l'ai montré plus haut, imprégné d'Assyriologie, et finalement s'est grécisé en idées comme en transcription. — Le texte le plus pur — mais non le plus explicite — est donc, à mon avis, celui qui a été retrouvé et mis au jour par Bruce.

fut forcé de le placer parmi les apocryphes, bien qu'il fût une autorité pour les auteurs ecclésiastiques des premiers temps.

En ce qui concerne notre sujet, il est évident que cet ouvrage ne fait que rapporter une légende de la pré-histoire, mais comme cette légende est la base, ainsi qu'on le verra par la suite, de toute croyance démonologique, on m'excusera d'en avoir donné le texte complet.

2° Lorsque, au cours des temps, le serpent de la Genèse fut identifié avec le démon, les traditionnistes comprirent que cette identification ne pouvait se soutenir qu'en reportant la chute des anges avant la création de l'homme.

C'est alors que s'établit la croyance à une révolte des anges rebelles — antérieure au primitif Adam, croyance que résume magnifiquement — au moins semble-t-il au premier abord (on verra plus loin le sens exact de ce passage) — Isaïe (VIIe siècle avant notre ère) lorsqu'il s'écrie : (XIV, 12, *seq.*) : « Comment es-tu tombé du Ciel, Lucifer, toi qui paraissais si brillant au point du jour ? Comment as-tu été renversé sur la terre, toi qui frappais de plaies les nations, qui disais en ton cœur : « Je monterai au Ciel, j'établirai mon trône au-dessus des astres de Dieu, je m'assiérai sur la montagne de l'Alliance aux côtés de l'Aquilon ; je me placerai au-dessus des nuées les plus élevées, et je serai semblable au Très-Haut ! » Et, néanmoins, tu as été précipité

« dans l'enfer [1] jusqu'au plus profond des abîmes ! »

Et c'est là que Lucifer est retenu depuis lors, avec ses complices de révolte, captif selon l'expression de Pierre et de Jude, *sous des chaînes de ténèbres*.

3° Cet examen de l'origine des démons ne serait pas complet, si je ne mentionnais ici l'opinion de plusieurs rabbins (*Rabb. Salom. in psalm. LXXXIX, 23; Rabb. Jerem. fil. Eliezer, etc.*) suivant lesquels Adam, après avoir été chassé de l'Eden, serait demeuré durant cent trente ans dans une sorte d'excommunication qui l'aurait tenu éloigné de sa compagne. Pendant tout ce temps, il avait commerce avec des anges ou démons femelles, particulièrement avec Lilith, et ces rapports auraient donné naissance à des démons; d'autre part, des anges mâles, entre autre Sammael, durant cette même période, s'approchant d'Eve, auraient eux-mêmes engendré d'autres démons.

4° Enfin, puisque nous sommes sur ce terrain, je mentionnerai une origine des démons, très peu connue et rapportée par Basange (*Hist. des Juifs*, IV, l. VI, ch. II) d'après quelques docteurs juifs : Après la création d'Adam, Dieu fit descendre deux anges pour le suivre en tout lieu; l'un était à sa gauche, et

[1] SchOL n'est pas l'enfer du Christianisme mais la demeure collective des morts, par opposition au tombeau qui en est la demeure individuelle ; il répond exactement aux *Inferi* (lieux inférieurs, souterrains) des latins, dont, par une étrange extension d'idées le Christianisme a fait un Enfer de feu. — Cette question sera d'ailleurs examinée plus loin en détail.

l'autre à sa droite. Après le péché, l'ange de gauche engendra d'autres esprits qui peuplèrent l'air, et sont employés à fouetter ou à affliger les hommes. De plus, les âmes des pervers se changeraient après la mort en démons pour aller tourmenter les hommes; ils visitent leurs propres tombeaux et vont voir les vers ronger les restes de leurs corps, ce qui les remplit de douleur. Ces démons, toujours d'après la même source, auraient trois avantages qui leur sont communs avec les anges : ils savent l'avenir, ils ont des ailes pour s'élever en l'air; ils volent en un moment d'un bout du monde à l'autre. Ils ont aussi trois imperfections qui leur sont communes avec les hommes : ils engendrent et se multiplient; ils boivent et mangent; et enfin, ils sont sujets à la mort[1].

Ce ne sont là que des légendes curieuses, mais quoi! ne sommes-nous pas ici en pleine légende? Où que l'on se retourne en ce sujet, on ne trouve en face de soi que de vagues traditions cosmiques, des allégories sans consistance, des mythes difficilement discutables, et des fictions basées sur de primitives affabulations.

Comme terrain solide de discussion, comme textes positifs et précis, comme *réalités* saisissables, — rien!

Plus tard, des docteurs ont ergoté sur les démons, leur donnant ou leur refusant des corps physiques,

[1] Cette théorie a beaucoup de rapports avec différents enseignements de l'occultisme.

examinant leurs conditions d'être ; des conciles ont gravement statué sur leur sort, affirmant que leurs châtiments sont éternels, etc. Mais quant à leur origine, rien autre chose que les vagues rêveries qui viennent d'être exposées et dont on trouve réunis ci-dessus tous les textes primordiaux.

Voyons maintenant si nous serons plus heureux en étudiant l'entité directrice du Royaume d'En-Bas.

II

LA NAISSANCE DE SHATAN

Le dévot a plus peur du diable qu'il n'adore Dieu.

RASPAIL.

II

LA NAISSANCE DE SHATAN

Un fait remarquable, pour qui étudie la Bible au point de vue qui nous occupe actuellement, c'est que la démonologie hébraïque est vague et flottante durant toute la période historique qui précède les grandes captivités. Les démons d'Iswara-El — en admettant que nombre de passages qui y font allusion ne soient pas de postérieures interpolations — ne sont pas des êtres extra-humains, mais en quelque sorte des hommes ne se distinguant du commun des mortels que par des qualités mauvaises, physiques ou morales. Ce sont ou des géants, des monstres (NPhL), ou des ravageurs (SDIM), ou des hommes velus comme des boucs (STsRIM), etc. Mais on ne les rencontre pas avec les attributs que nous avons l'habitude de donner au démon. Qu'en faut-il conclure, sinon que la démonialité des Juifs était purement matérielle si l'on peut s'exprimer ainsi, et que pour eux, ce terme vague s'appliquait à tous les êtres qui leur nuisaient, que ce fussent des conquérants, ou calomniateurs, ou larrons, ou bêtes malfaisantes dans les événements ordinaires de la vie, ou bien,

dans un autre ordre d'idées, des chagrins, des passions, des maladies ?... Schaoul est agité d'un *malin esprit* (I, Rois XVI, 15); mais c'est simplement un esprit mauvais, un esprit de mal, un esprit de maladie qui le persécute : nous dirions aujourd'hui une neuropathie. Et cela est si vrai que David le soulage par le seul son de la harpe, qui lui calme les nerfs; s'il en était autrement, si le mal qui étreignait le roi provenait d'un démon, on serait fondé à demander quel rapport peut exister entre le diabolisme et la musique, alors que l'on est fixé sur les propriétés calmantes — ou excitantes, suivant les cas, — de la musique appliquée à la cure des maladies psycho-nerveuses.

On peut donc soutenir avec une absolue certitude qu'aux premiers âges de leur histoire les Juifs n'avaient aucune notion du diable tel que nous le concevons aujourd'hui.

Qu'à ce propos on n'oppose pas les divinités étrangères qu'ils adoraient sur les « Lieux hauts » : bien plus tard seulement, quelques-unes de ces divinités furent assimilées au démon, et seulement lorsque la croyance primitive se fût modifiée, dans les captivités successives, au contact des religions accadiennes et sumiriennes. Durant toute la première période de son histoire, le peuple juif, façonné — même par la violence — à l'idée monothéiste, crut en un Yahveh unique, et s'il adopta parfois partiellement et momentanément les religions étrangères de Dagon, de Moloch, d'Astaroth et autres divinités voisines, ce

fut simplement pour lui une façon de rendre au Dieu national un culte moins austère, plus compréhensible, plus exotérique en un mot. Ce ne fut d'ailleurs dans son existence qu'un accident auquel mettait fin parfois la sévérité du législateur, mais qui, généralement, n'avait pas grande durée, la loi sabbatiqne (en vertu de laquelle tous les sept ans les biens étaient remis dans leur état primordial) interrompant par ce fait même toutes relations prolongées avec l'étranger.

Ce qui vient d'être dit de la démonologie des Juifs à cette époque, s'applique également à leur angélologie. L'ange placé par la Genèse à la porte de l'Eden pour en interdire l'entrée n'est autre qu'un chérubin (KRVB, ou, avec la notation massorétique, Chérub) lequel n'était qu'un sphinx, composé de formes diverses où se retrouvent l'homme, le bœuf, l'aigle, le lion, qui dans la suite devinrent les quatre figures apocalyptiques. Iswara-El en avait rapporté l'image de l'Égypte ainsi que celle des Téraphim que nous rencontrons dans les visions des prophètes. Il en est de même de l'ange contre lequel lutta Jacob : cet ange est plus que vague : la Genèse à cet endroit ne parle que d'un homme (XXXII, 24 seq.). *Et il parut en même temps un homme qui lutta contre lui jusqu'au matin. Cet homme, voyant qu'il ne pouvait le surmonter..... Et cet homme lui demanda..... Et le même homme ajouta.....* etc.[1].

[1] Ce qui fait que d'aucuns ont cru par la suite que cet *homme* était le démon (*quidam apud Procopum, in Genes.*) ; d'autres que

Au reste, dans le sévère monothéisme de Moïse, il y avait à peine place pour les anges; aussi, leur existence n'a-t-elle jamais été un dogme de la religion juive. Ce que la Bible appelle des *messagers* (ML'Ch) n'est peut-être qu'une concession aux croyances populaires. En tous cas l'auteur nous fait souvent sentir que, pour lui, les messagers de Yahveh sont identiques avec lui-même et ne sont que les symboles de ses facultés et de sa puissance (S. Munk, *Palestine*). Ainsi la Genèse nous montre (XVI, 7) un messager divin apparaissant à Agar, et, six versets plus loin, on nous dit que c'était Dieu en personne. Il en est de même dans la seconde vision d'Agar (XXI, 17-19). Ailleurs (XXIV, 7) Abraham dit à son intendant que Yahveh enverra son messager devant lui; et plus loin (48) l'intendant dit que c'est Yahveh qui l'a conduit. L'ange qui parle à Jacob au milieu des troupeaux de Laban (XXXI, 11-13) lui dit : « Je suis le Dieu de Béthel ». Dans le buisson ardent un messager de Yahveh apparaît à Moïse (Ex. III, 2-4) ; mais bientôt on voit que c'est Yahveh lui-même. Ainsi, on peut affirmer que les anges tels que nous les comprenons n'existent pas dans la doctrine moïsiaque mais seulement dans les croyances populaires des anciens Hébreux.

Il n'y a là, en somme, qu'une erreur — pas même

c'était la seconde personne de la Trinité (Justin, Tertullien, Hilaire, Athanase, Chrysostome, etc.). Depuis Augustin seulement (*XVI, de Civit. XXXIX, etc.*) l'idée d'un ange a prévalu.

— un défaut, très léger de traduction, mais dont les conséquences furent et demeurent très importantes : le mot hébreu ML'Ch n'a pas d'autre sens que celui de *messager;* les Septante le rendirent donc par le terme grec correspondant : *Aggelos*. Le latin avait le mot *missus*, mais dont le sens était plutôt domestique ou politique; pour laisser à ce terme l'idée divine qu'il comportait, on latinisa le mot grec qui devint *Angelus*, d'où notre mot *ange* qui s'applique à une entité toute différente de l'original hébreu : de là toute une série de confusions chaque fois que, dans la Bible traduite en français, le terme ML'Ch est rendu par le mot ange.

Donc, jusqu'aux exils, on peut affirmer que les Juifs ne connaissaient aucun être surnaturel, à part leur divinité Yahveh — au moins de façon doctrinale; s'ils parlent de *chérubs* ou d'*êtres impurs*, aucune de ces entités mythiques n'est nommément désignée dans leurs livres d'alors.

Mais dès que, par des captivités successives, ils sont mis en contact avec les religions des grands empires de l'Orient, alors leur jaloux et pur monothéisme s'effondre et se perd peu à peu. Certes, pour eux, Yahveh est toujours le Dieu souverain, dominateur de l'espace et de la durée; mais ils ont rencontré à Bab-Ilou et dans toute la Chaldée la croyance, universellement répandue, à des divinités secondaires, favorables ou mauvaises. Et cette croyance qui domina toujours l'Orient, émanée de la religion des

Parsis et des dogmes Zoroastriens, leur offrait une grossière satisfaction qui convient aux débuts de toute intelligence populaire parce qu'elle semble la décharger de sa responsabilité morale : — l'idée des Amschaspands et des Dervands, divinités secondaires, intermédiaires entre l'homme qu'elles se disputent et Dieu à qui elles sont soumises, ceux-ci dirigés vers le bien, et ceux-là faisant œuvre de mal.

Les Talmuds reconnaissent formellement (*Talm. Hiéros. lib. de princ. anni*) que l'angélologie et la démonologie juives datent des captivités en Bab-Ilou. Seul, le livre d'Enoch parmi ceux qui furent écrits antérieurement, renferme des noms d'anges et de démons dont la forme ainsi qu'on l'a vu est généralement accadienne : mais ce livre, ayant été perdu, a pu subir de nombreuses interpolations de la part des copistes. Pour ne s'en tenir qu'aux livres orthodoxes, Tobie est le premier qui ait désigné un ange (Raphaël) par son nom : or Tobie vivait à Nin-Veh. Daniel qui vivait à Bab-Ilou, nous en cite d'autres, à forme également assyrienne.

C'est alors que la croyance s'établit et prend corps, d'émanations divines, de ministres secondaires de Yahveh, d'entités supérieures à l'homme, ayant charge de l'éprouver en le poussant vers l'abîme, ou de le soutenir en le guidant dans les voies des justes. Et c'est alors, par suite, que l'on rencontre des noms plus fréquemment cités que d'autres, et qui par leurs plus nombreuses applications, sont

amenés peu à peu à désigner les chefs des angéliques cohortes, ou les principaux d'entre les esprits d'En-Bas.

Parmi ces derniers, sept noms se distinguent que la la suite des âges a fini par appliquer au seul Roi du Mal, lequel, par l'importance qu'il a acquise de cette accumulation d'entités différentes en lui-même, a progressivement été amené à prendre l'apparence d'un Dieu d'Abîme, rival et souvent vainqueur du Seigneur des Temps. Ces noms, que je vais successivement et rapidement examiner sont : Beelzébub, Sammaël, Python, Asmodée, Bélial, Lucifer et Shatan[1].

1° Beélzébub

Beel-Zebub (BHL-ZBVB, dieu-mouche) était simplement la divinité locale des Phéniciens d'Accaron (en Juda, puis au Dan), où il avait un temple et un oracle célèbres. Achaziah, roi de Juda, l'ayant fait consulter à la suite d'un accident où il avait été blessé (IV, Rois, I, 2), cette divinité acquit par suite une grande importance : de là est-il advenu que souvent les Ecritures (Matt. XII, 24; Luc, XI, 15; Marc, III, 22 et *passim*) l'ont appelé prince des démons.

[1] Je ne parle pas de Moloch, dieu des Ammonites, ni d'autres divinités étrangères qui, bien que momentanément accueillies par les Juifs, n'ont jamais contribué à la formation de la personnalité morale du démon.

2° Sammael

Sammaël (Sch ML) doit surtout son existence aux rabbins (*Rabboth. in Deuter. cap. ult. fol. 302*; *Buxtorf, Lexic. Rabb. in Samuel*, etc.) qui, dans leurs commentaires mystiques sur le Pentateuque, le considèrent comme le prince des démons, et surtout l'adversaire mythique de Moïse dont l'ange Michel lui aurait disputé la dépouille mortelle. D'après ces commentateurs, c'est Sammaël qui aurait trompé Eve, monté sur l'ancien serpent; de plus, il serait l'ange de la mort[1], le prince des airs; et suivant d'autres, le premier des anges, celui qui doit présider au jugement universel (*Dom Calmet, Dict. Bibl. in Sammaël*). De toutes ces conceptions différentes est née l'importance énorme qu'a prise ce nom par la suite.

3° Python

Python est un vocable grec que l'on est surpris de rencontrer dans les traductions de la Bible. Son origine, au premier abord, paraît des plus obscures, car le terme ('VB) que l'on traduit ainsi, a le sens ordinaire de *outre* ou *vase de peau*, et l'on ne comprend pas bien le lien d'analogie qu'il peut y avoir entre

[1] On verra plus loin, en étudiant Shatan, comment dans la conception juive, un démon pouvait être un ange.

une *outre* et un *esprit de prophétie* ou de *mal*. L'abbé J.-B. Glaire dit que « *peut-être* on a donné ce nom aux devins parce que, dans leur enthousiasme, ils s'enflaient comme des outres (?) » ; je lui laisse son enfantine explication pour ce qu'elle vaut, et je présenterai sur le transfert de signification du 'VB hébraïque au *Puthôn* grec quelques considérations que l'on me pardonnera de donner de façon détaillée, jamais — au moins à ma connaissance — ce sujet n'ayant été traité scientifiquement.

Il ne faut pas croire que dans la Bible, les livres de Moïse [1] aient été par leur auteur écrits avec le sens naïf que nous leur connaissons vulgairement. Loin de là! au chapitre suivant je donnerai d'irréfutables preuves de ce que j'avance ici. Pour l'instant, afin de ne pas me répéter, je supposerai prouvées les allégations que je discuterai plus loin.

Pour qui l'étudie en son essence en faisant abstraction de la lettre, la cosmogonie de Moïse est dans son esprit une des plus profondes, sinon la plus profonde que nous connaissions. Là où nous ne savons que la lumière dans sa généralité, Moïse distinguait la lumière neutre, celle qui tombe sous nos sens ('VR), — la lumière positive, celle qui s'élève, qui monte ('VD) — et la lumière négative, qui s'abaisse, qui

[1] Particulièrement la Genèse, les livres suivants étant d'une authenticité plus discutable. On appelle cet ouvrage communément « *Genèse* » lorsqu'on le comprend sous son sens concret et « *Bereschit* » quand on l'envisage dans ses significations abstraites.

Parsis et des dogmes Zoroastriens, leur offrait une grossière satisfaction qui convient aux débuts de toute intelligence populaire parce qu'elle semble la décharger de sa responsabilité morale : — l'idée des Amschaspands et des Dervands, divinités secondaires, intermédiaires entre l'homme qu'elles se disputent et Dieu à qui elles sont soumises, ceux-ci dirigés vers le bien, et ceux-là faisant œuvre de mal.

Les Talmuds reconnaissent formellement (*Talm. Hiéros. lib. de princ. anni*) que l'angélologie et la démonologie juives datent des captivités en Bab-Ilou. Seul, le livre d'Enoch parmi ceux qui furent écrits antérieurement, renferme des noms d'anges et de démons dont la forme ainsi qu'on l'a vu est généralement accadienne : mais ce livre, ayant été perdu, a pu subir de nombreuses interpolations de la part des copistes. Pour ne s'en tenir qu'aux livres orthodoxes, Tobie est le premier qui ait désigné un ange (Raphaël) par son nom : or Tobie vivait à Nin-Veh. Daniel qui vivait à Bab-Ilou, nous en cite d'autres, à forme également assyrienne.

C'est alors que la croyance s'établit et prend corps, d'émanations divines, de ministres secondaires de Yahveh, d'entités supérieures à l'homme, ayant charge de l'éprouver en le poussant vers l'abîme, ou de le soutenir en le guidant dans les voies des justes. Et c'est alors, par suite, que l'on rencontre des noms plus fréquemment cités que d'autres, et qui par leurs plus nombreuses applications, sont

amenés peu à peu à désigner les chefs des angéliques cohortes, ou les principaux d'entre les esprits d'En-Bas.

Parmi ces derniers, sept noms se distinguent que la la suite des âges a fini par appliquer au seul Roi du Mal, lequel, par l'importance qu'il a acquise de cette accumulation d'entités différentes en lui-même, a progressivement été amené à prendre l'apparence d'un Dieu d'Abîme, rival et souvent vainqueur du Seigneur des Temps. Ces noms, que je vais successivement et rapidement examiner sont : Beelzébub, Sammaël, Python, Asmodée, Bélial, Lucifer et Shatan[1].

1° Beélzébub

Beel-Zebub (BHL-ZBVB, dieu-mouche) était simplement la divinité locale des Phéniciens d'Accaron (en Juda, puis au Dan), où il avait un temple et un oracle célèbres. Achaziah, roi de Juda, l'ayant fait consulter à la suite d'un accident où il avait été blessé (IV, Rois, I, 2), cette divinité acquit par suite une grande importance : de là est-il advenu que souvent les Ecritures (Matt. XII, 24; Luc, XI, 15; Marc, III, 22 et *passim*) l'ont appelé prince des démons.

[1] Je ne parle pas de Moloch, dieu des Ammonites, ni d'autres divinités étrangères qui, bien que momentanément accueillies par les Juifs, n'ont jamais contribué à la formation de la personnalité morale du démon.

2° Sammael

Sammaël (Sch ML) doit surtout son existence aux rabbins (*Rabboth. in Deuter. cap. ult. fol. 302*; *Buxtorf, Lexic. Rabb. in Samuel*, etc.) qui, dans leurs commentaires mystiques sur le Pentateuque, le considèrent comme le prince des démons, et surtout l'adversaire mythique de Moïse dont l'ange Michel lui aurait disputé la dépouille mortelle. D'après ces commentateurs, c'est Sammaël qui aurait trompé Eve, monté sur l'ancien serpent; de plus, il serait l'ange de la mort [1], le prince des airs; et suivant d'autres, le premier des anges, celui qui doit présider au jugement universel (*Dom Calmet, Dict. Bibl. in Sammaël*). De toutes ces conceptions différentes est née l'importance énorme qu'a prise ce nom par la suite.

3° Python

Python est un vocable grec que l'on est surpris de rencontrer dans les traductions de la Bible. Son origine, au premier abord, paraît des plus obscures, car le terme ('VB) que l'on traduit ainsi, a le sens ordinaire de *outre* ou *vase de peau*, et l'on ne comprend pas bien le lien d'analogie qu'il peut y avoir entre

[1] On verra plus loin, en étudiant Shatan, comment dans la conception juive, un démon pouvait être un ange.

une *outre* et un *esprit de prophétie* ou de *mal.* L'abbé J.-B. Glaire dit que « *peut-être* on a donné ce nom aux devins parce que, dans leur enthousiasme, ils s'enflaient comme des outres (?) » ; je lui laisse son enfantine explication pour ce qu'elle vaut, et je présenterai sur le transfert de signification du 'VB hébraïque au *Puthôn* grec quelques considérations que l'on me pardonnera de donner de façon détaillée, jamais — au moins à ma connaissance — ce sujet n'ayant été traité scientifiquement.

Il ne faut pas croire que dans la Bible, les livres de Moïse [1] aient été par leur auteur écrits avec le sens naïf que nous leur connaissons vulgairement. Loin de là! au chapitre suivant je donnerai d'irréfutables preuves de ce que j'avance ici. Pour l'instant, afin de ne pas me répéter, je supposerai prouvées les allégations que je discuterai plus loin.

Pour qui l'étudie en son essence en faisant abstraction de la lettre, la cosmogonie de Moïse est dans son esprit une des plus profondes, sinon la plus profonde que nous connaissions. Là où nous ne savons que la lumière dans sa généralité, Moïse distinguait la lumière neutre, celle qui tombe sous nos sens ('VR), — la lumière positive, celle qui s'élève, qui monte ('VD) — et la lumière négative, qui s'abaisse, qui

[1] Particulièrement la Genèse, les livres suivants étant d'une authenticité plus discutable. On appelle cet ouvrage communément « *Genèse* » lorsqu'on le comprend sous son sens concret et « *Bereschit* » quand on l'envisage dans ses significations abstraites.

descend ('VB)[1]. Ces trois termes ont encore d'autres acceptions très abstraites dans lesquelles il est inutile de s'égarer en ce moment; qu'il suffise, pour en faire comprendre la portée, de dire que nos rayons X, récemment découverts par Röntgen, sont une des manifestations de la lumière 'VB.

La première fois que l'on trouve ce terme en la Bible, c'est dans le Deutéronome (XVIII, 11) qui défend de consulter « ceux qui ont l'esprit de Python », c'est-à-dire ceux de qui l'esprit reçoit une lumière spéciale — les illuminés, dirions-nous aujourd'hui. L'esprit d''VB signifie donc à proprement parler, l'Esprit de lumière, d'où Esprit prophétique.

Au IIIe siècle avant notre ère, lorsque fut faite la traduction grecque de la Bible, connue sous le nom des Septante, les traducteurs de la communanté essénienne du mont Moria, comme nous le verrons au chapitre suivant, cherchèrent le moyen d'exprimer en grec courant ce terme « esprit d''VB ». Quels motifs les engagèrent à le rendre par le mot Python? Deux raisons majeures, se corroborant l'une l'autre à cet égard.

[1] 'VR a, dans les dictionnaires, le sens de feu, flamme, lumière; et au sens intellectuel : révélation, doctrine illuminante ; c'est un des mots hébraïques qui ont le plus embarrassé les critiques. — 'VD signifie charbon, braise, lumière ou flamme qui monte. — 'VB, pris substantivement, veut dire une outre ; mais verbalement, il a le sens de revenir, descendre, et, en parlant du soleil, baisser, se coucher ; il éveille l'idée d'une lumière qui décline.

1° D'abord, ces traducteurs grecs étaient naturellement, fatalement, imbus d'hellénisme. Or, dans la grécité ancienne, quel vocable pouvait rendre l'idée de lumière surnaturelle? Il n'en est point d'autre que celui d'*Apollôn-Phoibos,* Apollon-Soleil. Mais « Esprit d''VB » éveille une idée de prophétisme. Or, Apollon n'était pas seulement Dieu de soleil et de lumière, il était aussi la divinité oraculaire; il était appelé Pythien pour avoir tué le serpent Python, et, de là, ses prêtresses qui rendaient des oracles à Delphes et en d'autres lieux universellement connus, même dans le monde judéo-oriental, étaient désignées sous le nom de Pythies.

Cette première raison est déjà convaincante et donne bien la clé du transfert de signification qui nous occupe; mais une autre, absolument probante vient la confirmer.

2° En cette période des âges, un mythe avait déjà pris naissance et s'était développé en Iswara-El, celui de Shatan-serpent, ainsi que nous le verrons au chapitre suivant. Apollon-Pythien ou Python répondait déjà parfaitement au *postulatum* faisant de l'esprit d''VB un esprit de Serpent. Mais un hasard devait donner au terme hellénique *Python* toute l'acception hébraïque qu'il pouvait et devait comporter : — il existe en hébreu un terme qui ne se rencontre qu'une fois dans la Bible (Is. XI, 8) celui de PThN, aspic (avec les points massorétiques Pethen, transcription qui le distingue du Python ordinaire) :

cette coïncidence vocale[1] répondait merveilleusement au point de vue littéral et intellectuel, à l'Apollon-Pythien des Grecs, dont le vocable semble confondre le serpent Python avec l'Apollon qui l'a tué.

De là cette translation étrange du terme hébraïque « esprit d''VB » en un autre terme héllénique « Python », dont la corrélation semble incompréhensible au premier abord, mais en tous cas ne donne ni dans son origine ni dans sa translation grecque l'idée du démon tel que nous nous le figurons.

Revenons maintenant aux noms successifs que l'on croit avoir désigné le Prince du Mal dans l'antiquité hébraïque.

4° Asmodée

Asmodée ('Sch-MDI, Feu de Médie) est l'esprit impur, ou maladie, qui obsédait Sara, fille de Raguel, et qui fit mourir les sept maris qu'on lui donna avant le jeune Tobie (*Tob. III*, 7 ; *passim*). Tobie brûla dans la chambre nuptiale un foie de poisson dont l'odeur mit en fuite Asmodée que l'ange Raphaël saisit et lia dans le désert de la Haute-Egypte (*Ib.* VIII, 2, 3).

Il n'y a dans ce récit qu'une légende orientale qui

[1] Nous verrons tout à l'heure que le serpent de la Genèse n'est pas PThN, mais NHSch, ce qui le différencie absolument, et ne laisse entre ces deux termes qu'une vague analogie moins forte encore que celle qui existe en notre langue entre un *reptile* qui se glisse et un cours d'eau qui *serpente*.

n'aurait pas suffit à donner un rang prépondérant à Asmodée, dans la démonologie juive, si les rabbins ne s'étaient emparés de ce nom pour accumuler sur lui les plus merveilleuses traditions.

On en a fait successivement le produit de l'inceste de Tubalcaïn et de Noëma, sa sœur ; l'ange exterminateur (HSchMVI, tuer, détruire) : on a raconté de lui qu'après avoir chassé Schélôm de son royaume, il avait pris sa place, mais que ce prince recouvra son trône, chargea le démon de chaînes, et le força à lui donner, pour la construction du Temple, un secret par le moyen duquel cet édifice fut bâti sans y employer aucun instrument de fer, etc. (*Gemar. Cod. Gittim.*). Par suite, une partie de la célébrité du Temple rejaillit sur Asmodée, qu'une telle accumulation de légendes rendit célèbre même chez les peuples voisins, puisque c'est une tradition arabe (*Golius in abulfarag. p.* 18) qu'il fut enchaîné par Schélôm sur la montagne de Barend.

Il était donc tout désigné pour devenir dans la tradition juive, un des chefs, et le principal du Royaume d'Ombre.

5° Bélial

Bélial (BLY-HhL, textuellement : qui repousse le joug ou l'utilité) présente un curieux exemple de ce que peut devenir un mot très ordinaire à la suite d'une longue série d'âges. Primitivement, c'était un

simple substantif, avec la double signification « bassesse, méchanceté » (*I Sam, XXV*, 25) et « perte, malheur » (*Nahum, I*, 11). Plus tard il s'employa adjectivement (*p. e. II, Sam XXIII*, 6) avec le sens de « méchant, homme qui ne veut point souffrir de joug, rebelle ». C'est ainsi que sont qualifiés (Jug. XIX, 22) les habitants de Gabaa qui abusèrent de la femme du lévite. A la longue ce mot donna lieu à une locution proverbiale « enfants de Bélial » c'est-à-dire « enfants de méchanceté », qui employée très fréquemment par le langage biblique (I, Rois II, 12) donna une sorte de personnalité malfaisante à ce terme, et ce, d'autant plus facilement que les noms des divinités assyriennes et phéniciennes étaient généralement précédés du préfixe BL (littéralement : Seigneur divin) comme par exemple de Bel-Zebub, Bel-Phégor, etc.

Il s'ensuivit donc, pour ce terme purement hébraïque, une rapide assimilation avec les divinités des Gentils, c'est-à-dire opposées à Yahveh, et par conséquent mauvaises. Pour les Juifs, il avait encore le sens primordial de « ruine » et de « méchanceté » ; mais ce sens disparut complètement le jour où il passa tel quel — en transcription et non en traduction — dans une langue étrangère. On peut avancer hardiment que Paul fut, sinon le créateur, au moins le consécrateur de ce prince des démons, lorsqu'il dit (II, Cor. VI, 15) : « Quel accord y a-t-il entre Jésus-Christ et Bélial ? » Dès lors, la légende avait pris son essor, et Bélial était devenu un Prince du Feu.

6° Lucifer

Lucifer est un nom originaire du latin (littéralement : qui apporte la lumière), et que l'on n'est pas peu surpris de rencontrer dans le langage biblique. De même que, pour le terme de Bélial, nous avons trouvé une étrange extension de la valeur primitive de ce mot, de même pour celui de Lucifer, nous allons nous heurter à une flagrante erreur d'interprétation.

Le passage capital qui concerne ce terme se trouve dans Isaïe (XIV, 11 seq.). « Ton orgueil a été précipité dans les enfers ; ton corps est tombé par « terre ; ta couche sera la pourriture, et tes vêtements seront les vers ! Comment es-tu tombé du « ciel, Lucifer, toi qui paraissais si brillant au point « du jour ? Comment as-tu été renversé sur la « terre, toi qui frappais de plaies les nations, qui « disais en ton cœur : « Je monterai au ciel, j'établirai mon trône au-dessus des astres de Dieu, je « m'assierai sur la montagne de l'Alliance, aux côtés « de l'Aquilon ; je me placerai au-dessus des nuées « les plus élevées, et je serai semblable au Très-Haut ! » etc.

Il est certain, à première vue, que ce texte paraît on ne peut mieux s'appliquer à l'ange déchu : aussi est-ce dans ce sens que l'ont pris les anciens commentateurs (Origène, Eusèbe, Athanase, Grégoire-le-

Grand, Tertullien, Ambroise et autres) : mais lorsqu'on examina de plus près ce passage capital, on s'aperçut que cette opinion primitive ne s'étayait que sur un immense quiproquo, très simple d'ailleurs à expliquer.

Le prophète vivait à la fin de l'exil, à l'époque où la Médie menaçait déjà l'empire de la Chaldée. L'espoir de la vengeance remplit l'esprit de l'écrivain d'Iswara-el ; il croit déjà voir Bab-Ilou en ruines et son roi mis à mort; ce souverain, qui faisait trembler la terre, descend à son tour au *Schéol* ; à son arrivée, les ombres s'émeuvent ; les fantômes de ceux qui l'ont précédé dans la tombe s'étonnent de la chute d'un si puissant monarque, et ils le comparent à un astre qui se serait détaché de la voûte céleste.

En somme, il n'y a là qu'un magnifique morceau de poésie orientale, et l'erreur des premiers commentateurs est d'autant plus singulière que le verset 4 de ce passage désigne en toutes lettres le roi de Bab-Ilou comme étant l'objet de ce « discours figuré », et que le prophète annonce sa chute comme un événement futur, tandis que, d'après l'universalité des traditions, la chute de l'ange révolté a accompagné, sinon précédé la création du monde. C'est ce qu'ont bien vu les commentateurs suivants, Jérôme, Basile, Cyrille, Augustin et bien d'autres : mais la légende était créée — elle a subsisté.

Comment se fait-il, d'autre part, que ce terme latin « Lucifer » se trouve dans un écrit hébraïque ? C'est ce que nous allons voir.

Lorsque les Septante traduisirent en grec les livres de l'Ancien Testament, ils se heurtèrent à certains termes qui, bien qu'ayant en hébreu une signification imprécise, étaient néanmoins très nets et très compréhensibles pour le lecteur juif[1]. Comment faire passer ces termes dans une autre langue, sinon en employant des mots qui sans être une traduction rigoureuse éveillassent cependant en l'esprit des nouveaux lecteurs une idée de signification analogue ? C'est évidemment le procédé qu'ils employèrent couramment. Or, pour rendre certaines expressions (par exemple BQR, petit jour brillant ; KhIMH que l'on croit désigner les pléïades ; SchHhR, moment où l'aurore chasse l'ombre, etc.), ils trouvaient en grec un adjectif générique qualifiant communément toutes les divinités sidérales de l'hellénisme, *Phôsphoros*, porteur de lumière, et s'appliquant à toutes les sources de lumière céleste ou terrestre, de Diane à Lucine, du soleil au dernier des astres. Et lorsque Jérôme établit sa Vulgate sur le texte grec, il rencontra tout naturellement en latin le terme correspondant intimement à *Phôsphoros* : Lucifer.

Il en résulte que, dans la Vulgate, Lucifer caractérise tout ce qui est brillant.

Par suite, Lucifer se trouve avoir bien des sens

[1] Ceci peut paraître bizarre ; cependant je prie le lecteur de se reporter à notre mot français *fois* ; un enfant de trois ans sait ce que signifient *une fois*, *deux fois*, etc. ; et cependant aucun lexicographe français n'a jamais pu, de façon satisfaisante et autrement que par analogie, définir le mot *fois*.

absolument différents : ce n'est que depuis le Moyen-Age que ce terme s'applique exclusivement au Prince de Ténèbres. Dans l'origine, je veux dire aux premiers siècles de l'ère chrétienne, on lui reconnaissait quatre significations qui rentraient dans son sens étymologique « porteur de lumière ».

A. Certains astres plus brillants que les autres.

B. Particulièrement l'étoile du matin : « Je vous ai engendré de mon sein *ante luciferem*, avant l'étoile du matin ». (*Ps. CIX, 3*).

C. Le Christ lui-même, considéré comme lumière spirituelle du monde : « Vous faites bien de vous arrêter aux oracles des prophètes... jusqu'à ce que l'auteur de la lumière (*Lucifer*) se lève dans vos cœurs ». (II, Pierre, I, 19).

D. Et enfin le Mauvais, suivant les premiers commentateurs d'Isaïe dont il a été question plus haut.

Par suite, ici plus encore que pour le terme Bélial, on peut dire que c'est la traduction de Jérôme qui a fait donner au chef des anges rebelles le nom de Lucifer sous lequel le désignèrent les auteurs postérieurs. On voit combien est fragile la base primitive de cette acception : mais la légende était créée, et cette nullité originelle, trop tard découverte, n'a pas empêché la dénomination de passer dans presque toutes les langues vulgaires de l'Europe, et de devenir par suite un des principaux noms du Maître des Abîmes.

7° Shatan

Shatan (SchTN, adversaire) est le principal vocable caractérisant de nos jours l'héréditaire ennemi du genre humain : comme je l'ai fait pour les termes précédents, je vais serrer de près son origine et son développement.

C'est avec le sens d' « adversaire, ennemi, calomniateur », que nous apparaît ce mot dans les livres les plus anciens de la Bible : — « Renvoyez David, de peur qu'il ne devienne notre *shatan* » (*I, Rois XXIX, 4*) — et : « Le Seigneur suscita des *shatans* à Schélôm, en la personne d'Adad et de Razon » *III, Rois, XI, 14 et 23*).

Le mot est passé d'ailleurs, avec son sens primordial dans le Nouveau Testament. Par exemple, Jésus dit à Pierre (Matt. XVI, 23 ; Marc VIII, 33) : « Retire-toi de moi, *shatan*, parce que (contrairement à moi) tu n'as point de goût pour les choses de Dieu. »

Ce terme a, bien plus, été introduit par les traducteurs dans leurs versions, toujours avec le même sens : « *Non est satan, neque occursus malus*, je n'ai ni *ennemi*, ni mauvaise rencontre » (*Vulg. III, Reg. V, 4*) et ailleurs (*II Reg.* XIX, *22*) *Cur efficimini mihi hodie in Satan?* Pourquoi êtes-vous devenus mes *accusateurs* » ?

C'est ici l'origine du Shatan démoniaque. En effet, ce terme par suite de sa signification d'accusateur a rapidement pris le sens de demandeur dans un procès, et la Bible l'entend souvent ainsi : « L'ange me fit voir le grand prêtre Jéshuah qui était debout devant l'ange du Seigneur, et l'accusateur (*shatan*) était à sa droite pour s'opposer à lui ». (Zach. III, 1). Ce passage montre clairement que Shatan est, dans l'Ecriture, le ministre du seigneur, — l'ange pourrait-on dire — chargé d'accuser les hommes.

On voit poindre déjà sa personnalité démoniaque ; mais dans l'Ancien Testament, il n'est que le serviteur, bien plus, le fils de Dieu : « Les enfants de Dieu s'étant présentés devant le Seigneur, Satan fut aussi parmi eux » (*Job*, *I*, *6*). Il se tient à sa droite (*Ps. CVIII*, *6*). Il paraît être l' « Esprit de mensonge » qui fait partie de l' « Armée du Ciel », à la droite et à la gauche de Dieu, et que celui-ci envoie pour tromper ses ennemis (*III*, *Rois*, *XXII*, 19 *seq.*). Il est le démon qui marche devant lui (*Hab. III*, *5*). Il est un des « Anges du Seigneur », au même titre que l'ange exterminateur, l'ange de mort, etc. Mais le rôle particulier d'accusateur ennemi des hommes et d'artisan d'embûches, qu'il remplit près de la Divinité, va rapidement l'appeler à devenir le rival de Dieu ; or Dieu est la source du bien : Shatan sera donc l'origine du mal.

Comment a pu s'opérer cette transformation ? C'est ce qui va être étudié dans les pages suivantes.

Remarquons seulement qu'en résumé cette étude s'est constamment, jusqu'au point où je suis arrivé, heurtée à de vagues et fuyantes légendes : — légendes d'idées : la naissance et la chute des anges — légendes de mots : les noms primordiaux et constitutifs de la personnalité du mal.

III

L'INCARNATION DE LA CHIMÈRE

Le plus grand et le premier vice de la mythologie était de rapetisser la nature et d'en bannir la vérité.

CHATEAUBRIANT

III

L'INCARNATION DE LA CHIMÈRE

Il est un fait digne de remarque pour qui étudie l'avenir posthume de l'âme humaine suivant les idées diverses qui s'agitent à cet égard à la surface de notre globe, c'est que, de toutes les religions que nous connaissons actuellement, il n'en est aucune — je dis *aucune !* — dont les livres sacrés soient traduits dans nos langues modernes de façon aussi odieusement misérable que ceux du Christianisme. C'est à croire que les traducteurs — en français, pour ne parler que de notre langue — se sont ingéniés à faire entre eux assaut de contresens et d'absurdités, et l'on comprend que le Catholicisme, sans précisément défendre la lecture *in extenso* de ses ouvrages canoniques[1] voie cependant cette lecture d'un mauvais

[1] Je ne parle pas seulement ici des textes hébraïques et chaldaïques dont la langue offre par elle-même une grande difficulté de traduction, mais, en étudiant uniquement les évangiles dont la langue primitive était le grec, pourtant à la portée d'un lettré de moyenne envergure, que d'abominables sottises n'y rencontre-t-on pas, dont la faute est aux traducteurs !

Un exemple entre beaucoup d'autres : — Aux noces de Cana (Jean II, 1 seq.) la mère de Jésus dit à son fils en parlant des hôtes : « Ils n'ont plus de vin », à quoi Jésus lui répond :

œil, tant il s'y rencontre de passages troublants à toutes sortes de points de vue.

En ce qui concerne la Genèse biblique, le seul de ces ouvrages qui nous intéresse en ce moment, que voyons-nous ? Le public en est toujours, depuis des siècles et des siècles, à la conception naïvement enfantine d'un principe créateur qui, après avoir flotté pendant la moitié d'une éternité à la surface des eaux (?) se résout enfin à créer l'univers, entre en activité pendant six jours[1], pour revenir le septième à son état d'inertie — comme si l'on pouvait, philosophiquement, comprendre un principe créateur qui ne crée pas encore ou qui cesse de créer, qui, en un mot, n'est créateur que par intermittence ! Le public en est encore à la création instantanée du

Femme, que nous importe à toi et à moi (qui avons à penser plutôt à l'approche de mon heure) ? Le texte grec qui porte : *Ti emoi kai soi ?* est on ne peut plus compréhensible dans ce sens. Lorsque Jérôme en fit sa traduction latine, connue sous le nom de Vulgate, il y fit passer textuellement cet hellénisme qui, le grec étant généralement parlé à son époque, devait être compris de chacun : *Quid mihi et tibi est ?* Ce qui n'a pas empêché les traducteurs officiels en français d'écrire avec une suave imbécillité : *Qu'y a-t-il de commun entre toi et moi ?* ce qui est non seulement un contresens quant au texte, mais encore une injure dans la bouche de Jésus parlant à sa mère, et un non-sens dans la contexture du discours... Qui donc nous donnera, de nos livres sacrés, une traduction véritablement digne de ce nom ?

[1] Aujourd'hui, l'on fait ce modeste sacrifice à la Science d'admettre au lieu de six jours, six époques d'une durée différente et indéterminée : mais c'est un contresens littéral. J'ai montré plus haut que le terme hébraïque IVM, sans qualificatif ne pouvait signifier qu'un jour de vingt-quatre heures. C'est autrement qu'il faut comprendre la Genèse. (Voir la note p. 13).

monde, comme si une formation portant sur des lois fixes et primordialement établies, sur des myriades de siècles, n'était pas un miracle plus grandiose dans sa continuité!... Il en est encore, quant au sujet qui nous occupe, à la formation subite de l'homme et de la femme, et à leur exil d'un lieu de délices à la suite de la tentation du principe mauvais, représenté dans ce mythe par le serpent...

Il ne s'écoulera certainement pas un siècle avant que ces idées puériles soient réformées, et alors ce sera la stupéfaction de la génération suivante de voir que notre époque, si féconde en progrès pourtant, n'ait pas généralement admis que nos livres sacrés doivent être expliqués de façon autrement profonde que par des contes de nourrice.

Je vais tâcher de faire comprendre ceci, en revenant à mon thème, dont le développement est intimement lié à la cosmogonie moïsiaque, mais dont l'intrusion a précisément faussé le développement ultérieur et la compréhension ordinaire de cette même cosmogonie, en faisant prévaloir la lettre sur l'esprit, pendant des siècles et des siècles. Je m'explique :

La Genèse de Moïse, le *Bereschith* comme on l'appelle (du mot initial BR'SchITh), quand on l'étudie dans son essence profonde, est un livre admirable en ceci qu'il possède trois sens : le sens exotérique et concret, le sens ésotérique et le sens abstrait.

Les anciens, en écrivant, ne philosophaient pas :

ils racontaient, certains que les mythes de leurs idées revêtus d'une affabulation populaire seraient colportés d'âge en âge par la bouche des ignorants, mais en retenant l'attention des penseurs qui les entendraient réciter.

Supposons qu'un philosophe ancien — Moïse — ait voulu traiter de l'union de l'homme et de la femme : « Dans cette union, songe-t-il, l'homme, principe » actif, personnifie l'intelligence ; la femme, principe » passif, personnifie l'amour ; unis, ils forment un » tout dont les deux parties se complètent mutuelle- » ment. Si l'actif succombe à la partie sensitive et » attractive du passif, abdiquant ainsi son intelli- » gence, l'homme, alors, involue vers l'animalité : il » est chassé par sa faute de l'unité de lumière, et il » n'y pourra rentrer qu'après avoir vaincu la science, » dont le glaive de vérité lance des éclairs qui le » repoussent et l'aveuglent... » (Papus). Quel est le grossier esclave, à peine échappé des ergastules égyptiens qui pourra comprendre l'élévation de cet enseignement ? Alors, pour pénétrer dans la mémoire, sinon dans l'intelligence de son peuple barbare, Moïse lui raconte l'apologue d'Adam et d'Eve chassés de l'Eden pour avoir mangé du fruit défendu, et maintenus au loin par un cherub au glaive flamboyant.

Donc, dans la cosmogonie de cet auteur, il faut examiner :

1° Le sens littéral, concret, exotérique, celui que

nous ont transmis les Septante [1], celui sur lequel sont basées nos traductions modernes.

2° Le sens spirituel, abstrait et en partie ésotérique que l'on retrouve dans l'étude des radicaux [2]. Ce sens

[1] Lorsque trois siècles avant notre ère, Ptolémée Lagide voulut faire traduire en grec les livres d'Iswara-El, il en demanda un exemplaire au pontife Eléazar. Mais alors l'hébreu n'était plus parlé depuis longtemps et était remplacé comme langue, par l'Araméen. Seule une communauté Essénienne du Mont Moria avait la répulation de posséder à fond à la fois la langue sacrée et la doctrine ésotérique des ancêtres ; c'est à cette communauté que s'adressa le roi pour faire la traduction. Mais ces Esséniens alors, se trouvèrent dans un grand embarras : pris entre leur loi religieuse qui leur interdisait de communiquer les mystères divins, et l'ordre absolu du monarque qui exigeait la traduction, ils furent forcés de ruser ; ils obéirent au prince en lui donnant le corps du livre, et à leur conscience en en retenant l'esprit ; ils firent leur version dans l'expression restreinte et matérielle, très exacte à ce point de vue, mais encore obscurcie par l'emploi du texte samaritain, moins clair en maints endroits que le texte hébreu. Ces traducteurs étaient au nombre de cinq ; ils ne s'occupèrent que du *Sépher* (ensemble des livres attribués à Moïse). Leur traduction fut adoptée par les juifs d'Alexandrie qui avaient même oublié l'Araméen de leur *Targums* ; ils y joignirent une traduction faite par eux, et par suite très mauvaise, des additions d'Esdras, et envoyèrent le tout à Jérusalem pour être approuvé. Le sanhédrin accueillit leur demande, et comme, conformément à la loi, il se composait de soixante-dix membres, la version en grec approuvée par lui, reçut le nom de *Version des Septante*. C'est donc une copie, en langue grecque, des écritures hébraïques, où les formes matérielles du *Sepher* de Moïse sont assez bien conservées pour que ceux qui ne voient rien au delà n'en puissent pas soupçonner les formes spirituelles. Mais pour quiconque a étudié, cette version, base de toutes nos traductions en langues modernes, est enfantine et aurait besoin d'être refaite, dans son triple sens et avec des notes explicatives.

[2] Il existe tel chapitre de la Genèse, le dixième, qui ne comprend dans les traductions courantes que des générations d'hommes : on ne s'explique pas au premier abord quel besoin avait Moïse de faire connaître à la postérité que, par exemple (verset 2) « les fils de Japhet furent Gomer, Magog, Madaï, Javan, Tubal, Mosoch et Thirar ». Mais tout ceci s'éclaire d'une vive lumière dès que l'on étudie le sens caché ; on y voit alors le

a été donné dans les traductions partielles de quelques hébraïsants parmi lesquels, au premier rang, il faut compter Fabre d'Olivet (*Langue Hébraïque restituée*).

3° Enfin, le sens supérieur, caché, absolument ésotérique, que l'on obtient par l'étude des signes graphiques ayant servi à composer les mots employés, tant dans leurs propriétés individuelles que dans leurs rapports réciproques. En effet, chaque lettre hébraïque, formée à la fois d'un hiéroglyphe, d'une idée, et d'un nombre, a par suite les multiples sens de l'hiéroglyphe, du nombre, de l'idée, et de la combinaison de ces trois éléments. Mais c'est là affaire de la sainte Kabbale, et je renvoie le lecteur curieux de cette science aux écrivains spéciaux de notre temps (Ad. Franck, de l'Institut, D[r] Encausse, etc.).

Ces longues mais nécessaires explications étant comprises, je reviens à mon sujet.

On a vu que le peuple juif, façonné à un sévère

développement d'une immense cosmogomie conçue dans le sens philosophique d'une magnifique profondeur, et ce même verset, traduit à la lueur de cette lumière, nous apprend que « les émanations de l'Etendue-Absolue sont : la Force agrégative, l'Elasticité, la Divisibilité, la Ductilité, la Diffusibilité, la Perceptibilité et la Modalité (faculté de paraître sous une forme déterminée) ». Là où la traduction courante nous dit (verset 7) : « Les fils de Chus furent Saba, Hevila, Sabatha, Regma et Sabatacha ; les fils de Regma furent Saba et Dadan » il faut lire, avec le secours de cette analyse : « Les productions émanées de la Force-ignée furent l'Humide-Radical (cause universelle de toute sapidité), l'Energie naturelle, le Mouvement déterminant (la cause), le Tonnerre, le Mouvement déterminé (l'effet) ; le Tonnerre enfanta à son tour l'Humide-Radical (dans la réintégration de ses principes) et l'Electricité (affinité élective). — Et ainsi de suite.

monothéisme qui n'admettait qu'une divinité suprême dominant et gouvernant l'univers, était resté, à quelques exceptions près, rares, courtes, et partielles, le fidèle de Yahveh, et cela jusqu'au temps des grandes captivités. Mais alors il connut en Orient, chez les peuples vainqueurs, dans Bab-Ilou et dans Nin-veh, les religions dualistes, l'Ormuzd et l'Ahrimane des Parsis, les six Amschaspands messagers du Bien et les innombrables Darvands, artisans du Mal.

Devant cette religion, si commode à la lâcheté humaine en ce qu'elle dit à l'homme qu'il est le jouet du Mal au lieu de lui faire comprendre qu'il en est la cause efficiente, le pur monothéïsme des ancêtres s'écroula, et quand le peuple de Yahveh revint au sol de ses pères, il rapportait avec lui une angélologie et une démonologie calquées sur celles de ses vainqueurs. Les messagers de la divinité, qui jusque-là n'avaient été que des hommes poussés par l'esprit de Dieu — des hommes providentiels, dirions-nous aujourd'hui — devinrent des anges dans toute l'acception du mot.

Jusque-là, c'était au Seigneur que parlaient les élus du peuple, c'est le Seigneur qui s'était entretenu avec Moïse (Ex. III, 2, pass.) ; maintenant, il aura ses remplaçants célestes : et c'est alors qu'apparaissent Gabriel, Michel, Raphaël et autres noms angéliques à forme assyrienne. Les anges croissent rapidement en pouvoir et en nombre : Daniel s'étant approché de l'*Ancien des jours*, en compte un mil-

lion qui le servaient, et mille millions qui assistaient en sa présence (Dan. VII, 10).

Cependant, parmi toutes ces innombrables entités angéliques qui assistaient l'Ancien des jours, quelques-unes inquiétaient le peuple : quelques-unes qui portaient dans les pennes de leurs ailes les malédictions du Seigneur : — l'ange exterminateur, qui avait joué un si grand rôle dans les temps passés de l'histoire — et l'ange de la mort, que célébraient les traditions des arabes — et ce mystérieux « ange cruel » dont parlent les Proverbes (XVII, 11) — et ces mauvais anges du Seigneur (Ps. XXXIV, 5, 6), — et ce nocturne démon du Midi (Ps. XC, 6) qu'évoque la plainte du Psalmiste — et toutes les entités du mal dont l'adoration avait jadis égaré la multitude, Dagon, Moloch, Thartac, Adramelech, Bénoth, Néhabas et tant d'autres Baalim — et les êtres sombres des légendes nationales, Béelzébub, Sammaël, Bélial — et surtout ce terrifiant Shatan, l'accusateur des épouvantes, le tentateur et le trompeur, qui jusque-là marchait à la droite de l'Etre des Etres, presque l'égal de Dieu, puisqu'il était le ministre de ses vengeances — tel, le bourreau près d'un roi de l'Orient !

Dès lors la démonologie juive prend corps : tous ces êtres qui terrifient les hommes deviennent leurs ennemis surnaturels, créés par Dieu, moins forts que lui, mais plus puissants que l'humanité. Et le peuple fait revivre les antiques légendes du livre d'Enoch et toutes les traditions orientales qui rappellent la

naissance des démons. Et il rend siens les mythes des nations avoisinantes qui ont trait aux créatures du mal : *Omnes dii gentium dæmonia* (Psalm. XCV, 5). Et, conformément à la doctrine du Mazdéïsme, les démons deviennent infiniment plus nombreux que les anges! Naturellement! Sans cela, comment expliquer logiquement et commodément que le Mal, œuvre de l'homme, domine sur terre, sinon en rendant les démons plus nombreux et plus forts que les créatures de Bien ? Par suite, tout ce qui arrive de fâcheux à l'homme, incommodités, souffrances matérielles et morales, maladies, mort, tout est l'œuvre des démons, et nous verrons plus tard Jésus chasser les démons du corps des malades, d'un muet (Matt. XI, 32, 35), d'une femme qui avait un esprit de maladie et que Shatan tenait liée depuis dix-huit ans (Luc, XIII, 11, 16)...

Mais nous n'avons jusqu'à présent vu se former que la lente et successive agrégation de l'Etre démoniaque — nous allons maintenant le voir prendre corps pour assumer devant les siècles à venir, au grand profit de l'homme et avec la complicité de celui-ci, la responsabilité causale du Mal éternellement rongeur de l'humanité ; nous allons assister à ce drame, le plus invraisemblablement nébuleux que l'histoire légendaire ait eu jamais à enregistrer : deux fictions anthropomorphes rejetées d'un Eden de rêve par l'incarnation d'un Néant !

Cinq cents ans avant la naissance du Christ, la

langue hébraïque pure n'était plus du tout comprise de la masse des juifs : elle était devenue un idiôme savant que seuls étudiaient encore les anciens et les prêtres : le peuple usait, pour les besoins journaliers de la vie, d'un langage qu'il avait rapporté de la grande captivité, l'araméen, sorte de syriaque mélangé de mots étrangers, grecs surtout, et présentant quelques formes hébraïques : on l'appelle aussi syro-chaldéen. Quant à l'écriture même, depuis longtemps elle utilisait les caractères samaritains. C'est dire que la foule ne connaissait couramment, parmi les livres sacrés, que les derniers écrits — tels ceux dits des prophètes. Quant au Pentateuque de Moïse et particulièrement le livre de la Genèse, composé environ dix siècles antérieurement, il était lettre morte pour le public, qui n'en avait guère la notion que par des explications verbales ou des affabulations araméennes, au cours des instructions religieuses données dans les synagogues.

On conçoit donc qu'à l'époque où nous sommes arrivés (ve siècle avant notre ère) les juifs, ne connaissant plus la langue de leurs ancêtres, étaient dans la plus absolue impossibilité de distinguer les trois sens du *sepher* : à peine savaient-ils la signification la plus grossière, la plus matérielle, de leurs principales légendes cosmiques, à travers les explications et commentaires des deux Talmuds et de tous les Targums. Certes, le jour de la prière, on récitait encore dans le temple ou les synagogues des frag-

ments de l'œuvre moïsiaque, oui, — mais comme aujourd'hui, à l'église, les paysans chantent les hymnes latines — sans en comprendre la pensée, qui peu à peu, au fur et à mesure que fuyait le temps, ne se laissait plus saisir que par les érudits, les docteurs et les rabbis d'ordre supérieur.

Cependant le peuple, par tradition, n'ignorait pas que ses écritures sacrées, dont il connaissait en versions et paraphrases les principales légendes, — ces écritures émanées de la main même du fondateur du peuple, sous la parole et la dictée de Yahveh, — possédaient un sens caché au profane. Quel pouvait être ce sens, en dehors de la signification littérale?

Rien ne guidait la foule à ce point de vue, et les applications politiques ou autres foisonnèrent dès lors suivant les sous-entendus que semblaient offrir les textes : c'est ainsi que le Messie se trouve annoncé par les plus lointaines allusions des vieux livres (I, Reg. II, 10), du Psalmiste (II, 2 ; XLIV, 8, etc.), et des prophètes (Jérem. IV, 20; Dan. IX, 26; Habac. CXI, 13 ; etc). Souvent même, ces applications sont fausses[1] : n'importe! on cherche d'autant plus âprement le sens caché des écritures, que l'on en a complètement perdu la clé.

Or, parmi les légendes primitives des ancêtres, une surtout devait attirer l'attention et susciter les

[1] Les titres de Christ et de Messie sont notamment donnés par Isaïe à Cyrus (Is. XLV, 1), par Ezéchiel au roi de Tyr (Ez. XXVIII, 14), etc.

regrets du peuple : elle montrait, à travers les maux, les captivités et les misères du présent, l'Eden perdu où l'homme eut si heureusement vécu sans la faute des auteurs de la race.

Et cette légende disait, dans son sens littéral et concret, le seul qu'ils connussent, — et dans son sens abstrait et spirituel, celui que connaissaient leurs pères, qu'eux-mêmes avaient oublié, et qu'aujourd'hui nous déchiffrons [1] :

GENÈSE MOÏSIAQUE

I, 27. Dieu créa donc l'homme à son image et il les créa mâle et femelle.	Et LUI-les Dieux avait créé l'existence potentielle du Principe humain, en ombre réfléchie ; et ce Principe humain, puissance collective [de l'humanité en principiation], il l'avait identifié ensemble, mâle et femelle.

. . . .

II, 15. Le Seigneur prit donc l'homme, et le mit dans le paradis de délices pour qu'il le cultivât et le gardât.	IHÔAH prit donc le Principe humain et le plaça dans l'enceinte organique de la sensibilité temporelle (la Vie organique sensible et temporaire) pour qu'il l'élaborât et la conservât avec soin.

. . . .

[1] Dans la colonne de gauche, je donne le sens vulgaire ; la colonne de droite fournit le sens caché de l'écriture, l'idée, mais non le sens sacré de la Kabbale, inutile à reproduire ici.

III, 1. Or, le serpent était le plus fin de tous les animaux que le Seigneur-Dieu avait formés sur la terre. Et il dit à la femme : Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé de ne pas manger du fruit de tous les arbres qui sont dans le Paradis ?

Or, la Cupidité (ou l'Égoïsme) était la passion la plus entraînante (le ressort intérieur) de la Vie élémentaire, ouvrage de IHÔAH. Et elle s'adressa à la faculté volitive [du Principe humain] : Pourquoi LUI-les Dieux t'a-t-il commandé de ne pas t'alimenter de toute la substance de la sphère organique (de ne pas user pour toi de toutes les forces de la nature organisée) ?

2. La femme lui répondit : Nous mangerons du fruit de tous les arbres qui sont dans le Paradis.

Et la Faculté volitive répondit à la Cupidité : Nous nous alimentons de tous les fruits substantiels de l'enceinte organique (de toutes les forces produites par la nature organisée) ;

3. Mais pour ce qui est du fruit de l'arbre qui est au milieu du paradis, Dieu nous a commandé de n'en point manger, et de n'y point toucher, de peur que nous ne fussions en danger de mourir.

Mais quant à la force substantielle qui est l'essence de la sphère organique (de la Vie organisée) [1], LUI-les-Dieux nous a dit de n'en point faire profit, de n'y point aspirer l'âme, de peur de nous faire inévitablement mourir.

[1] L'Énergie Vitale, la grande Force Cosmique prise dans son essence, cette Force encore ignorée de tous les hommes — sauf des Initiés — dont on ne connaît généralement que les manifestations secondaires, chaleur, lumière, électricité, magnétismes, etc.

4. Le serpent repartit à la femme : Assurément, vous ne mourrez point.

La Cupidité repartit à la Volition : Non, ce n'est point de mort que vous feriez mourir inévitablement.

5. Mais c'est que Dieu sait qu'aussitôt que vous aurez mangé de ce fruit vos yeux seront ouverts et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal.

Mais sachant, Lui-les Dieux, que dès que vous vous absorberez cette force substantielle, vos yeux seront illuminés, vous serez tel que Lui-les Dieux, connaissant le bien et le mal.

6. La femme considéra donc que le fruit de cet arbre était bon à manger, qu'il était beau et agréable à la vue. Et, en ayant pris, elle en mangea et en donna à son mari qui en mangea aussi.

La Volition [du Principe humain] considéra que cette Force-Substantielle [de la Vie] universaliserait sa compréhension, qu'elle était favorable au [développement de] son intelligence et de sa vue (interne). Et, ayant pris de cette force, elle s'en nourrit et en fit profiter son Principe intellectuel qui s'en accrut aussi.

. . . .

14. Alors le Seigneur Dieu dit au serpent : Parce que tu as fait cela tu es maudit entre tous les animaux et toutes les bêtes de la terre ; tu ramperas sur le ventre et tu mangeras la terre tous les jours de ta vie.

Alors Ihôah dit à la Cupidité : Puisque tu as fait ce malheur, tu seras une passion maudite parmi tous les êtres animés qui vivent dans la nature ; tu agiras bassement et tu alimenteras de sentiments grossiers tous les moments de ton existence.

15. Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre sa race et la tienne. Elle te brisera la tête, et tu tâcheras de la mordre par le talon.	Je mettrai une antipathie profonde entre toi, Cupidité et la Volition (les aspirations de l'âme), entre tes productions et ses productions : les siennes comprimeront en toi le principe du mal, et les tiennes comprimeront en elle les suites de sa faute.
. . . .	. . . .
17. Il dit ensuite à Adam : ... La terre sera maudite à cause de ce que vous avez fait, et vous n'en tirerez de quoi vous nourrir pendant toute votre vie qu'avec beaucoup de travail.	Il dit ensuite au Principe humain : ...Maudit soit l'Elément adamique (les conditions de la vie animale [ou supérieure]) homogène et similaire à toi, relativement à toi ; et tu seras forcé d'y vivre tous les moments de ton existence avec angoisse.
18. Elle vous produira des épines et des ronces, et vous vous nourrirez de l'herbe de la terre.	Et les résultats nuisibles, et les productions de folie germeront abondamment pour toi : tu prolongeras ta Vie matérielle par les fruits âcres et desséchés de la matière.
19. Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage, jusqu'à ce que vous retourniez en la terre dont vous avez été tirés : car vous êtes	Tu la vivras dans l'agitation continuelle de ton esprit, jusqu'au moment de ta réintégration à l'Elément adamique (les conditions de la Vie [animale ou] su-

poudre et vous retournerez en poudre !

(Traduction (!?) de Lemaistre de Sacy).

périeure) homogène et similaire à toi ; car comme tu es une émanation spiritueuse de cet élément, ainsi c'est à cette émanation spiritueuse que tu dois être réintégré.

(D'après la traduction de Fabre d'Olivet.)

Si, immédiatement après le retour de la grande captivité, le peuple comprenait encore le sens littéral et matériel de cet apologue, c'était tout : le sens abstrait lui échappait complètement. Bientôt même, la lettre du texte sacré ne fut plus saisie par sa compréhension, et seul, subsista pour lui, dans les brumes flottantes et indécises de son passé, le légendaire souvenir d'une épreuve à laquelle avait succombé le premier homme et d'où dérivaient tous les maux qui, depuis lors, avaient accablé l'humanité. Or, la cause efficiente de cette effroyable chute avait été un serpent...

Pourquoi un serpent plutôt qu'un autre animal, porc ou chameau? et qu'est ce serpent?

L'auteur de cette merveilleuse cosmogonie qu'est la Genèse a employé le mot NHhSch, parce que, au sens radical, il lui permettait de montrer dans le mythe du serpent l'évolution de l'égoïsme, cause de tout mal dans l'humanité.

Au sens concret, NHhSch signifie siffler (d'où le sens serpent) murmurer [des prières ou des formules magiques], et, par suite, user de prestiges. Mais, au

sens abstrait, en sa signification ésotérique supérieure, le serpent symbolise l'égoïsme primordial, l'attrait de Soi vers Soi, qui est le principe même de la divisibilité (cf. le pantacle du serpent qui se mord la queue), cette force qui sollicite tout être à s'isoler de l'Unité Originelle pour se faire centre et se complaire dans son Moi (S. de Guaita). Le serpent n'a-t-il pas été de tous temps le symbole de la jalousie et de l'égoïsme?

Donc, Moïse avait de plausibles raisons pour faire du serpent le personnage principal de son apologue.

Mais ces raisons, dix siècles plus tard, le peuple ne les connaissait plus. Il savait seulement que ce récit avait un sens caché... Quel?

Le serpent était le plus rusé des êtres; il s'était montré tentateur; il n'avait, certes, agi qu'avec l'autorisation de Yahveh, dont il était en quelque sorte, dans ce récit, le ministre d'épreuves... Mais, dans la démonologie générale, il existait un autre être qui, lui aussi, est envoyé par Yahveh pour perdre les hommes par la tentation, et qui est un des exécuteurs de ses vengeances... Et NHhSch, le serpent, s'identifia dès lors avec SchTN, l'ange maudit.

Cependant, Shatan n'était le roi du mal que pour le peuple, alors que pour les rabbins ce rôle était dévolu à Samaël : Samaël s'adjoignit donc, dans les légendes rabbiniques, à l'association du serpent-Shatan, qui devint alors la trinité malfaisante : NHhSch-SchML-SchTN.

Voici, d'après les légendes (Dom Calmet, *Dict. de la Bible*), comment les rabbis expliquaient la chute de l'homme :

« Dieu, s'entretenant un jour avec les anges, remarqua que la jalousie s'était emparée de leur esprit à l'occasion de l'homme. Ils soutenaient que l'homme n'est que vanité, et que mal à propos il lui avait été donné un si grand empire sur les créatures. Dieu soutint la dignité de son ouvrage par deux raisons : la première parce que l'homme était destiné à le louer sur la terre comme les anges font au ciel ; et la seconde, parce que Adam savait les noms de toutes les créatures, en quoi il était supérieur aux anges qui ne le savaient pas. Sammaël, chef des esprits révoltés résolut de faire perdre à l'homme les plus belles de ses prérogatives. Il descendit sur la terre, et, ayant remarqué que le serpent est le plus rusé et le plus subtil de tous les animaux, il s'en servit pour tenter Ève, et pour lui inspirer des sentiments d'orgueil et d'indépendance. Ève fut séduite, et Adam eut la complaisance d'imiter la vanité et la désobéissance de sa femme. Sammaël s'était approché d'Eve, monté sur le serpent ; il la corrompit, en abusa, et eut d'elle un fils qui fut Caïn. »

Telle était la croyance qui, fixée dans les récits rabbiniques, avait cours vers le IIIe siècle avant notre ère (*Bibl. orient.*, *Philo*, etc) ; le démon est couramment appelé, dans les écrits et commentaires, l'*Ancien Serpent*. Alors, on s'est ingénié à étayer de preuves la personnalité mauvaise de cet *Ancien Serpent ;* c'est à lui que l'on applique des textes vagues trouvés çà et là, tels que celui de Job (XXVI, 13) :

« ...et l'adresse de sa main a fait paraître le serpent plein de replis », ou celui d'Isaïe (XXVII, 1) : «.....le Seigneur viendra avec sa grande épée... pour punir Léviathan, ce serpent immense, Léviathan, ce serpent à divers plis et replis... »

Peu à peu, de plus en plus, à la longue et par la force même de tout ce qui est légendaire parmi le peuple, le Serpent de la Genèse s'affirme comme une entité démoniaque; les rabbins propagent le mythe; les docteurs l'enseignent; mais il n'y a encore rien de textuel, de précis, de positif, lorsqu'enfin l'auteur de l'Apocalypse met le sceau au satanisme de cette entité jusqu'alors imprécise, en écrivant d'après les antiques traditions que tout le monde juif vénérait alors comme articles de foi : « Et ce grand dragon, cet *Ancien Serpent*, qui est appelé diable et Satan, qui séduit tout le monde, fut précipité en terre et ses anges avec lui » (Apoc., XII, 9).

Dès lors, la Chimère du Mal était incarnée ; dès lors l'humanité avait son Génie d'En-Bas, sans se douter que, seule, sa propre lâcheté l'avait créé et que, seule, la complicité de son ignorance et de sa bassesse lui avait permis de prendre un corps.

IV

LE REPAIRE DU MONSTRE

> Voulez-vous savoir combien l'imagination l'emporte sur les sens ? Songez que ce qui paraît le plus effrayant à la plupart des hommes, est ce qu'ils n'ont jamais vu et ne peuvent jamais voir : — l'enfer !
>
> DE LÉVIS

IV

LE REPAIRE DU MONSTRE

Nous avons vu l'Entité Satanique se former, par un travail lent et progressif, d'un ensemble de légendes sans aucune consistance par elles-mêmes, mais dont la réaction des unes sur les autres, à la longue, laissait dégager certaines lignes générales où s'accrochait la crédulité des foules; et quand la naïveté populaire avait réfléchi le résultat de cette longue préparation, avait donné un corps à l'être qui en était sorti, il se trouvait alors des écrivains pour consigner le fait, pour dresser officiellement l'acte de naissance du mythe, devenu de la sorte presque tangible, et en affirmer la réalité aux yeux de l'avenir.

Nous allons assister à un travail analogue en ce qui concerne la demeure du démon.

D'abord, qu'est exactement l'Enfer? Tous les dictionnaires de théologie chrétienne donnent à peu près la même définition : « Lieu de tourments où les méchants subissent après cette vie la peine due à leurs crimes, par la privation de la présence et de la vue de Dieu, et d'horribles tortures, parmi les-

quelles un feu éternel sans aucun adoucissement. »

Voyons comment s'est formée cette croyance à un lieu d'horreur.

La doctrine moïsiaque primitive ne parle nulle part des destinées posthumes de l'âme, soit que, comme *souffle divin* (Gen., II, 7), elle parût devoir après la mort rentrer dans son état primitif de pureté, soit que l'auteur de cette doctrine n'ait pas voulu se prononcer — au moins dans ses écrits — sur un sujet plein de difficultés métaphysiques et que d'ailleurs son peuple grossier était hors d'état de comprendre. En tous cas, la théorie de l'immortalité de l'âme semble avoir été admise au moins en principe, sans quoi l'on ne s'expliquerait pas ce que signifie la périphrase de « réunion aux ancêtres », si souvent employée dans le pentateuque, et distinguée de la sépulture.

De là, dans la langue hébraïque deux termes absolument différents, qui semblent, à première vue, rendre une idée semblable : le QBVRH (avec la notation massorétique : K'bourah), le tombeau, le sépulcre, de la racine KBR, ensevelir, — et le Sch'VL (not. mass. Sch'ol), de la racine Sch'L, qui en hébreu signifie creuser et interroger, mais qui en chaldéen n'a que cette dernière signification ; il semble donc vouloir dire « lieu *imprécis* des morts ». Et, de fait, dans le langage courant, le *K'bourah* est la tombe individuelle d'un cadavre, et le Sch'ol (que l'on écrit pratiquement *Schéol*), est la demeure col-

lective des morts, le lieu où se réunissent leurs âmes.

C'est ce *Schéol* qui est vulgairement traduit par *enfer*, et c'est de lui qu'est peu à peu né l'enfer du Christianisme. Voyons par quel travail s'est faite cette profonde transformation.

Le *schéol* était situé dans l'intérieur de la terre (Nomb. XVI, 30-33); c'était un lieu sombre et triste (Job. X, 31-22); il était le séjour de tous les morts, bons et méchants (Gen. XXXVII, 35). Il correspond donc parfaitement à ce que les Grecs appelaient l'Hadès et l'Orcus. Plus tard, on voit que c'est un endroit topographiquement déterminé : il a des portes (Is. XXXVIII, 10), des vallées (Prov. IX, 18). A cette époque déjà, il y avait, en quelque sorte, deux *Schéol*, l'un pour les bons, l'autre pour les méchants (I, Rois, XXV, 29); mais ce n'est que bien plus tard encore (Eccl., XII, 9), que sera énoncée clairement la doctrine de l'immortalité de l'âme.

Donc, jusqu'aux captivités, le *Schéol* n'est qu'un terme vague, plutôt qu'une locution géographique, pour désigner l'état de tristesse des âmes séparées des corps. Les Septante l'ont même rendu par le mot grec *thanatos*, qui signifie *mort* (II, Rois, XXII, 6). Il n'a donc, au moins jusqu'à présent, rien de la signification que le Christianisme devait donner au mot « enfer ». Mais au contact presque continu des Chaldéens, dont les religions diverses n'étaient, en quelque sorte, que des modifications des croyances

Parsies, les Juifs allaient connaître le Douzach où, après un combat de quatre-vingt-dix jours, les Amschaspands avaient refoulé Ahrimane, et l'Hamégestan, le « Germe des plus noires ténèbres », où, dans une étendue sans bornes, règne le mauvais Principe avec les Dews. Toutefois, dans cet enfer, les supplices ne sont pas encore éternels ; chaque année, Ormuzd en ouvre les portes et en tire les âmes qui ont prié et se sont repenties; pour aucun damné, la désespérance n'est ordonnée, et Ahrimane lui-même et ses Dews se convertiront à la loi d'Ormuzd, seront appelés à partager le bonheur éternel des justes, au jour de la purification générale dans les métaux en fusion qui couleront comme un fleuve (Vendidad Sadé, Farg. V, 30e hâ).

Par suite de cette nouvelle conception, qui se développe de façon latente pendant deux ou trois siècles, le *Schéol* hébreu devient à la fois un lieu de repos pour les justes et un lieu de tourments pour les pervers; c'est dans cette dernière acception qu'on applique à ce *Schéol* le passage du Deutéronome (XXXII, 22) : « Ma fureur s'est allumée contre eux comme un feu, et elle les brûlera jusqu'au fond du *Schéol*... » Cependant, toutes ces idées demeurent vagues, flottantes, imprécises : le *Schéol* est-il un brasier ou bien le fond de l'abîme des mers? Job (XXVI, 5) affirme que, dans le *Schéol*, les géants révoltés (ou démons) gémissent sous les eaux. Quoi? Un fait, cependant, demeure acquis, c'est que, par

suite des idées recueillies au cours des différentes captivités, le vieux et primordial *Schéol* n'est plus ce qu'il était dans son principe : un travail de transformation se fait en son essence même, mais comme au hasard, suivant le courant de l'époque et sans aucune fixité.

Mais voici que la grand-prêtre Jaddus, et avec lui toute la nation juive, élève ses arcs de triomphe à Alexandre, fils de Philippe, libérateur : et, par Alexandre elle va connaître la Grèce, l'art, la science et la cosmogonie helléniques.

Or, parmi toutes les notions qu'elle reçoit de son contact momentané avec les achéo-macédoniens, l'intelligence hébraïque est toute surprise de rencontrer un Hadès qui est la même chose que son ancien *Schéol* en ce sens qu'il est le séjour souterrain (ta katô) des âmes des morts, indistinctement. Mais il est un *Schéol* perfectionné, si l'on peut s'exprimer ainsi : il comporte le lieu mixte, les rives du décuple Styx, où chacun attend le fatal nautonier pour être transporté au pays des ombres ; il se divise en Tartare où sont châtiés les criminels, et en Champs Elysées où vivent heureuses les âmes des êtres de bien.

Cette superbe conception des peines et des récompenses posthumes séduisit la conscience juive, et, peu à peu modifia le *Schéol* des ancêtres déjà bien changé par l'infiltration des idées Parsies. Désormais, le lieu des morts se divisera en deux parties bien distinctes :

le *Schéol* sur lequel on continuera à discuter parce que son idée ne représentait rien de fixe, et la *Gehenne* ou *Abaddon* qui allait correspondre au Tartare héllénique.

Qu'était la Géhenne ? Qu'était l'Abaddon ?

Josué parle (XV, 8) de la vallée des fils d'Ennom (GI-BN-HNM, avec la notation massorétique Gi-ben-Hennom et par abréviation Gi-Hennom), dont les annales (IV Rois XXIII, 10) rapportent que les Juifs y consacraient leurs enfants à Moloch en les faisant passer par le feu. Et Jérémie s'écrie (VII, 31) : « Ils ont bâti les lieux hauts de Tophet qui est dans la vallée du fils d'Ennom, pour y consumer dans le feu leurs fils et leurs filles »... D'autre part, cette vallée était proche de Jérusalem. Après que le roi Josaiah eut souillé ce lieu pour empêcher que l'on n'y adorât désormais Moloch (IV, Rois, XXIII, 10), on y établit la voirie de Jérusalem et, par suite, un brasier permanent pour brûler les immondices et les charognes (V. Kimchi, in Psalm. XXVII). Dans les temps, le souvenir subsista, de cette vallée des fils d'Ennom — que de plus Josué (XV, 8) appelait la *Vallée des Géants* — aux brasiers jamais éteints, toujours dévorants, mais aussi purificateurs....

D'autre part, il est dans la langue hébraïque un terme ('BDVN) dont la signification propre est *meurtre, perte, extermination* puis plus tard *lieu d'extermination*. Par l'exaltation de la poésie orientale, ce mot prit à la longue une acception analogue à celle de

Gi-Hennom, et empreinte en quelque sorte d'une horreur sacrée : c'est ainsi que Job (XXVIII, 22) et les Proverbes (XV, 11) l'associent presque constamment à la personnification de la Mort. De plus on lui adjoint fréquemment l'idée d'un feu mystérieux et surnaturel (Job, XXXI, 12). De cette complexe association d'idées est né, finalement, l'Abaddon hébreu, analogue au Gi-Ennom, et dont, plus tard, l'Apocalypse attribuée à Jean a fait, en le personnifiant, l'Ange de l'Abîme.

Et c'est ainsi que dans les traditions populaires, Gi-Ennom et Abaddon en vinrent à caractériser le Tartare hébraïque.

La Géhenne des Juifs procède donc à la fois du Tartare grec, et de l'enfer Parsi. Comme dans la Tartare, les doctrines rabbiniques y établirent plusieurs degrés de peines (au temps de Jésus, on en comptait sept). D'autre part, l'indulgente conception du « Germe des plus noires ténèbres » de l'Iran se retrouve dans ce fait que peu d'hommes doivent demeurer éternellement dans la Géhenne, et seulement les plus grands scélérats (V. Léon de Modène, *Cérémonies des Juifs*, p. V, ch. x). Le rabbin Manassé-ben-Israël (*de Résurrect.* l. II, ch. VIII) ne reconnaît l'éternité des peines que pour les athées, les négateurs de la divinité de la Loi, et de la résurrection des morts. Encore ne serait-ce pas l'éternité de la Géhenne, puisque des commentateurs plus récents, Maimonides, Abravanel et autres enseignent qu'après un certain temps l'âme des méchants sera anéantie.

Cette opinion d'une fin nécessaire de l'enfer eut d'ailleurs par la suite son retentissement jusqu'en plein Christianisme : après l'affirmation d'Origène, (IIIe siècle) que les peines des damnés finiraient un jour, l'Eglise fut longtemps, des siècles encore, comme on le verra plus loin, avant d'adopter la pérennité de la damnation.

Et ce fait saisit d'une profonde et cruelle tristesse le cœur de quiconque réfléchit, étudie et compare : c'est que l'Eglise ait, en ceci, fait sienne précisément l'intransigeante doctrine des hommes qui ont tué son Dieu ! En effet, la nature du *Schéol* hébraïque était très discutée chez les Juifs, grâce à ses successives adjonctions de sens. Les docteurs étaient partagés d'avis et les nuances étaient nombreuses entre eux, de ceux, qui, comme les Esséniens, gardaient le *Schéol* presque mystique des ancêtres, sans aucun châtiment divin, à ceux qui, comme les Pharisiens, ne voulaient reconnaître pour Dieu qu'un Yahveh éternellement impitoyable, irréductiblement vengeur, et pour *Schéol* qu'un brasier perpétuel, dévorant, atroce...

Or Jésus était Essénien [1] et la haine des Pharisiens le conduisit au gibet !... Aujourd'hui l'Eglise a repris, en ceci, la doctrine des Pharisiens...

[1] Les grands travaux de D.-F. Strauss, J. Salvador, Néander et autres ont prouvé que Jésus sortait d'un milieu essénien. En tous cas, s'il n'affichait pas ouvertement cette qualité, — ses historiographes sont muets à cet égard, — au moins son enseignement est-il, dans sa presque totalité, et sauf quelques points de détail, basé uniquement sur la doctrine essénienne, la plus pure de toutes celles qui se partageaient alors le peuple juif.

Lors de la conquête romaine, les Juifs retrouvèrent dand les *Inferi* latins (mot à mot *lieux d'en dessous*) la conception grecque de l'Hadès qui avait modifié leur *Schéol ;* de ce mot fut formé, dans la suite, celui d'enfer, mais avec une acception étroite et spéciale que n'avaient ni les *Inferi* latins, ni le *Schéol* en général ni même le *Gi-Hennom* postérieur.

En résumé ce terme (*Schéol*) se prend en hébreu, dans cinq sens différents :

A. Le lieu où demeurent les âmes, bonnes ou mauvaises, après la séparation de leurs corps.

B. Le lieu où demeurent les âmes des justes (En ce sens, il paraît correspondre aux *Limbes* du Christianisme).

C. Le lieu destiné à la punition des géants, des anges du mal et des pervers (*Gi-Hennom*).

D. Par métonymie, pour les habitants de l'enfer dans l'une quelconque des trois acceptions qui précèdent.

E. Enfin dans le sens général de *mort*.

Quant au mot Gi-Hennom, il ne signifie pas autre chose en hébreu que *Vallée des fils d'Ennom ;* dans les traditions populaires seulement, il a pu prendre le sens du Tartare hellénique, mais il est certain qu'on ne le rencontre pour la première fois, avec cette acception particulière (*Gehenna ignis*, Géhenne de feu), que dans le Nouveau Testament.

Ainsi, au point où nous en sommes (commencement de l'ère chrétienne) le démon, un démon vague,

imprécis et flottant, est à peine formé d'une série de légendes successives ; l'enfer juif n'existe que comme un composé résultant de la réaction des uns sur les autres, du *Schéol*, de l'enfer mazdéique, et du Tartare gréco-latin [1]. En somme, le diable et l'enfer : deux mythes — deux abstractions — deux cauchemars de la folie humaine...

Voici venir le doux pêcheur d'âmes, le fils du Père céleste, voulant par la suavité de son verbe et le charme de son enseignement remplacer au ciel et dans l'adoration des hommes, le vindicatif Yahveh d'autrefois par un Père d'indulgence, d'amour, et de bonté... Voyons ce que sont devenus, en passant par sa bouche, ces termes de *démon* et d'*enfer* qui n'avaient eu jusqu'à lui que le sens qu'ils devaient à cette terreur irréfléchie qui égare si souvent les foules, et à l'instinctif besoin d'une justice immanente qui est la raison d'être de l'Ame des peuples.

[1] *Cf.* II, Pierre II, 4 : « Dieu n'a point épargné les anges qui ont péché, mais les a précipités dans le *Tartare* (*in Tartarum*).

V

LE SHATAN ÉVANGÉLIQUE

> Le mal est le schisme de l'être : il n'est pas vrai.
>
> X. de Maistre

V

LE SHATAN ÉVANGÉLIQUE

Il n'entre ni dans ma pensée ni dans le plan de ce travail de rechercher si Jésus fut « Fils de Dieu » dans l'acception théologique du terme, ou bien un prophète, ou bien un inspiré, ou simplement — ce qui renferme en soi tous les termes précédents — un homme mortel, mais ayant aimé tous ses frères en humanité jusqu'à sacrifier sa vie à ce qu'il croyait être pour eux la « Bonne Nouvelle ». Il importe peu, au point de vue de cette étude, que l'on considère sa personnalité sous tel ou tel aspect : ce qui m'offre de l'intérêt, c'est de savoir quelle portée avaient dans sa bouche les termes de *démon* et d'*enfer*. Et comme, trop souvent dans la suite, on s'est appuyé sur les paroles de cet Etre de sublime bonté pour donner droit de cité à l'effroyable mythe de Shatan, et à la légende impitoyable de l'Enfer, je vais plus encore que précédemment scruter avec soin les textes et les produire au jour.

Il me serait facile, à ce propos, de soutenir que nos évangiles canoniques n'ont pu rapporter les dis-

cours textuels de Jésus, n'ayant été écrits au plus tôt dans leur forme actuelle qu'environ un demi-siècle après sa mort [1], et étant, pour ce fait, sujets à suspicion de la part des Pères de l'Église tels que Jérôme, Epiphane, Irénée, Théodoret, Origène, Ambroise, Clément d'Alexandrie et autres, dont aucun ne les cite. Mais comme c'est sur ces mêmes évangiles que l'on se base pour établir l'existence de l'enfer et du démon, je les accepterai tels quels, admettant que leur texte est la parole même du Maître, recueillie dans toute sa sincérité, au moment précis où elle vient d'être prononcée.

Jésus a-t-il parlé, dans son enseignement, de l'enfer et du démon? Oui, indubitablement. Mais en a-t-il fait l'objet de son enseignement? Pas le moins du monde. Or, tout est là!

Il en a parlé... S'adressait-il aux docteurs, aux princes des prêtres ou du monde? Non, sa parole était pour les simples, les âmes naïves du peuple, les petits enfants... A tous ces humbles, il tenait le langage simple, ingénu et même enfantin qui plaît aux petits; il entrait dans leurs idées, bonnement, familièrement. Or la foule croyait à un vague enfer, à un Shatan qui perd les hommes : cela portait-il ombrage à son enseignement moral? Pas le moins du monde. Donc, en utilisant leur idée pour se faire

[1] Voir à cet égard les profondément savantes critiques de d'Eichthal, D.-F. Strauss, C. Tischendorf, *etc.*, auxquelles je renvoie le lecteur plutôt que d'entrer dans une discussion à côté de mon sujet.

bien comprendre de ses auditeurs, il les entretenait d'un enfer imprécis — toujours le *Schéol* de leurs pères — d'un Être de malice ou d'un Roi du Mal non moins équivoque, et l'on peut affirmer hautement que ces deux points demeurèrent après lui ce qu'ils étaient avant : des mythes obscurs et nébuleux, sans aucune consistance, sans aucune certitude.

Il leur en parlait par accommodation.

Qu'est-ce que l'*accommodation ?*

L'accommodation est nécessaire à l'enseignement. Le maître doit avoir un point de départ commun avec son disciple : il faut qu'il procède du connu à l'inconnu, il faut qu'il s'abaisse pour pouvoir s'élever. Et comme, dans l'esprit du disciple, le vrai et le faux sont mêlés, il doit rattacher son enseignement à la vérité pour la dégager peu à peu de l'erreur : c'est ainsi que l'homme se fait enfant pour instruire l'enfant, il lui enseigne la vérité sous la forme qui convient à son âge. Jésus ne voulait pas communiquer sa doctrine comme une tradition morte ; il voulait imprimer à l'esprit une impulsion qui l'amenât peu à peu à la possession d'un enseignement supérieur : c'est pourquoi il lui a fallu s'accommoder au point de vue de l'homme, pour l'amener à la conscience de la vérité — et la parabole, dont il usa si souvent, n'est en somme qu'une sorte d'accommodation.

D'autre part, n'ayant pour but que d'enseigner la vérité religieuse, il ne pouvait pas s'attacher à com-

battre les erreurs d'expressions courantes qui ne concernaient en rien, selon lui, le « royaume divin ». Ainsi, quand il a dû employer certaines locutions consacrées par le langage ordinaire, il a pu le faire sans se croire obligé de réfuter les idées fausses qu'autour de lui l'on attachait à ces expressions : par exemple, lorsqu'il désigne les maladies comme étant des Esprits malins et des Démons, ou bien lorsqu'il parle du *Schéol* où sont les pleurs et les grincements de dents. Il est absolument illogique de voir dans cette façon de s'exprimer une expresse confirmation de l'opinion ayant cours, à cette époque et dans ce milieu, sur la nature des maladies ou sur l'existence du Tartare (Cf. II, Pierre II, 4) [1].

Mais entrons au fond de la question.

Oui ou non, la doctrine touchant Shatan fait-elle partie de l'enseignement de Jésus, ou bien n'est-elle, de sa part, qu'une accommodation formelle aux idées communément reçues de son temps ?

Bien des discussions ont été engagées à ce sujet.

Ces discussions me paraissent on ne peut mieux résumées dans les lignes suivantes, dues à A. Néander [2] :

[1] Quand, de nos jours, nous entendons une nourrice menacer de *Croquemitaine* un enfant turbulent, cela signifie-t-il fatalement qu'elle-même croit à *Croquemitaine* ?

[2] *Vie de Jésus*, traduction P. Goy, vol. I, p. 207, note. — La seconde partie du XIXe siècle fut féconde en écrits de toutes sortes sur la vie humaine du Christ et sur les évangiles. De nombreux critiques, armés de science ou de foi, descendirent dans l'arène : J. Salvador, P. Laroque, E. Renan, l'abbé Michon,

« S'il était prouvé que la doctrine touchant Satan « ne fait point partie de l'enseignement de Jésus, et « qu'elle n'est, dans la bouche du Seigneur, qu'une « accommodation formelle aux idées reçues, la ques- « tion qui nous occupe serait immédiatement résolue. « *Il est certain que, dans beaucoup de passages des* « *évangiles, le sens permet parfaitement de consi-* « *dérer Satan comme une simple personnification* « *de l'idée du mal. Nous serions donc disposés à ne* « *voir dans cette expression qu'une figure adoptée* « *par Jésus-Christ parce qu'elle est la forme popu-* « *laire d'une idée vraie;* nous y serions disposés « si quelque chose nous montrait d'ailleurs que Jésus « n'a point voulu consacrer la doctrine du mal telle « que cette expression la renferme... — Mais... « nulle part, dans ses entretiens avec ses disciples, « nous ne trouvons la preuve qu'il ait expliqué l'ori-

Pierre-Victor, J. Soury, Morin, G. d'Eichthal, Peyrat, Kirchen, Ramée, et bien d'autres, ont apporté leur pierre à l'édifice commun. Parmi ces lutteurs de l'Idée, un surtout, D.-F. Strauss s'est fait remarquer en Allemagne, par ses deux « Vie de Jésus », l'une et l'autre, profondément pensées et supérieurement réalisées. Il a suscité aussitôt un contradicteur en la personne de son compatriote A. Néander, que j'ai eu l'occasion de qualifier ailleurs (*Ecrits apocryphes des premiers siècles du Christianisme*) d'exégète « résolument fidèle ». En effet le système de Néander consiste à abandonner tout ce qui, dans la vie du Christ telle qu'elle est rapportée par les évangiles, n'est pas absolument défendable, pour maintenir le reste avec plus d'énergie. Or le seul fait qu'il consacre une simple note, légèrement embarrassée, à la question de la doctrine de Jésus au sujet de Shatan, suffit pour montrer qu'il ne considère pas ce point comme sérieusement inexpugnable. Il donne toutefois une raison en faveur de sa thèse ; mais cette raison, comme on va le voir, n'en est pas une pour qui veut aller au fond des choses.

« gine du mal autrement que par la chute d'une in-
« telligence supérieure... »

Il y a là une pétition de principe : l'auteur considère comme prouvé précisément le point en litige. Jésus, dans son enseignement, a pris la locution courante (Shatan ou le démon) pour symboliser le mal : est-ce à dire qu'il acceptait la théorie qui en découlait pour les esprits cultivés ? Point du tout, puisqu'il s'adressait toujours à la fruste intelligence des foules. Dès lors, à quoi bon développer, devant un auditoire peu éclairé, de hautes considérations théoriques et métaphysiques sur l'origine du mal dans l'humanité ? Il ne s'occupait que du fait : « Le mal existe ! » sans remonter à la source du mal, et il en déduisait une leçon de morale pratique : « Pour tuer le mal, aimez-vous les uns les autres. »

Pour ma part je me figure difficilement un curé de campagne développant, devant de grossières intelligences, des idées spéculatives sur le problème du mal. Par qui serait-il compris ?

En tout cas, pour faire de Shatan, dans la bouche de Jésus, l'auteur du mal, Néander ne trouve à s'appuyer que sur un bien vague passage de Jean[1] qui, d'après lui, constituerait au démon une réalité bien

[1] Jean VIII, 44. « Vous êtes les enfants du diable et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il a été homicide dès le commencement, et il n'a point demeuré dans la vérité, parce que la vérité n'est point en lui. Lorsqu'il dit des mensonges, il dit ce qu'il trouve dans lui-même, car il est menteur et père du mensonge. »

déterminée. On peut juger, par le texte, si cette conclusion est exacte.

Mais il y a plus.

Le théologien allemand dit qu' « il serait disposé à « ne voir dans Shatan qu'une figure populaire em- « ployée par le langage du Christ, s'il ne remarquait « que, nulle part, Jésus ait expliqué l'origine du « mal autrement que par la chute d'une intelligence « supérieure... »

Ici, l'erreur est grossière et flagrante. Il est en effet tel passage des évangiles (Marc, VII, 21-23. Matt., XV, 18-20) où le Christ affirme, en termes exprès et positifs, que la source du mal est dans l'homme lui-même, dans son cœur, dans ses passions, dans sa méchanceté propre : « C'est du dedans, du cœur « des hommes, dit-il très nettement et sans amba- « ges, que sortent les mauvaises pensées, les adul- « tères, les fornications, les homicides, les larcins, « l'avarice, les méchancetés, la fourberie, la dissolu- « tion, l'œil malin, les médisances, l'orgueil, la folie : « tous ces maux sortent de l'intérieur de l'homme et « souillent l'homme ! »

Que devient après cela Shatan pris comme cause extérieure du mal? Jésus, en parlant de Shatan et du *Schéol*, n'a donc fait qu'employer les idées courantes à son époque et dans son milieu.

Au reste, mieux que toutes les affirmations, les textes vont parler. Ils sont réellement en si petit nombre que le lecteur me pardonnera de lui mettre

sous les yeux, *in extenso*, toutes les pièces de ce procès.

I. « Tout royaume divisé contre lui-même sera ruiné » dit Jésus aux Pharisiens qui l'accusaient de chasser les démons par Béelzebub ; « si donc Satan (ou Béel-« zebub) chasse Satan, comment son royaume sub-« sistera-t-il ? » (Math., XII, 26. — Cf. Marc, III, 23. Luc XI, 18).

II. « Ceux qui sont marqués par ce qui tombe le long « du chemin, et que mangent les oiseaux (dans la « parabole des semences) sont ceux qui n'ont pas « plutôt entendu la bonne parole que Satan vient et « enlève cette parole... » (Marc, IV, 15. — Cf. Luc, « VIII, 12) ;

III. « Pourquoi donc ne fallait-il pas guérir, un jour « de Sabbat, cette fille d'Abraham que Satan avait « tenue liée pendant dix-huit ans ? » (Luc, XIII, 16).

IV. « Simon, Satan vous a demandés tous pour vous « cribler comme on crible le froment ; mais j'ai prié « pour vous... » (Luc, XXII, 31).

V. A ses disciples qui lui annoncent avec joie que les démons même (les maladies) leur sont assujettis, Jésus répond : « Je voyais Satan tomber du ciel comme « un éclair. » (Luc X, 18).

VI. [S'adressant au disciple Pierre] : « Retire-toi de « moi, Satan, qui n'as point de goût pour les choses « de Dieu !... » (Math., XVI, 23).

VII. « L'ennemi qui sème l'ivraie parmi le bon grain « (parabole de l'ivraie semée dans le champ) c'est le « diable. » (Math., XIII, 39).

VIII. « Je vous ai choisis au nombre de douze ; mais « l'un de vous est un démon. » (Jean, VI, 7).

IX. « Retirez-vous de moi maudits ; allez au feu éter-

« nel qui a été préparé pour le diable et pour ses « anges. » (Math., XXV, 41).

X. [S'adressant à ses contradicteurs juifs] : « Vous « êtes les enfants du diable ! » (Jean VIII, 44).

XI. « Si l'on appelle le père, le père de famille Beel- « zébub, comment traitera-t-on les domestiques ? » (Math., X, 25).

XII. « Les juifs ont dit de Jean, parce qu'il ne man- « geait ni ne buvait, qu'il était possédé du démon ! » (Math. XI, 18. — Cf. Luc, VII, 33).

XIII. « Tais-toi » dit Jésus à un démon qui tourmentait un malade ; « tais-toi et sors de cet homme. » (Luc, IV, 35).

XIV. « Je ne suis pas un possédé du démon, car j'ho- « nore mon Père ! » (Jean VIII, 49).

XV. « Ceux qui auront cru chasseront les démons en mon nom. » (Luc XVI, 17).

XVI. « J'ai encore à chasser les démons et à rendre « la santé aux malades. » (Luc, XIII, 32).

« XVII. « Rendez la santé aux malades... chassez les « démons... » (Math., X, 8).

Telles sont les seules paroles relatives au démon, rapportées par les évangiles comme émanées de Jésus. A plusieurs autres endroits, il est vrai, le démon est cité, mais soit par la bouche des assistants (Matt., XII, 24), soit par la plume même du narrateur (Jean. XIII, 27), ce qui enlève toute force doctrinale à ces citations.

Or, dans les dix-sept textes qui précèdent, voit-on autre chose que l'emploi des idées courantes chez les juifs de cette époque ? Tantôt (III, V, etc.) le diable est

considéré comme une maladie, — tantôt (II, VII) comme un ennemi, — tantôt (IV) comme un accusateur, dans le sens hébraïque, devant le trône divin, — tantôt (V et IX) comme une allusion à des textes bien connus alors du public (Isaïe, XIV, 12 et Deut., XXXII, 22, où se retrouve l'idée du Gi-Hennom), — tantôt (VI) dans le sens scriptural de : hostilité, d'avis différent, mais toujours comme simple personnification de l'idée du mal, et nulle part dans un sens de réalité bien déterminée. Le plus précis à tout prendre est encore le IX, mais nous n'y retrouvons en fin de compte que l'idée vague du Lucifer, — roi de Bab-Ilou, tombé, comme l'étoile du matin, du ciel au fond de l'abîme. Nulle part, nous ne voyons émerger de ces textes le Shatan rival de Dieu tel que le connaît le Christianisme du xxe siècle.

Cependant, pour ne rien laisser dans l'ombre, deux textes sont encore à examiner : la Tentation, qui est un des principaux passages de l'Écriture, et l'exorcisme du possédé de Gadara : le démon jouant un rôle prépondérant dans chacun de ces faits.

Un possédé, racontent les synoptiques [1] (deux, selon Marc) habitait un sépulcre près du lac de Tibériade ; il était dans un constant état de fureur et nul n'osait l'approcher. Les démons qui le possèdent reconnaissant Jésus, l'insultent d'abord, puis s'avouent vaincus, et lui demandent la grâce d'être

[1] Math., VIII, 28 seq., Marc, V. 1 seq., Luc, VIII, 26 seq.

envoyés dans un troupeau de deux mille cochons qui paissait aux environs. Jésus y consent, et les animaux possédes à leur tour, tandis que le malade est délivré, se précipitent dans le lac où ils se noient. Pour conclure, les habitants du pays, saisis de frayeur à la suite de cet événement, prièrent Jésus de s'éloigner.

Un tel fait répondrait à merveille à l'idée que l'on se fait aujourd'hui d'un Shatan stupidement méchant; malheureusement le récit fourmille d'impossibilités : — comment pouvait-il y avoir un troupeau de deux mille cochons dans un pays où l'usage du porc était absolument interdit? Pourquoi le détruire et causer un tel dommage aux propriétaires? Quel intérêt avaient les démons à entrer dans le corps de ces animaux qu'ils vont aussitôt noyer? Et enfin, le fait étant admis, les Gadaréniens, au lieu de chasser Jésus, n'auraient-ils pas plutôt accueilli, comme un grand thaumaturge, l'homme qui venait de guérir un possédé, terreur de la contrée?

Origène a si bien compris cette absurdité qu'il voulut ne voir là qu'une allégorie, et, après lui, Hilaire, Augustin, Ambroise et d'autres Pères donnèrent à l'apologue une série d'explications qui ne laissent rien subsister de la lettre.

Que si maintenant nous abordons le fait de la Tentation, nous n'y verrons plus une allégorie, mais un mythe. Je m'explique.

Les évangiles, je l'ai dit plus haut, ne furent rédi-

gés qu'assez tard dans la forme que nous leur connaissons. Pendant les premiers temps ils ne se composèrent que des « Paroles du Seigneur » écrites en araméen par ceux qui les avaient recueillies et, dit Papias, « traduites en grec comme chacun le pouvait ou le voulait ». Celse reprochait aux chrétiens de changer continuellement leurs Écritures, car les évangiles en circulation étaient alors innombrables, si bien qu'en 325 le concile de Nicée était obligé de s'en remettre au Saint-Esprit pour savoir lesquels devaient être définitivement adoptés : de là sont sortis les trois synoptiques et Jean.

Or, parmi la communauté chrétienne du Ier siècle une idée dominait : Jésus, comme messie, comme initiateur à une loi nouvelle, devait réparer les fautes qu'avait commises Israël avec l'ancienne loi, et réaliser en lui toutes les prédictions éparses dans les Écritures. Cette simple donnée explique tout ce qu'il y a de mythique dans les récits — je ne dis pas les enseignements — évangéliques, car elle fut la pensée dirigeante de tous les rédacteurs d'évangiles. Je n'examinerai ce principe qu'au point de vue qui nous intéresse immédiatement : la Tentation dans le désert.

Le peuple d'Iswara-El à sa sortie d'Egypte avait été conduit au désert pendant quarante ans pour être éprouvé, pour que Yahveh sût s'il serait fidèle ou infidèle à observer ses commandements. (Deut. VIII, 2).

La première épreuve du peuple avait été la faim, et Iswara-El, succombant à la tentation, avait murmuré contre Yahveh qui lui envoya alors des cailles et de la manne (Ex. XVI). Et plus tard, Moïse rappelle ce souvenir à son peuple en lui disant (Deut. VIII, 3) : « Il vous a affligés de la faim et vous a « donné pour nourriture la manne qui était inconnue « à vous et à vos pères, pour vous faire voir que « l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de « toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » — Et Moïse lui dit ailleurs (VI, 16) : « Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu comme vous l'avez tenté au lieu de la tentation [dans le désert]. »

D'autre part, le psalmiste écrit (XCI, 11-12) en parlant au juste qui « demeure sous l'assistance du Très-Haut » : « Il a commandé à ses anges de vous « garder dans toutes vos voies : ils vous porteront « dans leurs mains de peur que vous ne heurtiez « votre pied contre la pierre. »

Enfin, dans le désert le peuple était tombé à différentes reprises dans l'idolâtrie, adorant les dieux des nations et le veau d'or — symboles divers du démon tel qu'il devait être conçu par la suite comme entité du mal ; et, pour terminer les quarante années d'épreuves, Moïse devait être conduit par Yahveh sur le mont Abarim (Nabo) pour y voir de loin, avant de mourir, la terre promise où il ne devait pas entrer.

Que l'on rapproche tous ces traits divers, qu'on

les relie entre eux, et l'on aura la tentation du Christ.

Avec une différence, cependant : — Lorsque le Pentateuque avait été composé, Iswara-El ne connaissait pas encore le Mazdéisme : habitué à un Dieu unique, despote, vindicatif et jaloux, il lui semblait tout naturel que ce fut Yahveh lui-même qui assumât l'odieux de la tentation. Mais après les exils dans les pays d'Assur, il en avait rapporté un Ahrimane judaïsé, c'est-à-dire à la fois opposé et subordonné à Yahveh — un accusateur, un adversaire, un calomniateur, un Shatan, en un mot. Là est toute la différence des deux tentations.

Ecoutons l'Evangéliste : [1]

« Jésus fut conduit dans le désert pour y être tenté « par le diable ; et, ayant jeûné quarante jours et qua- « rante nuits, il eut faim ensuite. Et le tentateur s'ap- « prochant de lui lui dit : Si vous êtes le fils de Dieu, « dites que ces pierres deviennent des pains [2]. Mais « Jésus lui répondit : L'homme ne vit pas seulement « de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche « de Dieu. — Le diable alors le transporta dans la « ville sainte et, le mettant sur le haut du Temple, il lui « dit : Si vous êtes le fils de Dieu, jetez-vous en bas, « car il est écrit qu'il a ordonné à ses anges d'avoir « soin de vous et qu'ils vous soutiendront de leurs « mains de peur que vous ne vous heurtiez le pied « contre quelque pierre. Jésus lui répondit : Il est aussi

[1] Matt. IV, 1-11. — *cf.* Marc I, 12-13 : Luc IV, 1-13.
[2] *Cf.* Matt. III, 9 et VII, 9.

« écrit : Vous ne tenterez pas le seigneur votre Dieu.
« Le diable le transporta encore sur une montagne fort
« haute et, lui montrant tous (?) les royaumes du monde
« et la gloire qui les accompagne, il lui dit : Je vous
« donnerai toutes ces choses si, vous prosternant,
« vous m'adorez. Mais Jésus lui répondit : Retire-toi,
« Shatan, car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur
« votre Dieu et ne servirez que lui seul. Alors le diable
« le laissa... »

Iswara-El avait succombé à la tentation : le Christ rachète Iswara-El en surmontant la même tentation !

Ici, le mythe semble absolument établi, et la figure du démon s'évanouit de plus en plus.

Voyons, maintenant, et par le même procédé, ce qui est dit de l'Enfer — au moins les paroles qui s'y appliquent et que l'Évangéliste place dans la bouche de Jésus :

I. « Et toi, Capharnaüm... tu seras abaissée jusqu'au « fond de l'enfer (mot à mot : jusque dans l'Hadès) [pour « n'avoir pas cru aux miracles]. » Math., XI. 23.— Cf. « Luc, X, 15).

II. « ... Ce pauvre mourut et fut emporté par les « anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi « et eut l'enfer [1] pour sépulcre. » (Luc, XVI, 22).

III. « Les portes de l'enfer ne prévaudront point « contre mon Eglise. » (Math., XVI, 18).

IV. « Celui qui dira à son frère : Vous êtes fou, méri- « tera d'être condamné à la géhenne du feu. » (Math. V, 22).

[1] Le texte grec dit simplement : *étaphé*, mot à mot : fut mort, mis au tombeau.

V. « Malheur aux hypocrites qui rendent leurs pro-
« sélytes dignes de la géhenne. » (Math., XXIII, 15).

VI. « Comment éviterez-vous le jugement de la géhenne ? » (Math., XXIII, 33).

VII. « Mieux vaut pour vous qu'un des membres de
« votre corps périsse, que si tout votre corps était jeté
« dans la géhenne. » (Math., V, 29.— Cf. Luc, XII. 5).

VIII. « Craignez plutôt celui qui peut perdre l'âme et
« le corps dans la géhenne. » (Math., X, 28.)

IX. « Et ceux-ci (les pervers) iront dans le supplice
« éternel, et les justes dans la vie éternelle. » (Math., XXV, 46).

X. « ... Ils les précipiteront dans la fournaise du feu
« où il y aura des pleurs et des grincements de dents. » (Math., XIII, 42).

XI. « Tout arbre qui ne produit pas de bon fruit sera
« coupé et jeté au feu. » (Math. III, 10.— Cf. ibid., VII, 19, et Luc, III, 9).

XII. « Allez, maudits, au feu éternel qui a été pré-
« paré pour le diable et pour ses anges. » (Math., XXV, 41).

XIII. « Si quelqu'un ne demeure pas en moi... on le
« ramassera comme un sarment pour le jeter au feu et
il brûlera. » (Jean, XV, 6).

XIV. « Mieux vaut n'avoir qu'une main, qu'un pied,
« qu'un œil, dans la vie, plutôt que d'avoir les deux
« et d'être jeté dans la géhenne du feu où le ver [qui
« ronge] ne meurt point, où le feu ne s'éteint point,
« car ils doivent tous (les objets de scandale), être
« salés par le feu comme toute victime doit être salée
« par le sel. » (Marc, IX, 42-48. — Cf. Math., XVIII, 9).

Tels sont les passages placés par les Evangélistes dans la bouche de Jésus — j'ai, comme précédem-

ment, passé sous silence les termes, similaires d'ailleurs, que le rédacteur emploie de lui-même ou insère dans le discours d'autres personnages (par exemple Math., III, 11-12) — et relatifs à la façon dont le Maître de douceur comprenait l'Enfer.

J'avoue ne rien y voir qui semble modifier l'idée qu'avaient alors les foules juives soit du *schéol* dans son acception générale, soit en particulier du *schéol* considéré comme *Gi-Hennom*.

Il est quelques-uns de ces textes dans lesquels l'idée de feu ne semble amenée que par la contexture générale de la phrase (XI, XIII).

Dans plusieurs, ou l'idée de feu infernal émane du traducteur (II, note) ; ou le terme grec original lui-même (I, Hadès) n'évoque que l'idée d'enfer antique, analogue au *schéol* hébreu ; ou encore l'expression employée ne signifie que le *mal*, la *mort* (III) ; ou bien enfin le mot *géhenne*, particulièrement, ne semble qu'un terme de vague effroi destiné seulement à donner du poids à la parole (IV, V, VI).

Pour le reste, je le répète, à part l'exception dont je vais parler, je ne vois rien qui ne réponde absolument au *schéol* juif dont j'ai plus haut étudié l'exacte signification.

Seul, un texte semble donner raison à l'idée d'Enfer tel que le comprend le christianisme de nos jours, le XII[e] ; mais j'ai déjà eu à l'examiner plus haut, à propos du démon : je renvoie le lecteur à ce qui en fut dit à cette place.

Et si, malgré tout, quelque lecteur prévenu par ses idées personnelles ou son antérieure éducation persistait à voir dans ce texte unique qui, cela est évident, semble se distinguer des autres par sa précision — la reconnaissance officielle, par l'enseignement personnel de Jésus, d'un éternel enfer de flammes et d'une abominable divinité du mal (A. P. H.) je dirais ceci : Jésus lui-même, le divin Crucifié d'amour, par une parole textuellement évangélique, va nous affirmer que cela est faux, et, après lui, son Eglise aussi, par ses actes, va nous montrer que ce texte, à son propre avis, n'est rien moins que précis et définitif en sa signification.

Le symbole de Nicée, basé sur les évangiles, nous dit dans son article V que « Jésus, entre sa mort et « sa résurrection, est descendu aux enfers après son « ensevelissement, et, le troisième jour, est ressuscité « d'entre les morts... »

On nous dit aujourd'hui qu'il est descendu seulement dans les limbes (bord ou appendice de l'enfer, suivant la définition de l'abbé Glaire en son *Dictionnaire des sciences ecclésiastiques*). Qu'est cela ? Les limbes n'ont été créés qu'au XIIIe siècle, après avoir été imaginés par Thomas d'Aquin, lorsque, l'Enfer igné du christianisme s'étant définitivement séparé du vague *schéol* hébraïque, on eut reconnu l'impossibilité morale qu'il y avait à faire attendre, au milieu des supplices, la venue du Christ par les justes antérieurs. Soit ! Mais les premiers chrétiens

gnoraient de si subtiles distinctions, et les rédacteurs collectifs des Evangiles firent descendre le Maître au *schéol*, dans l'Enfer, durant trois jours. Si donc, dans leur pensée, ce *schéol*, cet Enfer était non pas le vague séjour des morts mais un lieu précis de souffrances incompatible avec le séjour du Père Céleste, comment se fait-il que ces mêmes Evangélistes pussent faire concorder telle affirmation avec la parole que Jésus expirant adresse au bon larron : «En vérité, je te dis que tu seras aujourd'hui avec moi dans le Paradis ? » (Luc XXIII, 43). [1]

Cela est la négation de Jésus.—Voici maintenant la contradiction de son Eglise.

L'Enfer, tel que nous le connaissons à l'heure actuelle, ne date que du XVIe siècle, puisque c'est au XVIe siècle seulement que, dans le but de donner à l'Enfer la pérennité absolue qui le caractérise aujourd'hui, fut établie la doctrine d'un Purgatoire temporaire. Durant des âges et des âges, l'Église, perplexe devant le vague des textes évangéliques, a hésité à faire du *schéol*, tel que le comprenaient les apôtres et

[1] Si l'on examine les choses au point de vue logique. il est évident que les rédacteurs des évangiles en faisant descendre Jésus dans l'enfer ou *schéol* avaient en vue son corps, demeuré en effet trois jours au tombeau; mais suivant les interprétations plus récentes, quelle partie de lui-même serait allée aux enfers, puisque son corps était dans le sépulcre? Son âme? Mais il l'affirme lui-même : elle est montée le jour même dans le paradis. Alors, quoi? On voit toutes les difficultés qui surgissent dès que, du *schéol* hébreu, demeure générale des morts, on veut faire l'enfer du Christianisme, lieu igné de tourments et d'horreur.

les premiers Pères, un lieu d'éternel supplice et d'impitoyable damnation...

C'est ce que je vais étudier dans le stade suivant de cette septaine.

VI

L'ÉVOLUTION DU FANTOME

> On ne saura jamais les terreurs où, plusieurs siècles durant, le Moyen Age vécut, toujours en présence du diable.
>
> MICHELET

VI

L'ÉVOLUTION DU FANTOME

A. — Développement dogmatique

1° *Du Schéol à l'Enfer.*

Les juifs faisaient une importante distinction entre Shatan, divinité de mensonge, dont la demeure était diverse, soit au fond des mers (Job, XXVI, 5) soit sous les montagnes ou dans le feu (Deut. XXXII, 22), et le *schéol*, demeure commune des âmes des morts, voire ses parties distinctes, la Géhenne ou l'Abaddon, lieux d'expiation pour les pervers.

Au temps de Jésus, l'association d'idées s'était faite entre l'être du mal et le lieu de châtiment : le feu avait été préparé « pour le diable et ses anges » (Matt., XXV, 41).

Désormais la fusion sera de plus en plus intense : l'un deviendra le synonyme de l'autre, et étudier l'expansion de l'un, c'est assister à l'épanouissement de l'autre : — deux fleurs vénéneuses sur une tige léthifère.

Etudier, ai-je dit ?... Oh ! très difficilement, car

une chose est à remarquer dès le début de ce chapitre : le jour où fut close l'ère des persécutions, l'Eglise, admirable jusque-là, se constitua et devint un pouvoir : donc, elle eut une politique — fatalement.

Comme les objets de son ressort évoluent dans un domaine semi-positif semi-virtuel, elle se trouva dès le début en face d'une difficulté qui, à l'heure actuelle, après dix-neuf siècles, n'est pas encore résolue : à moins de renoncer à son infaillibilité, il ne lui fallait rien affirmer que pût infirmer un avenir dont elle n'était pas maîtresse. Dans ces conditions, et sur toutes questions de solution difficile, dans tous les temps, elle laissa parler ses prêtres, ses docteurs, ses papes mêmes — professant en leur nom personnel mais jamais *ex cathedra* — de façon qu'il se créât une sorte de courant, formant tradition à la longue, qui fût enseignée aux fidèles dans des prédications journalières ; mais dès qu'il s'agit de régler officiellement un point doctrinal sujet à caution, d'affirmer dans ses conseils le sens exact d'une dangereuse controverse, elle eut recours à une diplomatie savante qui lui permît de ne pas se prononcer solennellement et positivement sur des sujets litigieux que le lendemain peut nous montrer sous un autre angle que la veille, et sous un aspect différent.

Dans ces conditions, on comprendra combien il est difficile de réunir des textes clairs et nets sur ce qui fait l'objet de cette étude, lequel fut, dès le prin-

cipe, violemment discuté. Tout y est donc de pure tradition, ou à peu près.

Et cela est si vrai que, dans un ouvrage classique en pareille matière, [1] par ailleurs fort bien établi, la table générale parle en détail des jours de jeûne, des résidences bénéficiaires, du règlement des épreuves judiciaires et autres minuties, mais ne renferme aucune rubrique sur l'Enfer ou le démon. Tout ce qui concerne ces matières épineuses se rencontre en quelques textes on ne peut plus vagues et prudents — j'aurai à en citer des exemples — enfouis dans les recueils de résolutions et conclusions des conciles dont seule, la série des dix-neuf conciles œcuméniques — et les conseils particuliers, provinciaux, synodes, assemblées, conciliabules sont en nombre prodigieux — remplit une douzaine d'énormes volumes grand in-quarto de fine impression.

Il m'a été possible toutefois de fixer les jalons principaux sur cette route de vingt siècles, et l'on verra combien les textes qui les constituent sont savamment et prudemment diplomatiques, de façon à ne rien livrer au hasard, et à ménager, dans l'inconnu de l'avenir, le moyen d'abandonner des théories qui sembleraient trop osées, ou que saperaient les croyances futures.

En résumé, la formation, au point de vue dogmatique, des doctrines sur l'enfer et le démon, telles que

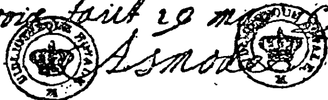
[1] *La somme des Conciles généraux et particutiers,* par l'abbé Guyot. 2 forts volumes in-12, de 1 400 pages.

nous les connaissons aujourd'hui, résulte surtout d'un travail latent de tradition : je vais donc examiner comment s'est formée cette tradition.

On a vu que, ce qui domine dans l'enseignement du Christ à cet égard, ce sont exclusivement, et par voie d'accommodation, les idées juives qui avaient cours de son temps. Pour lui, l'enfer est encore le *Schéol* de la Bible ; mais comme ce mot est dans sa bouche une menace pour les pervers, il prend plutôt le sens plus récent de *Gi-Hennom* et d'*Abaddon* avec des flammes, avec aussi la vague signification qu'ils comportaient, et sans jamais que la nature ou la localisation en soient précisées. Pour Jésus, le Mauvais, le Démon, c'est *Diabolos*, dont nous avons fait le Diable, mais qui n'a reçu cette signification d'épouvante et de mal que dans la suite; au moment où écrivaient les rédacteurs des Évangiles, il n'avait que le sens très net de « calomniateur, accusateur, » et, dans cette acception, il répondait absolument au Shatan des Ecritures, qui se tient à la droite de Yahveh pour accuser et calomnier les hommes (Zach. III, 1). Cette doctrine fut celle des premiers temps de l'Église, de la période des grandes persécutions, où les chrétiens étaient presque exclusivement des humbles, esclaves ou menu peuple, qui se contentaient d'aimer Jésus, messager des rayons de divine bonté dans cet abîme de douleurs qu'était alors le monde romain.

Mais peu à peu se hausse le niveau intellectuel des hommes de la nouvelle doctrine; la Bonne Nouvelle

Je promais en sortant du corps de cette
creature de luy faire une fante au desous
du cœur de la longeur d'une espingue ensemble
a la chemisse corps de cote et sotane laquelle
fante sera sanglante et ce demain vintiesme
de may a sinq heures apres midi iour de samedi
et promes aussi que gresil et amand feront aussi
leur ouverture en la mesme maniere quoy que
plus petite et aprouve ce que leviatan behemot et
beherie ont promis de faire avec leur compagnons
pour signe de leur sortie sur ce registre en
leglisse de ste croix faict 19 may 1629



Asmodee

AUTOGRAPHE DU DÉMON

authentiqué par arrêt de justice française

(1633)

se propage, monte, atteint le pied du trône des Césars, et, à la tête du Christianisme conquérant d'âmes, prennent place non plus des pêcheurs de poisson ou des publicains de bas étage, mais des hommes versés en la littérature grecque, si en faveur alors dans la société romaine. Et l'Hadès de la primitive mythologie hellénique est étudié, approfondi, non seulement dans ses origines, mais encore dans ses derniers avatars.

Voici l'époque où Plutarque — un sceptique grec qui habille l'élégant polythéisme de ses pères à la mode épicurienne — écrit sur le Tartare de jadis : « Les âmes des pervers sont précipitées dans un « abîme de ténèbres, où des eaux croupissantes, cou- « vertes d'ombres épaisses, engloutissent les cou- « pables. Il n'y a pas de vautours pour dévorer sans « cesse le foie des méchants rivés au roc ; il n'y a pas « de fardeaux pour accabler les maudits ; car les os « et la chair n'ont plus ni muscles ni nerfs, et les « morts n'ont plus de corps susceptible d'endurer des « tourments que seul peut subir un organisme vivant. « Mais le seul, le vrai châtiment des hommes qui « ont mal vécu sur terre, c'est une infamie, une « ignorance, une destruction entières, et l'anéan- « tissement total qui les emporte au fleuve du Léthé « (oubli) où il n'y a plus ni rire ni joie ; et ce fleuve « les roule vers un océan qui n'a ni fond ni rivage et « qui les ensevelit dans une éternelle abolition du « passé et de la conscience. »

Alors les raffinés lisaient et commentaient les écrits de Zénon dont la doctrine, relativement aux peines posthumes, était que « les âmes des morts, dont la vie « avait été entachée de mal, seraient enfouies dans « des ténèbres pleines de tourments, pour y subir « d'inexprimables souffrances. »

Alors, les idées platoniciennes, auxquelles le développement ultérieur de l'Église allait donner un si grand essor, étaient goûtées de tous les vrais philosophes, et méditées par les chefs du Christianisme, dont la doctrine sur tant de points était encore si flottante et nébuleuse. Or Platon émet la théorie des châtiments éternels, mais il établit plusieurs catégories de damnés, où, pour qui se rend compte du rôle capital qu'ont joué les écrits platoniciens dans le développement doctrinal du christianisme, se trouve en germe le double dogme de l'Enfer et du Purgatoire, double dogme qui consacrera quinze siècles à son développement latent, et que le concile de Trente proclamera (?) définitivement au commencement des temps modernes. « Lorsque, dit Platon, chacun est « arrivé, conduit par un démon [1] à sa destination, il « est procédé au jugement. Les hommes qui sont « reconnus avoir vécu de telle sorte qu'ils ne sont

[1] Encore une profonde modification d'acception dans un changement de langue ! Le *daimôn* grec avait le sens de *intelligence divine* ou *génie supérieur*, C'est dans cette idée que Socrate avait son démon : le mot, transcrit dans les idiomes modernes n'a gardé que le sens bien connu de génie du mal, puis a pris la valeur de suppôt et d'aide de Shatan.

« ni entièrement innocents, ni entièrement criminels,
« sont envoyés à l'Achéron. Ils s'embarquent sur des
« nacelles et sont portés au lac Achérusiade, où ils
« habitent; et, après avoir subi le châtiment des
« fautes qu'ils ont pu commettre, ils sont délivrés et
« reçoivent la récompense de leurs bonnes actions,
« chacun suivant son mérite; ceux qui sont trouvés
« incurables sont précipités dans le Tartare *d'où ils*
« *ne sortent jamais.* »

Ainsi, le double courant de l'enfer Parsi et de l'Hadès grec, qui avait jadis modifié la primitive conception du *Schéol* hébraïque, se retrouva et se poursuivit dans les premiers siècles du Christianisme. Parmi les évêques et les docteurs de la nouvelle religion, les uns tenaient pour l'éternité des peines suivant les théories platoniciennes; les autres ne comprenaient que l'enfer du Mazdéïsme dont les damnés devaient sortir un jour, et dont l'Ahrimane lui-même, avec ses Dews de mal, devait être retiré pour s'absorber dans le rayonnement triomphant d'Ormuzd.

La lutte fut ardente entre les adversaires, les uns — les judaïsants, les traditionnistes — regardant les livres sacrés du mosaïsme comme toujours en vigueur avec, par suite, leur *Schéol* vague et indéfini; les autres — les hellénisants et les novateurs — éclairés par la philosophie plus élevée, plus profonde, du platonisme; et le bruit du débat est parvenu jusqu'à nous. Chacun soutenait ses idées, la plupart assez obscures dans un but de conciliation. Tour à tour,

Lactance, Cyrille, Clément d'Alexandrie et autres descendent dans l'arène; le polythéisme grec envahit l'enfer chrétien en voie de formation : Pluton devient Shatan; les Furies se muent en démons, et le fleuve de feu des légendes grecques roule définitivement ses eaux embrasées à travers le Gi-Hennom.

Parmi les plus brillants esprits qui prirent part à cette lutte, se trouve Origène qui dit, dans son ouvrage *Peri Archôn* (Principes introductifs à la théologie), que « tous les esprits sont sujets à changer de « bien en mal, et de mal en bien; la félicité même des « bienheureux ne les rend pas impeccables, dans la « crainte qu'ils n'attribuent ce don à eux-mêmes « plutôt qu'à Dieu. D'ailleurs, le démon même, sa « mauvaise volonté étant détruite, cessera un jour « d'être l'ennemi de Dieu, afin que Dieu soit tout en « tous. Mais cela n'arrivera qu'après une longue « période de siècles; car à ce monde en succédera « un autre, puis un autre, et puis d'autres encore, « comme il en exista également plusieurs autres « avant sa création..... » (*Dict. de Patrologie* de l'abbé A. Sévestre, tome IV, art. *Origène*).

Ces idées furent adoptées par un grand nombre de fidèles qui prirent le nom d'Origénistes. Ils soutenaient que « après un certain temps la punition de tous « les méchants esprits, tant hommes que démons, « devait finir, Jésus-Christ devant être crucifié pour « les démons comme il l'a été pour les hommes, et que « toutes les intelligences devaient être rétablies dans

« leur premier état, c'est-à-dire dans l'état d'esprits « purs..... » (*Dict. des Hérésies*, par Pluquet et l'abbé Claris, tome I, art. *Origénistes*).

La scission devint si profonde après deux siècles de luttes continuelles entre judaïsants et hellénisants, qu'il fallut prendre une décision. Mais alors toutes les difficultés dont se hérissait la question se dressèrent en face des conciles. Les textes des évangiles étaient bien flottants! Il y était déjà dit, à la vérité, qu'aux pervers serait infligé un éternel supplice (Matt. XXV, 46); mais l'Écriture se prête à des interprétations si diverses et renferme tant d'autres vérités inconciliables entre elles, que le doute qui étreignait le Christianisme entier eut son reflet dans l'esprit des juges. Le concile œcuménique de Constantinople, en 547, forcé de statuer, s'en tira de façon habile et sans engager outre mesure la doctrine. Il déclara :

« (11e ANATHÉMATISME). Si quelqu'un n'anathématise « pas... et Origène avec tous leurs écrits impies, qu'il « soit anathème !

« (12e CANON SUBSÉQUENT). Si quelqu'un dit que les « Vertus célestes et tous les hommes *avec le diable et* « *les esprits de malice* seront unis au Verbe-Dieu sans « aucune divinité, de sorte que l'âme elle-même à « laquelle ces impies ont donné le nom de Christ et « qu'ils font exister dans la forme de Dieu, et qui, « disent-ils, s'est anéantie elle-même, mettra fin au « règne du Christ, qu'il soit anathème ! »

Donc la décision fut que les démons ne seraient

jamais unis à Dieu. Mais les êtres humains damnés pour leurs fautes? Pas un mot ne concerne la réhabilitation possible des pécheurs. De plus, on ne dit pas formellement que les damnés et les démons ne seront pas un jour convertis et sauvés. Mais, dans une phraséologie alambiquée au possible, pour ne pas dire presque incompréhensible, on se contente de déclarer que les puissances du mal ne seront jamais unies au Dieu-Verbe de la même manière que l'âme du Christ.

C'est là une décision sur une pointe d'aiguille, et la question en litige, loin d'être résolue, n'est même pas touchée. Et cependant, c'est sur ce canon que se trouve basée l'éternité de l'enfer chrétien et l'inexorabilité d'une divinité plutôt Yahveh vengeur, que Père affectueux prêché par Jésus.

De ce jour l'enfer existe — non pas, certes, tel que nous le connaissons en ce XXe siècle — mais en principiation et avec le monstrueux attribut d'une infrangible perennité. L'idée pharisaïque de l'éternel enfer a pris corps — bien chétif à la vérité, mais auquel la tradition donnera les forces qui lui manquent — et l'Eglise du Christ a accueilli et fait sienne la doctrine des hommes qui ont crucifié le doux annonciateur d'un Dieu gardant éternellement, dans les plis de sa bonté, l'aumône de l'ineffable pardon!

Nous venons de voir la formation de l'enfer chrétien, des débris du Schéol hébraïque; voyons maintenant l'évolution de Shatan durant la même période.

Dans les premiers temps de cette période, le diable (*Shatan*, *Diabolos*, l'accusateur, le calomniateur) demeura ce qu'il était à l'époque de Jésus et tel que Jésus lui-même l'avait compris : un symbole du mal, mais sans personnalité précise et bien définie. Sous cette forme obscure et confuse, il allait traverser des siècles, destiné peut-être à s'enfouir dans l'oubli, et peut-être à être englobé parmi les *daimonès* grecs d'Origène et du concile de Constantinople.

Mais alors parut un homme dont l'enseignement allait, sous une forme nouvelle, rénover, revivifier l'antique Shatan, en lui donnant une personnalité presque divine.

En 240 (*Chronique d'Edesse*, Bibl. Orient., tome I, p. 493) naissait en Perse un jeune esclave, que quelques années plus tard achetait une femme riche de la Huzitide, veuve d'un certain Térébinthe. L'esclave, qui s'appelait Cubricus, était beau : la veuve en devint amoureuse et lui fit donner une instruction soignée, puis, à sa mort, lui légua une fortune considérable. Alors, cet esclave affranchi prit le nom de Manès et prêcha une doctrine bizarre.

Son enfance, en Perse, avait été bercée par les mythes mazdéïques, et par les récits légendaires d'Ormuzd, principe du bien, luttant contre Ahrimane, principe du mal ; chez sa bienfaitrice, il lut les livres qu'elle avait acquis d'un marchand arabe, Scythan, qui, lui-même les avait colligés dans tous ses voyages en Orient. De cette série de lectures et de

souvenirs, mélangés confusément avec l'enseignement qu'il reçut du Christianisme, Manès échafauda une théorie religieuse, à la fois orientale, grecque et juive dont voici (L. Dubeux, *Manès*) le résumé succinct.

Manès reconnaissait deux dieux, ou, si l'on veut, deux natures ou deux substances entièrement différentes : il appelait l'un « Principe du Bien » et l'autre « Principe du Mal ». Avant la création du monde, le peuple des ténèbres, c'est-à-dire le peuple du mauvais principe, se révolta contre Dieu ou le principe du Bien, et celui-ci, incapable de résister d'une manière efficace à l'attaque du principe du Mal et de son armée, leur jeta une partie de son essence. Les princes du peuple des ténèbres dévorèrent cette partie du bon principe, et, recélant ainsi en eux-mêmes le bien qui leur était étranger et le mal qui leur était naturel, ils purent faire ce monde où les deux principes se trouvent mélangés, mais où le mal domine comme l'élément naturel des êtres qui le formèrent. Le peuple des ténèbres n'a pas eu de commencement, et il a toujours été mauvais ; une lutte incessante existe entre le Dieu de lumières et le Dieu de ténèbres. Par suite, l'homme est un mélange des deux natures : les âmes remontent à Jésus-Christ, donc au Dieu de lumières ; et les corps, surtout la distinction des sexes, sont l'œuvre du mauvais principe.

Chose étrange ! la doctrine de Manès lui-même ne fut condamnée par aucun concile : sans doute on la

jugeait trop en dehors de l'Église pour pouvoir jamais être confondue avec elle. La seule assemblée qui prit la peine de la réfuter fut organisée par Archélaüs, évêque de Cascar en Comagène [1]. Mais cette doctrine allait prendre des forces.

Manès et les Manichéens disparurent pour une cause qui ne touchait en rien le Christianisme : à certains points de vue, leurs théories menaçaient la société civile, et, par suite, furent sévèrement proscrites par les empereurs. Valentinien Ier interdit les réunions des Manichéens ; Théodose Ier les persécuta jusqu'à leur ôter tout droit civil. Au commencement du ve siècle, Augustin lutta contre eux ; Valentinien III porta à leur endroit les lois les plus sévères, ainsi que Léon le Grand au nom de l'Église, de sorte que la plupart des Manichéens finirent par entrer dans l'Église catholique. *Il en resta toujours un noyau mystérieux* qu'on retrouve en Occident, dans le moyen âge (Johann Alzog, *Hist. univ. de l'Église* tome I, p. 242).

Comme le constate l'auteur que je viens de citer, *il en resta toujours un noyau mystérieux*, et ce noyau produisit des fruits de deux sortes :

Ouvertement, en apparence, et en tant que doctrine religieuse relevant de près ou de loin du Christianisme, le Manichéisme rejeta des surgeons qui se

[1] V. dans les *Collect. monument. veter. Eccl. Gr. et Lat.* de Zacagny, Rome, 1698, les *Acta disputationis Archelaï... et Manetis...*

rattachent plus ou moins nettement à sa théorie : les Eustathiens, les Catharres, les Novatiens, les Priscillianistes[1], les Apotactites, les Encratites, les Montanistes, et quelques autres sectes de cette période. Il sembla disparaître, puis, à une époque plus rapprochée de nous, on le voit essaimer de nouveau, et naissent les Albigeois, les Pétrobrusiens, les Henriciens, les disciples de Tanchelin, les Néo-Catharres, les Popelicains, etc., etc.

Mais en réalité toutes ces croyances ne furent qu'éphémères et leurs partisans, dans chacune de ces hérésies, se scindèrent rapidement en deux groupes distincts : le premier, celui qui donnait la prééminence au bon principe ne tardait pas à se fondre dans le Christianisme général. Le second, celui qui croyait à la supériorité du principe mauvais, se retournait vers le Shatan presque mystique des anciens âges, et lui apportait, avec ses croyances, une force où s'infusait à chaque siècle le sang nouveau d'un nouveau schisme de même nature ; et dès lors, comme on le verra quand nous arriverons au Moyen Age, le Shatan biblique, imprécis et fuyant jusque-là, prit un corps en quelque sorte palpable, eut ses dogmes

[1] C'est au deuxième concile de Tolède (447), tenu contre les Priscillianistes, que fut pour la première fois officiellement définie la personnalité doctrinale du démon (canon 7) : « Si quelqu'un « dit que le diable n'était pas dans le principe le bon ange fait « par Dieu et que sa nature n'est pas l'ouvrage de Dieu, mais « qu'il est sorti du chaos et des ténèbres, qu'il n'y a point « d'auteur de son être, mais qu'il est le principe et la substance « du mal, suivant l'enseignement de Manès et de Priscillien, « qu'il soit anathème ! »

sa liturgie, ses fidèles, son Église... dès lors il était réellement né, il vivait effectivement, il se redressait, et, devenu Dieu lui-même, il n'allait pas tarder à regarder Yahveh face à face, prêt à la lutte ouverte.

2° *De l'Enfer aux Limbes.*

Mais le temps marchait, rejetant le passé dans l'oubli et emportant le monde vers l'avenir. La croyance à l'enfer platonicien de feu éternel, étayée sur le Gi-Hennom des Juifs, sur quelques paroles prononcées par Jésus dans un but d'accommodation aux idées reçues de son temps, enfin sur le 12e canon (en quels termes énigmatiques conçu !) du concile de 547, et avant tout sur une tradition constante de plusieurs siècles, a pris consistance, s'est affirmée, et, admise, reçue, enseignée, elle est devenue un article de foi.

Mais lorsque fut accomplie cette transmutation de l'antique *Schéol* hébraïque, séjour commun des âmes des morts, en un enfer chrétien, lieu de supplices sans fin et d'effroyables tourments, on se heurta à une difficulté à laquelle on ne paraît pas tout d'abord avoir songé, et qui allait surgir par la force même des choses.

Les évangélistes étaient tous d'accord, les synoptiques et Jean, pour affirmer qu'entre l'ensevelissement et la première christophanie, il s'était écoulé

un espace de trois jours pendant lesquels Jésus était demeuré dans le tombeau.

Or, dans le langage courant, on disait de lui qu'il était descendu trois jours dans le *Schéol*, ce qui se comprend parfaitement puisque, d'après les idées de l'époque, le tombeau étant la demeure individuelle des morts, et le *Schéol* leur séjour collectif, les deux expressions étaient presque synonymes.

Cependant, quand le *Schéol* ne fut plus le *Schéol*, mais l'enfer chrétien, la synonymie de ces deux expressions s'effaça de jour en jour, et bientôt, il se superposa deux idées absolument distinctes l'une de l'autre : — d'une part, Jésus avait été enseveli — et, de l'autre, Jésus était descendu dans l'enfer. Et ces deux idées, avec le temps, divergèrent de plus en plus.

Autant les historiographes étaient précis quant aux plus menus détails de la sépulture, autant — et cela se comprend, puisque, pour eux une idée était le corollaire nécessaire de l'autre — ils étaient muets en ce qui concerne la descente aux enfers.

Ce fut donc une nouvelle tradition qui s'établit, et, cela est certain, cette tradition, comme il est de règle en pareil cas, chemina d'abord de façon en quelque sorte souterraine, avant de se produire au grand jour. Elle se développa sur un plan parallèle à celui où évoluait déjà l'idée de l'Enfer de flammes, puisqu'elle en était pour ainsi dire la conséquence nécessaire.

Or, avant le concile de 547 qui décréta l'existence

de l'enfer chrétien, aucun symbole des apôtres ne parle de la descente de Jésus aux enfers.

Ceci demande une explication.

On croit communément que ce fut le concile de Nicée, en 325, qui établit *ne varietur* le symbole composé de toutes les vérités fondamentales du Christianisme : c'est une erreur, doublement; d'abord, il existait avant lui, et il a existé depuis, d'autres symboles des apôtres reçus, employés et affirmés, par différents centres chrétiens; et, d'autre part, le symbole de Nicée fut modifié dans la suite ainsi qu'il sera établi plus loin.

J'ai recherché dans tous les symboles des apôtres actuellement connus — et je prie le lecteur de vouloir bien m'avoir quelque gré de ces fouilles ingrates — quels sont ceux qui parlent de la descente aux enfers; je n'en ai trouvé que quelques-uns, et tous postérieurs au concile de 547. — Le symbole de Nicée lui-même n'en fait pas mention dans le texte établi en 325. — Preuve qu'il ne s'agit ici que d'une tradition formée peu à peu [1].

Je vais énumérer successivement ces symboles en établissant mes sources, et en faisant suivre d'un **D**, tous ceux qui mentionnent ce tardif article de foi.

[1] Irénée, Tertullien et Origène ne disent pas un mot de la descente aux enfers; cependant, ils étaient persuadés que Jésus avait visité après sa mort les demeures souterraines des défunts : leurs écrits en font foi. (Tert. *de animâ*, 7 et 55 — Orig. *C. Celsum* II, 43). Nouvelle preuve de la presque complète synonymie, pour eux, du *schéol* et du tombeau.

1° Symbole des apôtres, (IIe et IIIe siècle ; tiré des *Constitutions apostoliques*, VIII, 42).

2° Symbole de Cyprien (commencement du IIIe siècle ; reconstitué par Heurtley, *Harmonia symbolica*, p. 20).

3° Symbole de Venustianus (303 ; *Baluzii miscellanea*, II, p. 54).

4° Symbole d'Antioche (commencement du IVe siècle; Cassieu, *De incarn. Dom.* VI, 3).

5° Symbole du premier concile de Nicée (325 ; Guyot, *Somme des Conciles*, I, p. 66 [1]).

6° Symbole de Marcel d'Ancyre (337 ; Epiph. *Hœres.*, LXXII, 3).

7° Symbole de Jérusalem (milieu du IVe siècle ; Catéchèses, VI-XVIII de Cyrille).

8° Deuxième symbole de Jérusalem (même date ; même source).

9° Symbole du premier concile de Constantinople (381 ; Guyot, *Somme des Conciles*, I, p. 112 [2]).

10° Symbole d'Aquilée (fin du IVe siècle ; rapporté par Rufin) — **D** [3].

[1] Ce symbole. que suivent aujourd'hui toutes les églises chrétiennes, ne renfermait pas dans l'origine, je le répète, l'article de la descente aux enfers, qui a dû y être inséré bien postérieurement.

[2] L'auteur de ce symbole des apôtres serait Grégoire de Nysse, suivant Nicéphore Calliste (Hist. II, 13) et Grégoire de Nazianze au rapport de Marc d'Ephèse (*in synodo Florent.*).

[3] Ce symbole, le premier en date qui mentionne la descente aux enfers ne parle pas, par contre, de la sépulture. Il y a là, ce semble, une preuve évidente, que pour l'Eglise des premiers siècles, la descente dans le *schéol* ou l'enfer, et la mise au tombeau correspondaient à une seule et même idée.

11° Symbole Romain (même date; même source).

12° Symbole des Églises d'Orient (même date; même source).

13° Symbole de Ravenne (450; Pierre Chrysologue).

14° Symbole de Turin (460; Maxime de Turin).

15° Symbole de Gélase (494; Martène, *De antiq. Eccl. rit.* I, p. 172)[1].

16° Premier symbole d'Augustin (commencement du VIe siècle; Aug. *serm.* 115 *De tempore*)[2] — **D.**

17° Deuxième symbole d'Augustin (même date; serm. 1 du *Supplementum* de Vignier) — **D.**

18° Troisième symbole d'Augustin (même date; *serm.* 115, 131, 181 et 195 *De tempore*) — **D.**

19° Quatrième symbole d'Augustin (même date; même source).

20° Cinquième symbole d'Augustin (même date; même source).

21° Premier symbole de Carthage (même date; August. *serm.* 215, *de trad. symb.*).

22° Second symbole de Carthage (même date; *serm.* 2, 3, 4, *de symbolo*).

23° Symbole d'Arles (VIe siècle; Eusebius Gallus, *Bibliot. patrum*, V, p. 554).

24° Symbole de Facundus d'Hermiane (milieu du VIe siècle; Sirmondi Opera, II p. 846).

[1] Formule baptismale.

[2] Les sermons connus sous le nom d'Augustin ne sont pas de lui; ils ont été composés ou recueillis dans la première moitié du VIe siècle; mais leurs indications paraissent dignes de foi et sont généralement reçues comme telles.

25° Symbole Franck (fin du VIe siècle; Martène, *de antiq. Eccl. ritibus*, I, p. 95).

26° Symbole de Venantius Fortunatus (vers 600; *Max. bibliot. patrum*, X, p. 592) — **D.**

27° Symbole Franck (VIIe siècle; Mabillon, *Musæum italicum*, I, 2, p, 397) — **D.**

28° Symbole Frank en forme interrogative (même date; même source) — **D.**

29° Symbole d'Ethérius et de Béatus (VIIIe siècle; *Bibliot. max. patrum*, XIII, p. 360) — **D.**

30° Symbole de Moissac (VIIIe siècle ou IXe siècle; Martène, *loc. cit.* I, p. 195) [1].

31° Symbole grec d'Angleterre (IXe siècle; J. Usser, *De rom. Eccl. symbolo apost. vetere*).

32° Symbole de Saint-Germain des Près (XIe siècle; Martène, *loc. cit.* I, p. 189) [1].

33° Symbole de Paris (XIIe siècle; Martène, *loc. cit.* I, p. 186) [1].

34° Symbole vulgaire anglais (XVe siècle; Heurtley, *Harm symb.* p. 82) — **D.**

Je résume cette énumération [2].

Jusqu'au Ve siècle dans les *Credo* en usage parmi les églises chrétiennes de rite catholique, il n'est aucunement fait allusion à une descente posthume de Jésus dans l'enfer. Le symbole de Nicée

[1] Formule baptismale.

[2] Il existe encore quelques autres symboles des apôtres de différentes époques, mais beaucoup moins importants et dont la plupart ne parlent aucunement de la descente du Christ aux enfers. — Voy. Walch, A. Hahn, A. Heurtley, etc.

lui-même n'en parle pas; et si celui dont usent actuellement les églises chrétiennes en fait mention, c'est par suite d'une ultérieure interpolation.

Pendant tout le ve siècle les *Credo* employés comportent soit la descente en Enfer, soit la mise au tombeau — jamais les deux simultanément.

Au vi^e siècle seulement, les deux idées s'étant scissionnées, quelques symboles — trois sur dix — les mentionnent l'une et l'autre; les autres symboles s'en tiennent à la sépulture seule.

Au viie siècle et depuis, la moitié des symboles usités les mentionnent toutes deux; l'autre moitié ne comporte que la mise au tombeau.

Enfin, à partir du xvie siècle — on verra plus loin que cette époque correspond à une troisième période de la question de l'enfer chrétien — l'idée a fait son chemin, et presque tous les *credo* mentionnent simultanément les deux affirmations.

On comprend de la sorte comment, peu à peu, la croyance à la descente du Christ en enfer s'est formée d'abord, — puis a pris corps — enfin s'est affirmée comme idée distincte de celle de la mise au tombeau — et, définitivement, a revêtu une forme dogmatique que, de nos jours, le public croit remonter aux premiers temps du christianisme.

Mais ce dogme, sur quelle base reposait-il luimême? Sur la croyance que, le Christ devant par sa mort ouvrir les portes du paradis, tous les justes qui l'avaient précédé sur terre devaient attendre sa venue:

il fallait donc qu'il allât les délivrer pour les introduire à sa suite dans le séjour des bienheureux.

Cette croyance a-t-elle précédé le dogme pour lui donner naissance ? L'a-t-elle au contraire suivi pour le justifier ?

A examiner de près les choses, il paraît certain qu'elle l'a précédé. En effet, pour les Juifs, tous les morts allant dans le *Schéol*, les justes comme les autres devaient, en âme, y demeurer ; et il était naturel que le Christ, y étant descendu lui-même, en ramenât dans le séjour céleste toutes les âmes qui, durant leur vie terrestre, n'avaient pas démérité du Ciel.

Cette croyance parfaitement logique tant que le *schéol* hébraïque était demeuré lui-même, parut insupportable le jour où ce même *schéol* devint un enfer de flammes, car on se trouva alors acculé à cette monstruosité : les justes attendant dans une géhenne de feu, au milieu de souffrances égales à celles qui torturaient les damnés, l'heure où la rédemption du Christ les viendrait retirer de leurs affres séculaires...

C'est alors que prit peu à peu naissance la croyance à un lieu où état mixte, que l'on appela *Limbes*, terme qui ne se rencontre ni dans les Écritures, ni dans les Pères des premiers siècles, ni dans Pierre Lombard, le Maître des Sentences (XII[e] siècle), mais seulement et pour la première fois dans ses commentateurs postérieurs sans qu'il puisse être

assigné une date fixe à cette expression. Le mot lui-même désignait chez les Romains le bord d'un vêtement, ce qui démontre l'origine populaire de ce terme : par une analogie forcée, on l'appliqua à la limite extérieure de l'enfer.

Un seul fait est positif à cet égard : personne, ne sait, personne n'a jamais su exactement la signification dogmatique de ce mot, et la doctrine de l'Église, en ce qui le concerne, est des plus flottantes. Tous les théologiens placent dans les limbes les âmes des patriarches qu'il leur répugne de voir confondues avec celles des damnés; quelques-uns y mettent celles des enfants morts sans baptême, bien qu'Augustin, et après lui Bossuet, affirment qu'elles vont en enfer[1]; d'autres y localisent les âmes des corps encore increéés... en somme, on ne sait rien d'exact à ce propos, rien de précis, rien de positif, rien même de clair.

Aucun concile n'a jamais eu à définir le terme, à en expliquer la portée, à en dire l'étendue. Où se trouvent exactement les limbes? Mystère. On les classe d'habitude comme subdivision de l'enfer, intermédiaire entre cet enfer et le paradis, mais sans s'appuyer sur aucun texte sacré, sur aucune décision de concile, sur aucune parole de pape.

La fortune de ce mot, et de l'idée qu'il représente, vient de ce qu'il a été employé par un des plus

[1] Cette théorie semble avoir ému vivement la conscience publique. Voir à ce propos les pages de Michelet (*le Peuple*).

grands théologiens que compte le Christianisme, Thomas d'Aquin. Cet esprit profond, désigné comme *lecteur* (terme qui dans les anciennes Universités équivaut à celui de professeur) à Cologne, y écrivit à l'âge de vingt-deux ans un « Commentaire du du Maître des Sentences », qui est comme le premier essai de sa *somme* théologique. L'éclat dont jouit Thomas d'Aquin, tant de son vivant qu'après sa mort, fut cause que ses opinions se virent favorablement accueillies dans le monde savant d'alors : de là, la fortune des *Limbes* dont l'idée, je le répète, ne se trouve ni avant lui, ni après lui, dans aucun canon de concile, dans aucun texte prononcé *ex cathedrâ.*

C'est bien peu de chose — et néanmoins, à l'heure actuelle, le mot *limbes* revêt, par pure tradition, une allure dogmatique qui sera vraisemblablement consacrée un jour ou l'autre, malgré toute décision antérieure.

Malgré toute décision antérieure, ai-je dit... En effet, le concile de Carthage, en 418, est formel pour condamner la doctrine des limbes :

« — Si quelqu'un dit, est-il affirmé au canon 3, que « le Seigneur, par cette parole : « *Il y a plusieurs « demeures dans la maison de mon Père* » a voulu « faire entendre qu'au royaume des cieux *ou ailleurs* « il existe un lieu intermédiaire où vivent heureux « les enfants qui sortent de cette vie privés de « baptême, sans lequel on ne peut entrer au royaume « des cieux qui ne diffère pas de la vie éternelle, « qu'il soit anathème ! Car après que le Seigneur

« a dit « *A moins de renaître de l'eau et du Saint*
« *Esprit, personne n'entrera au royaume des cieux,*
« quel catholique peut douter que celui qui n'a point
« mérité d'être le cohéritier de Jésus-Christ, ne soit
« l'associé du diable ? Quand on n'est pas à la droite,
« on est, sans nul doute, placé à la gauche. »

Voilà qui est net contre la doctrine des *limbes*.

Je ne parlerai pas, durant cette période, de l'évolution du démon, sur laquelle je jetterai tout à l'heure un coup d'œil général ; qu'il suffise de savoir que, pendant tout ce temps, le manichéisme a continué à jeter ses vénéneux rameaux, et ceux-ci à se fondre dans le satanisme dont nous allons voir bientôt l'épanouissement depuis son origine.

Pour l'instant, j'épuiserai l'étude des transformations de l'enfer chrétien.

3° *Des Limbes au Purgatoire.*

On vient de voir quelles difficultés avait soulevées, au sujet du séjour des justes, morts antérieurement à la venue du Christ, le changement du vague *Schéol* des juifs en un enfer chrétien précis, fait de flammes et de tourments.

Simultanément à cette question s'en éleva une autre encore plus épineuse, en ce sens que tous les actuels vivants se trouvaient intéressés à sa solution :
« Les coupables de fautes légères sont-ils donc con-
« damnés, après leur mort, au même éternel supplice
« que les criminels les plus endurcis ? »

Jamais peut-être, question semblable n'a suscité de discussions plus passionnées.

Un seul texte se trouve dans les livres canoniques, sur lequel on peut s'appuyer pour ne pas continuer à admettre un enfer unique pour tous : « Quiconque « aura parlé contre le fils de l'homme, il lui sera « remis ; mais si quelqu'un a parlé contre le Saint-« Esprit il ne lui sera remis ni dans ce siècle ni dans « l'autre. » (Matt. XII, 32).

Ce passage fait-il allusion à une rémission immédiate, à une rémission à venir ? C'est on ne peut plus diffus, aussi les Pères de l'Eglise ont-ils professé à cet égard les idées les plus variées, pour ne pas dire les plus contradictoires.

L'apôtre Paul avait dit : « Le jour du Seigneur « fera voir l'ouvrage de chacun, parce que ce jour « sera manifesté par le feu, et que le feu mettra à « l'épreuve l'ouvrage de chacun. » (I, cor. III, 13). Ce texte, pourtant bien ambigu, mais pris à la lettre, suscita dès le début du IIIe siècle l'idée d'un enfer temporaire.

D'après ces paroles, Méthodius (IIe siècle) avait enseigné que tous les élus doivent passer par le feu, et que les apôtres ne peuvent s'y soustraire. Méthodius vit sa doctrine condamnée. Cette doctrine cependant fut reprise par Origène, qui soutint de plus que certains pourraient échapper à ce baptême de feu.

Après lui, Lactance embrouilla la question, en affirmant (*Divin. Instit.*, IV, 25) que l'âme humaine

meurt provisoirement en même temps que le corps, pour ne ressusciter qu'à la fin des temps et être jugée seulement alors.

Plus tard, Grégoire de Nysse (IVe siècle) enseigna que ce feu rendrait saints tous les pervers et *même le diable.* Ces idées furent encore condamnées. Puis Hilaire de Poitiers, Ambroise de Milan (fin du IVe siècle), affirmèrent que seuls, les coupables de fautes légères pourraient être purifiés par le feu : tel est le début du purgatoire actuel.

Par contre, au début du Ve siècle, Augustin nia formellement cette théorie (*De temp. sermo 232*) : — « Que personne ne s'y trompe, il n'y a que deux « lieux pour les âmes (l'enfer et le paradis). Pas de « troisième lieu n'existe. Celui qui n'aura pas mérité « de régner avec le Christ, périra sans aucun doute « avec le diable. » Sa doctrine à cet égard est formelle, car il ajoute ailleurs (*Ran. sœc.*) : « Qu'on le sache bien, quand l'âme est séparée du corps, elle est aussitôt admise par ses mérites dans le paradis, ou précipitée pour ses péchés dans l'enfer ». Fulgence (Ve siècle) professe une opinion semblable (*De incarn. et gratiâ*, XIV) : « Quiconque n'entre pas au ciel, « souffre les peines *éternelles* de l'enfer ».

Césaire d'Arles (VIe siècle) soutint l'opinion contraire. Chose curieuse ! s'appuyant sur une simple hypothèse d'Augustin — dont on vient de voir l'avis formel et opposé — il transmit le dogme du purgatoire à Grégoire le Grand (fin du VIe siècle) qui

contribua le plus à sa propagation ; c'est même lui qui, dans ses écrits (*Dial. præs.*), a créé le mot, en appelant le feu purificateur des âmes : *purgatorius ignis.*

Voyons maintenant, au milieu de toutes ces idées opposées les unes aux autres, quelle fut la doctrine des conciles qui commença dès lors à se manifester pour remettre un peu d'ordre dans cette incohérence d'enseignements et d'affirmations contradictoires.

Il existe plusieurs décisions conciliaires, concernant le Purgatoire, mais parmi lesquelles deux seulement ont de l'importance.

La question de l'état des âmes outre-tombe fut agitée au concile de Ferrare (tenu en 1438, entre Grecs et Latins, puis transféré à Florence), d'abord dans des conférences particulières.

« Les latins, dit le compilateur grec des actes du « concile, tiennent que la purification des âmes se fait « dans le siècle présent par le feu, dont elles sont « délivrées par les suffrages de l'Église, après plus ou « moins de temps, selon le nombre plus ou moins « grand de leurs péchés. Ils reconnaissent donc un « double feu, l'un éternel, l'autre temporaire, qui agit « dans la vie présente et qu'ils nomment le feu du « Purgatoire.

« Les Grecs n'admettent de feu que dans la vie « future. Ils croient que les âmes destinées à être « punies temporairement s'en vont dans un lieu de « ténèbres où, privées de la lumière divine, leur puri- « fication s'achève par le chagrin et l'angoisse, sans « que le feu y contribue ; qu'elles en sont délivrées « par la prière, le saint sacrifice et l'aumône. »

Le concile, mis en demeure d'opter entre les deux systèmes, déclara qu'il existe un purgatoire où les âmes des pécheurs descendent aussitôt après leur mort (contrairement à l'avis des Grecs qui rejetaient le purgatoire à la fin des temps); que les âmes souffrantes peuvent être soulagées par les bonnes œuvres et les prières. Quant à la question — capitale en l'espèce — de savoir si ces âmes étaient épurées par le feu, comme le voulaient les Latins, ou simplement par la tristesse, le remords et la privation de la présence divine, comme l'affirmaient les Grecs, l'assemblée tout en décidant que les âmes doivent être diversement punies (*pœnis tamen disparibus puniendas*), arrêta qu'il importait peu de décider si l'expiation se fait par la peine du feu ou par un autre genre de tourment.

Comme on voit, ce n'était là qu'une solution partielle, bâtarde, insuffisante. Aussi la question n'allait-elle pas tarder à s'imposer de nouveau.

Le concile de Trente, un siècle plus tard, allait être appelé à donner une nouvelle opinion qui, aujourd'hui, régit la matière. Je vais donc étudier spécialement ce point et produire les textes.

Ce concile, avant de prendre une décision définitive, affirma d'abord l'existence du Purgatoire, mais sans le définir autrement.

Le canon 30 de la cinquième session porte :

« Si quelqu'un dit qu'après la réception de la grâce
« de la justification, la coulpe est tellement remise à

« tout pêcheur pénitent, et la condamnation à la peine « éternelle tellement effacée, qu'il ne lui reste aucune « peine temporelle à subir, soit dans ce monde, *soit* « *dans l'autre en purgatoire*, avant que l'entrée du « royaume des cieux puisse lui être ouverte, qu'il soit « anathême ! »

Le canon 3 de la vingt-deuxième session porte que le sacrifice de la messe peut être offert pour le soulagement des âmes souffrantes.

Enfin, la vingt-quatrième session aborda le fond de la question. Peut-être s'attend-on à une définition sérieuse destinée à lever tous les doutes... Point !...

Au contraire, le décret doctrinal qui fut rendu à ce sujet offre un modèle de phraséologie savamment alambiquée et embarrassée qui, après lui, laisse la porte ouverte à toutes les opinions.

Au reste, voici ce décret *in extenso* :

« L'Église catholique, instruite par le Saint-Esprit, « ayant toujours enseigné, et récemment encore dans « ce concile œcuménique comme dans les précédents, « d'après les saintes Lettres et l'antique tradition des « Pères, qu'il y a un Purgatoire, et que les âmes qui « y sont détenues sont soulagées par les suffrages des « fidèles, et principalement par le sacrifice de l'autel, « si agréable à Dieu, le saint concile recommande aux « évêques d'avoir le plus grand soin que la sainte « doctrine des Pères et des Conciles soit crue, retenue, « enseignée et prêchée partout aux fidèles; *que l'on* « *bannisse des instructions populaires données à un* « *auditoire ignorant les questions difficiles et trop*

« *subtiles sur cette matière, qui ne servent ni à édifier,*
« *ni à développer l'esprit de piété; que l'on évite de*
« *répandre et de débattre sur ce sujet des choses in-*
« *certaines, et qui ont une apparence de fausseté;*
« *que tout ce qui tient de la curiosité ou de la supers-*
« *tition, ou a une teinte de basse cupidité, soit interdit*
« *comme un objet de scandale et une pierre d'achop-*
« *pement pour les fidèles.* Les évêques tiendront aussi
« la main à ce que les suffrages des fidèles vivants,
« le sacrifice de la messe, les prières, les aumônes et
« les autres œuvres de piété qui ont coutume d'être
« offertes pour les défunts, le soient dévotement selon
« l'institution de l'Église, et que ce qui leur est dû par
« fondation testamentaire ou autrement soit acquitté,
« non par manière de décharge, mais avec diligence
« et exactitude, par les prêtres, les ministres de l'Église,
« et autres qui y sont tenus. »

Donc, le Purgatoire est déclaré existant. Mais où est-il? Quelles sont ses conditions d'être? Quelles peines comporte-t-il? Néant! Ce sont là des *question difficiles et trop subtiles sur cette matière...;* mieux vaut *éviter de répandre et débattre sur ce sujet des choses incertaines et qui ont une apparence de fausseté* ou bien *tiennent de la curiosité ou de la superstition...*

Tout ceci peut servir de base à une croyance aveugle, mais non à une foi intelligente, et j'estime, en présence de la fragilité de ces preuves, que l'on peut ne pas cesser d'être catholique tout en laissant dans le plus profond des doutes l'Enfer chrétien sous sa triple forme.

En effet, pour résumer la question, qu'y voyons-nous?

Dans l'origine, le *Schéol* hébraïque qui n'a aucune ressemblance avec ce que nous appelons l'Enfer.

Comme transformation du *Schéol* en Enfer chrétien, une décision conciliaire de 547 qui ne vise que le pardon éventuel du démon, et ne prononce même pas le mot d'Enfer;

Pour l'établissement des limbes, rien que de stériles discussions sans aucun texte formel à l'appui;

Pour l'adjonction du Purgatoire, un décret conciliaire qui statue sur sa réalité théorique, mais sans rien oser dire en ce qui concerne les bases réelles de cette théorie...

Alors quoi?

Et cependant, cette doctrine s'est affirmée, quelque faibles que soient ces bases; aujourd'hui, par la seule force de la tradition, elle s'est imposée, elle règne, elle domine...

Et, comme il est dans l'intimité de la conscience humaine que toute peine doit égaler toute faute; comme il répugne de plus en plus de voir damner pour l'éternité tel ou tel qui meurt après une vie dure, avec, sur la conscience, une seule faute légère, à l'égal de tel autre qui a vécu dans la prospérité grâce à des fautes, à des crimes, à des forfaits surajoutés, il arrivera un jour que l'Enfer se subdivisera en catégories de pénalités.

A moins que...

A moins que l'Église, comme il est probable dans l'avenir, devant le cri de réprobation profonde qui s'élève de plus en plus de la conscience humaine en présence de cet Enfer, aussi effroyablement inique pour l'homme que bassement injurieux à la Bonté Suprême, à moins, dis-je, que l'Église ne s'avise de peser dans les balances de sa politique terrestre la fragilité de la décision conciliaire de 547, base vacillante et minuscule — oh! combien! — de tout l'édifice...

Qui sait?

B. — Développement populaire

Par une fortune bizarre, les deux termes de la question qui nous occupe ont évolué, dans les temps, chacun en un milieu différent : la question de l'Enfer a été agitée presque exclusivement dans l'esprit et les conseils de l'Église — l'énigme du démon a passionné surtout l'instinct et l'âme des foules.

C'est une étrange odyssée à travers les âges, que celle de cette entité de Mystère et de Mal à laquelle les peuples ont définitivement attribué le nom de Shatan! Sorti du néant, comme nous l'avons vu, ou plutôt de la légende mythique, le démon fut de toutes pièces créé par l'homme, de qui la lâcheté devant le mal se complaisait à faire un dieu rival de Dieu, de ce monstre jailli, dans la nuit des temps, de sa propre imagination.

En effet, en face d'un être de force irrésistible et presque divine comme auteur du mal sur terre, l'homme était délivré sur terre de tout remords du mal. Que pouvait lui reprocher sa conscience, puisque Dieu lui-même l'avait livré aux embûches d'un monstre plus formidablement puissant que l'humanité?

Et, la commode complicité de l'homme aidant, Shatan s'affirma, Shatan grandit, Shatan devient Dieu! L'homme vola au Dieu d'En-Haut tous ses attributs, sa puissance, sa gloire, son éternité, sa bonté même, à certains points de vue, et il en exorna le Dieu d'En-Bas. On l'a dit avant moi : — « Le diable, ce sont les lambeaux de Dieu! » ce qui s'explique à merveille par cette autre définition : — « Le diable, c'est Dieu compris par le pervers! »

Il est une remarque à faire : c'est que, de même que l'Enfer, pour devenir ce que nous le connaissons, passa par trois stades différents, de même Shatan, pour arriver à revêtir son apparence actuelle, a parcouru, dans le temps, trois périodes de développement (bien que ce cycle d'évolution ne soit pas isochrone avec le cycle d'évolution infernale), caractérisées chacune par une messe noire différente qui lui correspond : — la messe vaine, — la messe sanglante — la messe stercoraire.

Je vais examiner chacune de ces trois parties du cycle démoniaque.

1° *La messe Vaine.*

Jusqu'au IIIe siècle, le diable demeure dans le Christianisme ce que l'avaient fait les vieilles traditions, et surtout l'enseignement de Jésus : une entité plutôt intellectuelle que physique, un être qui était par rapport au démon actuel, ce que chez les Arabes de nos jours est demeuré Eblis [1], au regard du grand roi d'Israël, Schelôm : — une sorte d'adversaire, de contradicteur, doué d'une personnalité plutôt morale que matérielle.

Progressivement, à mesure que l'antique *Schéol* se transforme en un enfer de feu, le démon cesse de demeurer un être fuyant et incertain : il sort de l'ombre, timidement d'abord, cherchant sa voie, ne sachant presque ce qu'il va advenir de lui.

Mais à peine s'est-il produit comme Roi d'un royaume de feu, comme ennemi implacable du Roi du royaume du Ciel que, aussitôt, ce fut pour lui comme un éclatement formidable de puissance : ses serviteurs désignés mirent incontinent à ses pieds tout ce qui lui manquait pour faire de lui une personnalité presque divine : — les judéo-chrétiens, de peu de foi mais de beaucoup de crédulité — et naïve jusqu'à la sottise — l'auréolèrent d'un nimbe légendairement lumineux en reconnaissant en lui le Shatan des vieux mythes hébraïques; le manichéisme lui apporta

[1] L'Eblis arabe a beaucoup de points de similitude avec le Shatan de la Bible.

ses rites religieux, retrouvant en lui l'Ahrimane de ses origines; et les adeptes de basse sorcellerie qui, à ce moment, pullulaient dans l'Empire romain, et que, de temps à autre, pourchassait un édit des empereurs, se rejetèrent vers ce nouveau culte qui répondait si bien à leurs aspirations malsaines, et lui donnèrent la force matérielle, faite d'horreur mystique et d'épouvante sacrée, qui lui manquait encore.

Et, à travers les âges postérieurs, chaque nouveau surgeon de manichéisme condamné par l'Église lui devenait une source de nouvelle vigueur; et chaque édit impérial contre les mathématiciens[1] lui était un adjuvant ajouté aux autres; et tout ancien juif nouvellement converti lui apportait le réconfort de ses idées mythiques... — non pas en Orient où la tradition était demeurée ce que doit être toute tradition de cette nature, énigmatique et nébuleuse, mais dans les provinces latines de l'empire, où, par suite de la ruine de Jérusalem, foisonnaient les esclaves juifs : car l'âme juive portait en soi, avec l'indestructible souvenir d'un Yahveh sanguinaire, vengeur et, par cela même, opposé au Père de bonté prêché par le Christ, la flottante mémoire d'un Béelzébuth, d'un Sammaël, d'un Asmodée, d'un Bélial, d'un Lucifer...

Et les judéo-grecs apportèrent leur contingent, sous la forme d'un Python; et les Grecs donnèrent leur Pluton, un des douze *consentes*, un des trois

[1] Ainsi s'appelaient alors les adeptes de la sorcellerie.

dieux supérieurs; et les Nortmans, demeurés dans le sud-ouest à la suite de leurs incursions, produisirent Loke, leur génie du mal; et les Gaëls donnèrent leur Teutatès-Hésus, qui boit le sang des victimes; et tous les peuples d'invasions, Kymris, Teutons, Goths, Alamans, Saxons, Vandales, Bulgares, Longobards, Burgondes, Hérules, etc., amènent tout le Mal de leurs mythologies pour en former l'Ahrimane des temps nouveaux; et, de tous ces éléments divers, digérés et resserrés en une entité unique, est né, à la longue, le Shatan que nous connaissons aujourd'hui.

Mais ses débuts? Ils furent simples : l'Enfer venait d'être créé par le Christianisme, et par lui opposé au ciel; le Ciel avait son roi de gloire, il fallait que l'Enfer eût son prince de puissance : Shatan était là, le Shatan biblique qui se combine avec le Mauvais dont avait parlé Jésus. Mais l'Enfer prenait de l'extension : le pouvoir du démon s'en accrut. Ce pouvoir était, non pas ainsi que celui du Père des cieux, éclatant comme le soleil même, mais mystérieux, incompréhensible, souterrain en quelque sorte; donc, à ce pouvoir répondait le pouvoir étrange et dès longtemps accrédité des magiciens, nécromans, enchanteurs, empuses, fascinateurs, psychagogues et autres thaumaturges d'œuvres basses ou criminelles.

La sorcellerie existait dès longtemps en Iswara-El. Moïse l'accable de ses sanglantes pénalités; elle

florissait dans tout l'Orient : divinations, philtres, charmes, évocation mauvaise des morts, métamorphoses, se rencontrent dans le monde grec; pour comprendre la quantité des sorciers à la grande période du monde romain, il suffit de lire l'épode V d'Horace, *In Canidiam veneficam* et le *Lucius*.

A l'époque de Tacite, leur foule était innombrable, et, comme dans tous les temps, la sorcellerie était un voile qui recouvrait le crime; c'est le philtre d'une magicienne qui fit de Caligula un fou érotomane et sanguinaire; le mont Esquilin avait alors la même renommée que plus tard le Sabbat.

Toutefois, les sorciers n'étaient, en ce temps, que des magiciens noirs, agissant par tradition, au gré de formules qu'ils comprenaient mal et qui, néanmoins, leur donnaient parfois une réussite et, par suite, une puissance réelles; mais ils allaient au hasard, attendant l'aube de leur force et la venue de leur dieu: en leur apportant, sur le véhicule de son enfer, le Shatan biblique rénové en gloire du mal, le Christianisme leur amena le messie attendu par eux. A ce Shatan, se joignirent toutes les divinités vaincues par l'avènement du Christ, et dès lors, tout un faisceau de forces actives se porta vers le démon qui s'en accrut d'autant.

Alors naissent les pactes compliqués, les philtres savants, les amulettes pour tout usage.., le satanisme envahit même la pensée sereine qui devait

guider les Pères de l'Église : après avoir créé le démon en créant l'Enfer, ils sont effrayés de leur œuvre. « Les magiciens, dit Clément d'Alexandrie, « se font gloire d'avoir le démon pour ministre de « leur impiété et de le réduire, par leurs évocations, « à la nécessité de les servir. » Et Augustin, de son côté : « D'où vient que l'homme, souillé de tous « les vices, fait des menaces au démon pour s'en « faire servir comme par un esclave ? »

Et la sorcellerie, basée sur le démon, finit par prendre une telle créance, que le premier de nos codes, la loi salique (v[e] et peut-être vi[e] siècle), renferme cet article (n° 67) : « Quiconque en appellera « un autre sorcier ou l'accusera d'avoir porté la « chaudière au lieu où les sorciers s'assemblent, et « ne pourra le prouver, sera condamné à 2,500 de- « niers d'amende. »

D'où vient cette intrusion de la sorcellerie démoniaque dans nos mœurs ? Du manichéisme, tout simplement, qui, repoussé du christianisme s'abattit sur le satanisme et en fit une religion à rebours : cette doctrine avait le double sacrifice, celui du bien et celui du mal. Les adhérents qui tenaient pour le sacrifice — et par suite la pratique — du bien refluèrent vers le Christianisme ambiant ; les autres évoluèrent vers le diabolisme, et lui apportèrent le premier type de messe noire dont l'histoire fasse mention, l'office de la vaine observance, où se trouvent ritualisés l'orgueil et la sensualité.

Écoutons Jules Bois [1] dont, en ces matières, la passion a parfois fait dévier le jugement, mais qui est un scrutateur profond et un mage du verbe stylistique.

Cette messe, en désuétude dès le XVIIe siècle, perpétue la doctrine des anciens albigeois [2] ; un gnosticisme trouble y chuchote, perverti encore par le souvenir de la chaldéenne magie. Elle est célébrée en l'honneur d'un Shatan bifront, Dieu et Diable, Bien et Mal, Esprit et Matière, roi de l'avenir.

La grille du chœur cède au tâtonnement d'une main qui se glisse hors d'un vaste manteau. Des plis du noir vêtement jaillissent trois livres. L'homme les dispose avec symétrie, un à chacune des extrémités de l'autel, et le troisième au milieu, s'étayant au tabernacle.

Minuit tinte.

Le prêtre, à la douzième vibration, s'abîme contre les marches, et son rigide corps, bras tendus, s'immobilise en croix vivante.

Préparatoire veillée qui conjurera l'occulte puissance ; le vouloir maudit se condense et s'affermit en celui qui prie Satan.

Quatre heures. Les hauts cierges du chœur frétillent d'une flamme ; dans la sacristie, l'ombre téméraire s'enfonce pour revêtir l'aube, l'étole, la chasuble ; le calice, qui entre ses doigts s'affuble d'un voile noir, reçoit antirituellement l'eau, puis le vin.

Maintenant, un reliquaire étincelle entre ses doigts. Trois sceaux l'occlusent, rompus sur la pierre de la

[1] *Satanisme et Magie.*

[2] Issus du primitif manichéisme.

consécration. Voici trois têtes humaines, luisantes sous la mourante lune, mais si vieilles en leur décrépitude respectée, que l'on dirait les crânes d'anthropoïdes ou des premiers fils d'Adam.

Non, ce sont les ossements des trois rois mages [1], de Théobens, de Menser, de Saïr, fils de Job, qui avait habité près du Caucase, et disciples du prophète Balaam ; la légende les a nommés Gaspard, Melchior et Balthasar [2].

« Puissants astrologues, soyez-moi propices, mar-
« monne l'évocateur; il faut que vos poussières soient
« éloquentes comme si les flammes de votre cœur dé-
« composé y passaient encore en inspiratoires flam-
« beaux.

« Mieux, même ! Car vos esprits attirés, mais non
« plus enchaînés par ces crânes qui furent leurs pri-
« sons, ont accumulé les pensées de la Mort et de la
« Sagesse d'au delà le sépulcre ! »

Sans enfant de chœur, solitaire comme un lévite d'Hécate, le dissident, arraché à l'orthodoxie souveraine, dit sa messe nocturne à voix basse, sa messe d'avant l'éveil des cloches, l'office superstitieux qui n'est pas fait pour le vulgaire Dieu conculcateur de ces foules ivres de soleil [3].

[1] Voir les visions de Catherine Emmerich (*Note de J. Bois*).

[2] (*Chronique de Dexter*, ve siècle. — *Chronique anonyme* à la suite de celles d'Eusèbe et de Marcellin, vi^e^ siècle). Suivant la tradition, Gaspard représente la jeunesse — Balthasar, l'âge mûr — et Melchior, la vieillesse. On ne sait au juste d'où ils venaient : de Chaldée, suivant Jérôme et Chalcidius, de Perse selon d'autres, ou même d'Arabie. Leurs corps auraient été portés de bonne heure à Constantinople, de là à Milan, et enfin, au xiie siècle, à Cologne (Dom Ceillier, *Hist.* tom. XVI, p. 615). — *Note de l'auteur*.

[3] Les Catharres célébraient leurs offices sans lumière (*Note de J. Bois*).

Il commence à rebours par l'évangile de saint Jean, l'évangile aux révélations gnostiques, et, au lieu de s'écrier : « Et le Verbe s'est fait chair, » il affirme : « Et la Chair s'est faite Verbe », ajoutant : « Car il a « été dit que nous serons sauvés par la chair : il faut « marcher nu dans la vie, et anéantir le Mal par le Mal « en s'y abandonnant avec frénésie [1]. »

Alors, s'approchant des crânes immobiles, prenant un peu de poussière à leur ricanement, l'officiant la répand dans le calice :

« Béni sois-tu, dit-il, pain de la Mort, béni mille fois « plus que le pain de la vie, car tu n'as point été « moissonné par une main humaine, aucun labeur « inexorable ne t'a broyé ; c'est le Dieu mauvais seul « qui t'a porté au moulin du cimetière, afin que tu de- « viennes le pain de la révélation [2]. »

L'hostie chrétienne se mêle à l'essence des mages.

Le prêtre mange et boit, puis, accomplissant enfin la promesse de sa secte, il extirpe du retable sa croix, met en loques ses vêtements sous ses pieds nus, et crie :

« O croix, je t'opprime en souvenir des anciens « maîtres du Temple [3].

« Je t'opprime parce que tu fus l'instrument de tor- « ture de l'Eon Jésus.

« Je t'opprime parce que ton pantacle oppose une « promesse de supplice et de honte, pour qui se hausse « hors de l'humanité, répudie la condition d'esclave.

« Je t'opprime encore parce que ton règne est fini, « qu'il n'est plus nécessaire aux hommes de s'enfoncer « dans les ténèbres et la douleur, mais qu'ils doivent

[1] Doctrine albigeoise (*Note de J. Bois*).

[2] Doctrine manichéenne pure (*Note de l'auteur*).

[3] Formule moderne (*Note de l'auteur*),

« ressusciter enfin pour saluer l'esprit de Manès, qui « est le Paraclet. »

Puis, regardant la pompe ecclésiastique éparse sur les marches et les dalles :

« Toi qui veux rappeler par les dorures et par l'am- « pleur qu'il y a des pouvoirs humains et des maîtres « hiérarchiques, toi qui cèles l'auguste nudité, seule « agréable à Dieu et à la Dame, toi qui prétends faire « croire, selon le mensonge de Pierre, le faux apôtre, « que l'exotérisme vaut mieux que l'ésotérisme, laisse « à la chair glorieuse, — ô livrée qui n'es, malgré tes « chamarrures sur elle, que de l'ombre — sa splen- « deur et sa lumière ! »

Le long silence semble troublé par le bégaiement de l'aurore aux vitraux offensés.

Et le prêtre, de la voix cadencée et monotone des incantations :

« Vie, écoute !... Mort, parle !...

« Têtes puissantes qui fûtes l'Orient saluant l'Etoile « d'Occident, Jésus, annonciateur de Manès ;

« Toi d'abord, Gaspard, ô très cruel, toi qui apportas « de l'or à nos pauvretés, livre-moi la sagesse de « l'Avenir, apporte-moi le métal précieux du Conseil !

« Toi aussi, Melchior, vieillard orgueilleux, longue « barbe semblable à la pâle lune, toi qui offris l'en- « cens à l'humilité, exalte ma sécheresse, fouaille ma « lâcheté, enivre ma défaillance !

« Toi enfin, Balthasar, toi plus proche de moi, ô « luxurieux ! tu aimas la reine de Saba jusqu'à en « mourir ; aux pieds de la pureté, tu répandis la myr- « rhe ; effrène la passion toute-puissante en mes sens « rajeunis ; marie-moi avec le Vertige, afin que je sois « inspiré sinon par la Grâce, au moins par l'irrésis- « tible Désir.

« Chacun des trois livres est en face d'un des trois « crânes : que les crânes, aussi morts que les livres, « m'expliquent la Vie !

« Ma main, guidée par vos fantômes, en feuilletant « ces pages éteintes, découvrira en trois versets les « trois flambeaux de mon avenir. »

Et la main du prêtre, conduite par de mystérieux effluves, fend chaque livre après avoir baisé d'une lèvre en fièvre le maxillaire édenté du mage initiateur.

Le parchemin, bordé de lacs de soie alternativement verts et jaunes formant sur la tranche latérale du rouleau une longue touffe multicolore, s'ouvre ici ou là, car chaque lac correspond à des passages et à des figures symboliques...

2° *La messe sanglante.*

Mais cet Office de Vaine Observance était trop élevé encore : il portait la marque certaine d'un cheminement de l'idée du principe mauvais parallèle à la marche de l'Idée Chrétienne. Dans la progression du temps, il va se scinder en deux parties distinctes : la messe elle-même qui s'adressera à l'ésotérisme des intellectuels, mais alors ne se contentera plus de vagues symboles de mort, exigera du sang fluide, vivant, — et le sabbat qui livrera son grossier exotérisme aux foules crucifiées de douleurs et avides d'abjection.

Deux motifs allaient amener cette évolution dans le culte et la croyance sataniques :

La femme, d'abord, qui aux premiers temps de l'Église s'approchant des autels, en fut ensuite écartée et voulut, elle aussi, avoir son Dieu dont elle fut d'abord la prêtresse, puis l'autel vivant et l'hostie, et créa la messe noire, célébrée jusqu'au XVI[e] siècle sur ses reins, et plus tard sur son ventre [1].

Et ensuite l'épouvantable série de fléaux qui tortura le Moyen Age, et fit de cette période des temps le plus sombre pandémonium de douleurs qui ait jamais hurlé ses souffrances à travers les claironnements de l'Histoire. De la grande invasion de 406 à la fin de la guerre de Cent ans, les annales de l'Europe ne présentent qu'une longue série de massacres, de désastres, de pestes, de famines et de fléaux de toutes sortes et de toute durée, qui rejeta les populations, surtout dans les campagnes, presque à l'état sauvage.

On savait bien, certes, qu'il existe un Dieu d'amour et de bonté, mais quoi ! c'était une théorie, et, dans la pratique journalière de la vie, les paysans et le bas peuple des villes vivant de racines, taillés par la féodalité, pillés par les routiers, réduits en certaines périodes entières à se nourrir de cadavres déterrés ou même de tuerie humaine, songèrent que le Dieu

[1] J'examine ailleurs ce rôle de la femme dans le développement du satanisme à travers les âges. Je ne puis en ces pages étudier que l'ensemble du mouvement, et prie le lecteur curieux d'en approfondir les causes et l'évolution de se reporter à mon ouvrage *Le Ternaire magique de Shatan : Envoûtement, Incubat, Vampirisme* (1 vol. in-8, chez H. Daragon, éditeur, Paris. — *Sous presse*).

du ciel les repoussait — et ils portèrent leurs hommages au Dieu de l'enfer.

De cette époque date réellement la puissance de Shatan.

La messe vaine, naturellement interdite par l'Église, et à sa suite par l'autorité séculière, se réfugia en des endroits écartés, au fond des landes, sous le dôme épais des forêts, dans les cavernes ignorées, et là, devant un petit nombre de fidèles, elle perpétua ses rites.

Mais là aussi, elle rencontra les derniers vestiges du paganisme expirant, dont les prêtres offraient toujours, dans le secret de leurs retraites, à leurs divinités proscrites, le sang des victimes et parfois des victimes humaines. Peu à peu un fusionnement s'opéra entre les deux cultes également exilés et honnis : les mystères païens communiquèrent au satanisme naissant leur mode d'affiliation et leurs sacrifices sanglants, et dans les famines incessantes de ces temps, la foule se rua vers ces messes étranges après lesquelles on trouvait à manger les restes des victimes, de créatures humaines, trop souvent — (n'oublions pas que, dans les rituels du mal et dans les noires eucologies, *le sang de chevreau* veut toujours dire *le sang d'un enfant*), — et le sabbat naquit, forme nouvelle du satanisme cérémoniel.

Un autre motif, politique celui-là, donna dans ces temps le véritable essor au sabbat. Pour les malheureux qui s'y rendaient, le sabbat était la fête succé-

dant au rude labeur de la semaine, c'était la ronde échevelée succédant au désespoir; mais sous cette apparence folle naquit bientôt un but sérieux. Si la femme se donnait à Shatan, reniant le Dieu de qui elle n'avait reçu que misères et privations, l'homme entrevoyait autre chose qu'un plaisir passager et brutal : au sabbat, il avait à ses côtés des êtres misérables comme lui, mécontents, fous de rage et de désespoir, et, de ces fêtes démoniaques sortit plus d'une de ces révoltes terribles qui éclatèrent vers le XIIe siècle : — les Jacques, les Bagaudes et autres Bons-hommes sortaient du sabbat.

Il y avait donc dans ces fêtes deux parties distinctes, l'une de joie extérieure, l'autre de colère concentrée : — les prêtres y voyaient Shatan se redressant contre Dieu — la société n'y voyait pas la révolte qui couvait : à dix siècles d'avance, le Sabbat préludait aux clubs révolutionnaires.

Car c'était bien la haine contre l'ordre politique du temps qui y amenait tous ces désespérés — et c'est ce qui donna tant d'ampleur au sabbat et tant de force à Shatan. Dieu avait prodigué aux uns la richesse et l'abondance, condamnant les autres à la faim et à la misère; pour punir Dieu de son injustice, le peuple le reniait, portant ses hommages et ses adorations à son éternel ennemi, Shatan. C'était plutôt une protestation, non un acte de foi. Le prêtre était conspué, le pouvoir honni. En face du roi, de la noblesse, du clergé, il y avait une multitude livide et

meurtrie qui, la nuit, dans les bois, montrait le poing au ciel, jetant une menace avec un blasphème.

Je n'entrerai pas ici dans le détail de ce qui se passait en ces assemblées, des hommages au Maître, du festin dont la nappe était dorée, mais dont les mets ne comportaient pas de sel, des hymnes qu'on y chantait, de la consécration des enfants, des danses, etc. Ce sont là choses que l'on trouvera dans le premier venu des ouvrages relatifs à telles matières.

Je noterai seulement une particularité : c'est que l'on y paraît avoir célébré des messes ordinaires ne différant de celles de l'Église que par un point : au lieu de dire les paroles de la consécration, on répétait trois fois le nom de Béelzébub sur une hostie noire que l'on mâchait ensuite pour l'avaler [1]. Plusieurs prêtres, notamment Aupetit, de Fossas en Limousin, ont été brûlés pour avoir célébré cette messe.

Il ne faut pas croire que le sabbat demeura localisé dans les campagnes : la détresse des temps était alors si profonde que les villes se laissèrent entraîner à cet acte de protestation ; ce fut d'abord le menu peuple qui donna l'exemple, puis, comme un abcès qui fuse, le satanisme gagna de proche en proche ; la bourgeoisie se rendit au sabbat, entraînant à sa suite la noblesse des provinces qui, tout d'abord, n'y alla que par curiosité, *pour voir*. Mais quand on entendit les prédicants noirs affirmer que le Dieu d'En

[1] Delancre, *Incred. et mécr. des sorciers*, p. 506.

Bas était plus puissant que le Dieu d'En Haut, qu'en ce monde il donnerait de l'or à ses fidèles, et dans l'autre un bonheur que ne pouvait plus leur assurer une divinité menteuse et banqueroutière, quand on regarda sur la terre où l'humanité se débattait dans une orgie de fléaux, alors on se dit que les prédicants noirs avaient raison. Et l'on fit hommage au diable. Et la puissance de Shatan s'accrut, indéfiniment. Et le Mauvais régna son règne. La messe noire de Manès, jadis expulsée des cités et des châteaux, envahit de nouveau les cités et les châteaux — non plus comme office de vaine observance, mais comme office de sang et comme messe de carnage rituel.

La messe vaine, cependant se perpétuait, mais presque exclusivement chez les Templiers; après eux elle languit encore quelques siècles, puis ne tarda pas à disparaître sous le flot montant de la messe de sang. Et c'est alors que les souterrains de Champtocé, de Machecoul et de Tiffauges vomissent au grand jour d'une enquête judiciaire plus de deux cents cadavres d'enfants égorgés, et que pour des crimes effroyablement sataniques, un des plus braves compagnons de Jeanne d'Arc, un des plus hauts barons de France, Gilles de Retz, seigneur de Laval, est condamné au dernier des supplices.

Mais la lèpre infernale s'étend, s'étend toujours[1];

[1] Pour comprendre l'importance capitale acquise par le diable vers la fin du Moyen Age, il suffit de lire le théâtre de l'époque. Il n'est presque aucun *Mystère* de ce temps où le démon ne

après s'être insinuée dans les infamies des cités, après avoir fait siens les vices des châteaux, elle s'épa-

joue un rôle généralement prépondérant, car il n'y manifeste aucune autre crainte que celle de Dieu, ou pour parler plus exactement, de Jésus-Christ.

« ... I'ai vu au désert entrer
« Ne sais quel homme que ie crains
« Plus que tous les aultres humains;
« Devant lequel de peur ie tremble.
« Nous ne pouvons durer ensemble:
« Iamais ie n'en vis de semblable
« Et crois qu'en enfer n'y a dyable
« Qui en sût venir au dessus.

Le MYSTÈRE DE LA PASSION, dont j'extrais ce passage, nous donne la physionomie populaire de Shatan à cette époque :

« Dyables d'enfer, horribles et cornus
« Gros et menus, ors regards basiliques,
« Infâmes chiens, qu'estes-vous devenus ?
« Saillez tous nudz, vieulz, ieunes et chanus,
« Bossus, tortus, serpens dyabolicques,
« Aspidicques, rebelles tyrannicques,
« Vos pratiques de jour en jour perdez!
« Traîtres, larrons d'enfer, sortez, vuidez!
« Parles-tu point, Sathan accusateur,
« Persécuteur de tout humain lignaige ?
« Toi, Bélial, nostre grand Procureur,
« Faulx, rapineur, infâme, détracteur,
« Et inventeur de larcin et pillaige,
« Dyables d'enfer, à vous ie me complains;
« Ton courage canin rempli de rage
« De Cerbérus, traistre chien à trois testes,
« Tes apprestes fais de mauvaise sorte,
« Esperitz dampnéz, désraisonnables bestes,
« Plains de déceptes, infâmes deshonnestes,
« Faites vos questes; saillez hors de vos portes,
« Grandes cohortes de nos dyablesses sortes,
« Droictes et tortes avecques vous traisnez;
« Venez à moy, mauldis esperitz dampnés!

. . . .

« Que te fault-il, mastin irraisonnable ?
« Abhominable, puant, villain, infaict,
« Pansa, goulu, espérit insaciable,
« Incrépable, infâme dampné dyable,
« Villenable, quesse que talen [l'on t'a] fait?
« Par toy avons encontre Dieu forfaict
« Dont souffrons maulx plus qu'on ne sçauroit dire...

. . . .

« Orde trongne, sac plein de pourriture,

nouit enfin à la cour : Charles IX sur son lit de mort, se fait dire une messe de sang pour savoir si, dans

« Ta matière est de nous tourmenter ;
« Crapaux, aspitz te fault pour nourriture,
« Car ta cure est tousiours procure
« Ta pasture pour humains espanter [épouvanter].

Dans ce théâtre du moyen âge, le diable prend en quelque sorte la figure du « *Deus ex Machinâ* » de l'antiquité. Il est même un certain nombre de mystères dont il est le principal acteur.

Parmi ces derniers, je citerai :

— Le PROCEZ DU DÉABLE, un des rares exemples du mystère juridique que nous possédions (XIVe siècle), et dont l'auteur est le jurisconsulte Bartole.

— Le MIRACLE DE NOSTRE-DAME, D'UNG ENFANT QUI FU DONNÉ AU DYABLE QUAND IL FU ENGENDRÉ (XIVe siècle, auteur ignoré, mscrit 7208, 4, A, fonds de Cangé, de la Bibl. nat.), où se remarque particulièrement l'opposition entre la Vierge et Shatan.

« Puissant Vierge, vueilliez m'aidier,
« Roine des cieulx souveraine,
« Vers ce dyable qui me maine.
« Dame, me vueilliez guarantir !

— DIALOGUE ENTRE DIEU, L'HOMME ET LE DYABLE (XVe siècle : attribué par l'abbé Lebœuf à Jehan Michel. — V. mscrit 880 *f* de St-Victor).

— MORALITÉ NOUVELLE DE MUNDUS, CARO ET DEMONIA ; EN LAQUELLE VERREZ LES DURS ASSAULTS ET TENTATION QU'ILS FONT AU CHEVALIER CHRESTIEN ; ET COMME, PAR CONSEIL DE SON BON ESPERIT AVEC LA GRACE DE DIEU, LES VAINCRA, ET A LA FIN AURA LE ROYAUME DU PARADIS. (XVe siècle ; auteur inconnu ; V. *Histoire du Théâtre français*, par les frères Parfait, t. III, p. 106, seq.).

— Le LIVRE DE LA DÉABLERIE DE MAISTRE ELOY D'AMERNAL, QUI TRAICTE COMMENT SATHAN FAICT DÉMONSTRANCE A LUCIFER DE TOUS LES MAULX QUE LES MONDAINS FONT SELON LEURS ÉTATZ, VACATIONS ET MESTIERS ; ET COMMENT IL LES TIRE A DAMPNATION (XVIe siècle). Cet ouvrage ne comporte pas d'autres personnages que des démons.

C'est là que se trouve ce naïf récit de la tentation :

« Ie prins la forme d'un serpent,
« Et la [la femme] temptai, s'on ne te pent,
« A telles enseignes, que la folle
« Adiousta foy à ma parolle
« Et présenta à son mary
« Le fruit dont il fust puis marry
« Quant il congneust son grant trespas. »

l'Au-delà, la Saint-Barthélemy ne lui sera pas imputée à crime.

Jean Bodin, bien placé pour savoir, puisqu'il vécut dans l'intimité d'Henri III, raconte cet effroyable drame tout au long; il nous montre l'enfant de mœurs pures et de visage angélique, victime désignée à son insu, préparé à sa première communion, puis, une nuit, introduit dans la chambre où agonisait le royal malade. Sur un autel que dominait l'image de Shatan foulant aux pieds la croix, un prêtre renégat consacre deux hosties, l'une blanche,

Les « pièces à diables » étaient si nombreuses à cette époque qu'on les divisait en *petite* ou *grande diablerie*, suivant qu'elles comportaient moins ou plus de quatre démons comme personnages. Et, ce qui montre bien l'intensité de telle croyance superstitieuse en cette époque, c'est que cette division a donné lieu à une locution, familière encore de nos jours : *faire le diable à quatre.*

D'autre part, Rabelais (IV, 13) nous indique comment étaient vêtus les acteurs des diableries :

« Ses diables estoyent tous capparassonnez de peaulx de « loups, de veaulx et de beliers, passementées de testes de « moutons, de cornes de bœufz et de grandz hauctz [crocs] de « cuisine, ceinctz de grosses courroies, èsquelles pendoyent « grosses cymbales de vaches, et sonnettes de muletz à bruit « horrificque. Tenoyent en mains aulcuns bastons noirs pleins « de fusées, autres portoyent longs tizons allumèz, sus lesquelz « à chascun carrefour iectoyent plenes poignees de parasine « (*poix*, *résine*) en pouldre, dont sortoyt feu et fumee terrible. »

On voit, par tous ces extraits quel rôle prépondérant en était arrivé à jouer Shatan à la fin du Moyen Age.

Fût-ce un bien ? fût-ce un mal ?

Il est certain, en tous cas, que dans ces temps où dominait la seule loi du plus fort, si Shatan était un sujet d'universelle terreur, cette terreur eut du moins son utile contrepartie : si l'épouvante du démon n'eût alors existé, on se demande à quelles abominations eût abouti l'homme, en cette période pourtant si féconde en forfaits de toute sorte !

Au Moyen Age, le diable fut le gendarme de la société.

l'autre noire ; l'enfant communie avec l'hostie blanche, est aussitôt décapité, et sa tête placée sur l'hostie noire émet, dans un terrifiant rictus, quelques sons où l'on croit distinguer les mots *Vim patior*, sans que personne ait jamais su exactement à quelle question répondaient ces termes.

Dès lors, la messe noire est installée au sommet de la hiérarchie sociale. L'évêque Gilles Lefranc la célèbre, et Davot, et Mariette, et Lesage, complice de la Voisin. Mais cette messe noire se satanise de plus en plus : au sang, elle a dès longtemps joint le sadisme avant la venue du « divin marquis » : la femme y prend part non comme officiante, mais comme symbole de vie, comme autel de chair, et comme hostie de sexe. C'est sur ses reins d'abord et plus tard sur son ventre que se fait la consécration, que s'égorge la victime dans un divin ruissellement de meurtre, de sacrilège, de rut et d'abomination rituelle...

A quelle époque a pris naissance ce cérémonial monstrueux? On ne sait; on le trouve tout établi vers le XVIe siècle ; au siècle suivant, on voit les dames de la cour s'y ruer — les plus grandes entre les plus grandes : la marquise d'Argenson, les duchesses de Bouillon, de Saint-Pont, de Luxembourg, de Vendôme... que sais-je! Mais la messe noire la plus colossalement abominable qu'aient vue ces jours, c'est celle que célébra l'abbé Guibourg — un prêtre renégat — sur le ventre de la Montespan

convoitant le diadème royal, pour obtenir la *pâte conjuratoire* « mélange effroyable de sang, de fragments d'hostie et de boue criminelle, os d'enfants « broyés, cendres sans baptême, où, pour grandir la « royale concupiscence, s'ajoute du rut masculin et « féminin, du sang mensuel et de la farine — innommable potion ! » (Jules Bois).

Et ce sacrifice de férocité démente se perpétue comme il a été dit pour la messe de Charles IX, sinon que d'ordinaire c'est un petit enfantelet — le chevreau des noirs rituels — qui sert de victime, qui est consacré — égorgé — pour mêler son sang à l'affreux et ordurier mélange dont je viens de parler... le prêtre boit et fait communier l'autel vivant que, dans l'orgie d'un sacerdoce monstrueusement enragé, il secoue d'une étreinte sacrilège, satanique, sadique... Le drame alors s'agite dans les trois mondes : sur la terre, au ciel et dans l'enfer !

Ainsi donc, la messe noire en haut, le sabbat en bas !... Shatan est Dieu !

Mais les classes moyennes de la société ?... Shatan est partout, vous dis-je, et les classes moyennes de la société, comme les plus hautes, comme les plus basses, sont soumises à Shatan... folie diabolique ! universelle démonomanie ! Possession au sommet, possession au milieu, possession en bas, possession générale ! Des communautés, des villes entières sont possédées. Les exorcistes sont las de prononcer les formules conjuratoires, et les bourreaux d'allumer leurs bûchers. Sous

Charles IX seulement, en France, trente mille sorciers sont brûlés : J. Bodin, Delancre, Del Rio, Boguet et autres démonographes publient leurs manuels judiciaires, et le juge Remigius, navré qu'on ne veuille pas croire tout le monde sorcier, se dénonce lui-même et meurt sur le bûcher.

Mais, par la suite des siècles, tout s'est perfectionné ; seuls, les petites gens, le bas peuple des campagnes, vont corporellement au sabbat, au risque d'y trouver un bûcher plus réel que les flammes de l'enfer ; pour les autres, la sorcellerie s'est ingéniée, elle a dérobé aux mages blancs quelques-uns de leurs secrets, et les adeptes qui veulent laisser leur corps chez eux et n'être transportés au sabbat qu'en esprit, mais avec toutes les sensations de la réalité, s'oignent d'un onguent ou absorbent un électuaire composés suivant des données précises et savamment compliquées que ne désavouerait pas la pharmacopée moderne.

Le hasard de mes lectures m'a fait retrouver l'une et l'autre formule, je les donne ici par curiosité :

ONGUENT

Dans un vase bien couvert, mettre :

Graisse de chevreau [1].		100 gr.
Haschisch supérieur.		5 gr.
Fleur de chanvre. . .	$\overline{\text{aa}}$. .	de quoi remplir le vase.
Fleur de coquelicot. .		

[1] Je répète que, dans les rituels noirs, *chevreau* signifie *enfant;* il s'agit donc d'une graisse purement animale, que l'on peut par suite remplacer par de l'axonge.

Racine d'ellébore [1]. . . . . une pincée.
Graine concassée de tournesol. . . . . une pincée.

Laisser le tout, bien couvert, sur le feu, au bain-marie pendant deux heures, puis passer au clair en retirant du feu.

Mode d'emploi. — Le soir, avant de se coucher, se frotter avec cet onguent derrière les oreilles, descendre sur le cou, le long des carotides, puis sous les aisselles et la région du grand sympathique vers la gauche ; graisser de même les jarrets, la plante des pieds, les saignées des bras et des poignets. Après cette onction, se coucher, bien pénétré de ce que l'on désire voir ou éprouver au sabbat.

ÉLECTUAIRE

Succ. Œnant. Crocat.		3	F. S. A. pour . . . prises.
Extract. Opii Smyrn		50	
Extract. Nucis Bethel.		30	
Extract. Pentaphyl.		6	
Extract. Belladonæ. .	āā P. E.	15	
Extract. Hyosciami. .			
Extract. Conii maculat.			
Extract. pingue Cannabis indic.		250	
Extract. Cantharid.		5	
Gum. adrag. . . .	āā. . . .	Q. S.	
Sacchar. pulverat.			

Stanislas de Guaita, qui a reproduit cette formule « d'un effet prompt, véritablement prodigieux, et » dont il est sûr », dit-il, ne conseille cependant à personne d'en faire usage. Il se garde donc d'indiquer la dose d'une prise.

[1] La racine d'ellébore étant un irritant, ne doit être employée qu'avec précaution.

A sa suite, bien qu'il évite de mentionner sa source, j'ai recherché l'origine de cette drogue que j'ai retrouvée dans un ouvrage de magie noire dû à un médecin du XVIIe siècle. Mais je partage trop son scrupule : il y a dans cette formule des substances dangereuses, et mieux vaut ne pas indiquer la dose.

Grâce à ces moyens, les « honnêtes gens » aussi bien que les « gens de qualité » pouvaient aller au sabbat sans quitter leur logis... Ce n'était là qu'une douce folie causée par le volontaire usage de substances psychiques.

Mais un autre facteur, qu'il ne faut pas omettre, a puissamment contribué à la formation du démon tel qu'il nous apparaît de nos jours.

Pendant toute la période troublée du Moyen Age, il n'existait qu'une seule autorité constituée — fortement constituée : l'Église. Le roi était bien loin du peuple ; ses hauts barons, ses feudataires, sans cesse en guerre les uns contre les autres, ne respectaient guère que la population des villes, parce qu'elle pouvait se défendre elle-même, organisée en commune ; et encore n'était-elle pas à l'abri de toute vexation. Quant à la population des campagnes, elle était livrée à toute la sauvagerie des grandes compagnies, des partisans, des routiers, quand ce n'était pas le seigneur même de la région qui, fort de la force de ses hommes d'armes, pressurait ses misérables vassaux jusqu'au sang. La police n'existait que dans les cités, — et encore! La justice n'était qu'un mot...

Alors, pour réfréner les passions que rien ne bridait ici-bas, l'Église eut recours au démon et à la frayeur qu'il inspirait. Elle menaça de l'enfer ceux qu'elle ne pouvait pas menacer des juges. Elle fit luire à la vue des puissants, que nul frein n'arrêtait en ce monde, les flammes qui, dans l'Au-delà, devaient dévorer à jamais les criminels. Elle s'ingénia, en un mot, à faire du diable le gendarme, et, pour dire le mot, l'épouvantail de la terre.

D'aucuns lui en ont fait un reproche : je ne suis pas de tel avis. Pour quiconque examine froidement, *historiquement*, cette période de crimes monstrueux et de lamentables injustices, ce pandémonium d'atrocités que fut le Moyen Age, il fallait trouver un frein à tant d'abominations. Celui qu'affirma l'Église arrêta les plus puissants sur la pente du mal : l'Église fit donc œuvre saine en produisant, en appuyant de toute sa force un Être de maudissement, corollaire nécessaire du Dieu de justice qu'il fallait faire flamboyer alors pour mâter les puissants, les rois eux-mêmes, que, pour la plupart, la seule crainte de Shatan était capable de maintenir dans les voies d'une vague moralité.

Le malheur fut que l'Église, à la longue, se prit à son propre piège. Lorsque l'ordre se fut établi, les mœurs adoucies et la justice introduite dans les relations humaines, l'état de semi-barbarie avait si longtemps duré, que l'existence du démon et de l'enfer de flammes était devenue en quelque sorte un article

de foi; tous les clercs étaient arrivés à croire religieusement au diable, et terrifiaient les foules par cet enseignement, Et puis, il est un défaut très humain : c'est qu'on ne renonce jamais facilement aux moyens qui donnent la puissance — et cette croyance assurait trop le pouvoir de l'Église pour que l'Église y renonçât bénévolement. De là cette recrudescence de puissance et de folie qu'acquit Shatan dans les premiers siècles des temps modernes.

Mais une autre forme de cette folie, dangereuse celle-là par ses conséquences, et qu'aujourd'hui l'on appellerait de l'hystérie démonopathique, dévastait l'Europe centrale comme une formidable épidémie.

De toutes parts ce n'étaient que moines ou laïcs, bourgeoises ou nonnes qui se prétendaient possédés du démon, ce qui ne présentait de gravité qu'au point de vue religieux, mais ce qui avait l'issue la plus terrible pour les victimes. Car on n'hésitait pas à accuser le premier venu, parfois par hostilité, souvent au hasard, comme étant l'auteur de la possession. Et alors naissaient ces formidables procès criminels où tout serait grotesque si tout n'y était odieux, si de malheureux martyrs n'en avaient trop souvent payé les frais avec leur sang, avec leur vie!

Mais c'était surtout dans les couvents de filles que semblait alors s'être fixé le démon — hystérie et mysticisme, dirait la Science d'aujourd'hui : — En 1609, le couvent des Ursulines d'Aix; en 1613, celui de Sainte-Brigitte, à Lille; en 1632, celui des Ursu-

lines de Loudun, et d'autres, sont successivement la proie du diable... on appelle des médecins qui loin de procéder à une cure méthodique, semblent n'attendre la guérison des malades que de l'efficacité des exorcismes...

Et cela se comprend, car la jurisprudence du temps était que « quiconque prétend nier un fait de possession démoniaque, doit lui-même être considéré comme possédé. » Dans de telles conditions, il fallait être doué d'un véritable courage pour oser faire entendre une protestation dont le prix presque assuré était la hart ou le fagot ! C'est ce qui explique que cette épidémie démonomaniaque se soit si longtemps prolongée.

Au commencement du XVIIe siècle, elle atteint son apogée. A cette époque, le diable est partout, en tout, sur tout... Quoi que ce soit qui dépasse les bornes de la compréhension humaine, le diable seul en est cause ; c'est lui qui motive tout, c'est lui qui explique tout ; on ne peut ouvrir un livre sans en entendre parler, faire un pas sans le rencontrer, un geste sans se heurter à lui : il préside alors à toutes les actions, il mène le monde, il est tout !

Et, dans ce perpétuel affolement que cause sa terreur, les sorciers de bas étage ont beau jeu. C'est sous son égide que la Voisin, la Brinvilliers, la Vigoureux, les Exili, les Lesage et bien d'autres colportent leur *poudre de succession ;* c'est alors que le roi se voit dans l'obligation de créer, sous le nom

de *Chambre Ardente*, un tribunal d'exception chargé de connaître tous les crimes qui s'abritaient sous le voile du satanisme. On cherche le diable partout, à travers les empoisonnements qui atteignent jusqu'au pied du trône, menaçant Louis XIV lui-même. Et c'est alors que, au conseiller La Reynie, président de ce tribunal de sang, qui lui demandait si, dans ses entretiens avec les sorciers, elle avait vu le diable, la duchesse de Bouillon, à qui sa haute situation donnait son franc-parler, répondit : « Je le vois en ce moment, la vision est fort laide : il est déguisé en conseiller d'État. »

Mais il fallait que la plaie fut bien profonde pour que les plus grands personnages se vissent inculpés devant le redoutable tribunal. La comtesse de Soissons jugea prudent de se retirer à Bruxelles ; le maréchal de Luxembourg fut jeté à la Bastille, où il demeura quinze mois.

Toutefois il convient de dire que cette juridiction d'exception fut surtout dure aux petits et aux humbles ; ceux qui avaient eu le tort de servir les grands dans la satisfaction de leurs goûts, de leurs vices, de leurs passions, furent impitoyablement frappés. C'est ainsi que la Vigoureux paraît avoir payé pour quelques seigneurs de la cour qu'elle avait aidés de ses conseils et de son entremise. Mais l'affolement était tel que la redoutable « Chambre Ardente » de cette époque fut amenée à répandre des torrents de sang.

C'est qu'aussi nous sommes à une période de

ténèbres intellectuelles et morales, où fleurit le Pacte avec les puissances mauvaises; partout le maléfice foisonne, le charme opère, l'incantation vénéneuse fait des victimes, les Philtres, Charges et Sortilèges se rencontrent, et l'envoûtement vise même le trône; le nœud de l'aiguillette est si commun qu'à cette époque l'immonde épreuve publique du *congrès* est en pleine efflorescence, ce qui amène des résultats étranges comme, par exemple, de voir tel seigneur de la cour déclaré à Paris non marié valablement pour cause d'impuissance, pendant que, simultanément, le parlement de Rennes le condamne comme convaincu d'avoir engrossé plusieurs filles à la fois. L'évocation des morts va de pair, et toutes les horreurs, toutes les abominations s'ensuivent.

J'ai parlé de l'atroce « messe noire » de ce temps : il me reste à dire quelques mots des pactes et des sortilèges démoniaques.

En cette heure mauvaise où chacun croyait fermement au diable, prometteur de jouissances inouïes, de richesses immenses et d'un pouvoir au-dessus de toutes les puissances de la terre, il n'était personne, du sommet au bas de l'échelle sociale, qui n'eût le prurit de signer un pacte avec Shatan.

Les uns lisaient leur grimoire, acheté à grands frais, à la page des évocations, et prononçaient les formules conjuratoires y indiquées. Les autres se rendaient à minuit en un carrefour de quatre chemins,

y sacrifiaient une poule noire et l'enterraient avec des paroles magiques.

Alors les théologiens discutaient gravement — et non sans terreur, semble-t-il — de la validité des pactes, et de leurs différentes espèces.

L'abbé N. S. Bergier, résumant toutes les idées qui avaient cours dans son siècle, écrit sérieusement dans son *Dictionnaire théologique* :[1].

« Un pacte est une convention expresse ou tacite « faite avec le démon, dans l'espérance d'obtenir par « son entremise des choses qui passent les forces de « la nature. Un pacte peut donc être exprès et formel, « ou tacite et équivalent. Il est censé exprès et for- « mel : 1° lorsque par soi-même on invoque expressé- « ment le démon, et que l'on demande son secours, « soit que l'on voie réellement cet esprit de ténèbres, « soit que l'on croie le voir ; 2° quand on l'invoque par « le ministère de ceux que l'on croit être en relation « et en commerce avec lui ; 3° quand on fait quelque « chose dont on attend l'effet de lui. Le pacte est seu- « lement tacite ou équivalent, lorsque l'on se borne à « faire une chose de laquelle on espère un effet qu'elle « ne peut produire naturellement, ni surnaturellement, « ni par l'opération de Dieu, parce qu'alors on ne peut « espérer cet effet que par l'intervention du démon. »

On voit quelle extension avait pris le commerce avec le diable, puisque en se tenant dans les limites du pacte tacite, il était difficile d'entreprendre quel-

[1] Il a publié son dictionnaire à la fin de sa vie, en 1789 ; mais, né en 1718, il avait vu de près toute la névrose démonopathique de cette période.

que chose de hasardeux sans être assuré de ne pas, par suite, se trouver lié avec Shatan.

Les pactes de cette époque foisonnent dans nos annales; ou en rencontre dans toutes nos grandes bibliothèques publiques, au département des manuscrits. Celui sur le vu duquel fut condamné Urbain Grandier n'était qu'une copie « l'orignal étant en enfer » dit le texte[1]. Ces pactes, quand ils sont en original, sont généralement écrits avec du sang, et portent, à côté de la signature humaine, un criterium qui est parfois un trait de plume (Collin de Plancy, dans son dictionnaire infernal, enregistre plusieurs de ces seings); mais le plus souvent c'est une marque particulière, telle que, par exemple, un trou dont les bords sont brûlés comme si le parchemin avait été traversé d'un fer rouge. Dans le traité de théologie qu'il publia en 1625, Gilbert de Vos reproduit une originale signature de démon : c'est une croix à branches égales surmontée d'une silhouette de main. L'explication porte que ce signe a été laissé par le diable apparaissant sous la forme d'une jeune fille...

Au reste alors, même les enfants se livraient couramment au démon. Marie Desvignes ne fut-elle pas sorcière à treize ans, et Catherine Polus ne fut-elle pas condamnée pour ce fait à l'âge de huit ans ? Cette dernière appartenait à une famille dont tous

[1] De nos jours, il est encore des gens assez naïfs pour faire des pactes. On trouvera dans une brochure de Papus « *Peut-on envoûter?* la très curieuse reproduction d'un pacte contemporain.

les membres, sans exception, se déclaraient voués au démon. Ce seul fait montre à quel point en était arrivée cette épidémie d'hystéro-démonopathie.

Comment, demandera-t-on, peut-il se faire que telle folie ait pris tant d'extension, puisque l'inexistence de Shatan étant démontrée, la sorcellerie qui semble au prime abord être une émanation diabolique, ne devait posséder aucun pouvoir, arriver à aucun résultat?

Il y a dans cette question, qui à première vue semble logique, une énorme erreur dont successivement le Moyen Age et les Temps Modernes ont été victimes, et dont nous subissons encore les conséquences à l'heure actuelle. Au contraire, les sorciers de jadis avaient un réel pouvoir, lorsqu'ils en étaient convaincus, et ce pouvoir allait jusqu'à produire des effets physiques — je ne parle pas ici des empoisonnements qui trop souvent se commettaient à l'ombre de la magie noire, mais seulement de la puissance étrange que l'homme, dans certains cas, peut exercer sur ses semblables. Je verrai plus loin quelle était la force à laquelle ils faisaient appel, croyant, dans leur ignorance, avoir affaire au diable : il me suffira pour l'instant de faire remarquer d'une part l'étrange analogie que l'on trouve entre les signatures ou pantacles diaboliques apposés sur les pactes, et les signes ou figures obtenues, à l'aide de la seule force psychique par des expérimentateurs de nos jours tels que M. de Guldenstubbé — et, d'autre part, les indé-

niables rapports que l'on rencontre entre le *sigillum diaboli* ou endroit insensible que présentait à la justice d'alors le corps des anciens pactisants, et l'anesthésie corporelle qu'étudient de nos jours sur les sujets hypnotiques, la Salpêtrière et l'école de Nancy.

3° *La messe stercoraire.*

Que dirai-je de cet office qui symbolise à l'époque contemporaine un des deux courants du satanisme?

Il me suffira de marquer que la messe noire, quelque peu grandiose dans les surgeons du manichéisme, tombée dans l'odieux sanguinaire à la suite du Moyen Age, est de nos jours engluée dans une boue fétide. Il me répugne de salir ma plume à de telles ignominies : aussi serai-je bref.

A plusieurs reprises, il m'a été proposé de me faire assister à la messe noire : on ne me demandait que ma parole d'honneur écrite de ne jamais révéler à qui que ce fût les rites dont je serais témoin.

Au premier abord, il n'y a pas à se le dissimuler, une pareille offre était des plus séduisantes pour qui veut sonder, en haut comme en bas, tous les mystères de l'être, et en somme, pour moi, il y avait là la curiosité d'une étude nouvelle et rare sur le maléfice. Mais un motif m'a toujours fait reculer au dernier moment. — S'il y a des satanisants dont la croyance

n'est qu'une sorte de mysticisme de folie, dans le plus grand nombre des sectes le dogme semble aujourd'hui basé sur l'*antiphysisme* — que l'on me pardonne ce néologisme employé à dessein — et, dans l'occurrence d'une descente de police, toujours à redouter en pareille matière, il y a des gens en compagnie desquels il est par trop humiliant de se faire ramasser : c'est une tare que je n'ai jamais ambitionnée, que de voir mon nom accoté, au cours d'une enquête judiciaire, à ceux de X... ou Y..., que l'on rencontre sur les carnets de la brigade des mœurs ! A quelle catégorie appartenait le milieu où l'on m'offrait de m'introduire? C'était pour moi une question capitale — mais une question que, malgré tout mon désir de savoir, je ne pouvais pas, décemment, poser à mon introducteur éventuel. Je n'ai donc jamais assisté à une célébration de messe noire telle qu'elle se dit à notre époque.

Je n'insiste pas : on me comprendra de reste.

Au surplus je suis heureux de renvoyer le lecteur curieux de ces choses à un maître livre de J.-K. Huysmans, *Là-bas*, qui résume magistralement cette partie du satanisme contemporain.

Cette partie seulement — car il est une autre face curieuse de ce même satanisme actuel, et cette face est celle-ci : alors que les satanisants proprement dits adorent en Shatan l'éternel adversaire de Dieu, un autre dogme s'est formé, de nos jours, qui voit en Shatan, Dieu lui-même : — c'est le Lucifërisme.

Dieu, disent les Lucifériens, a manqué à toutes ses

promesses; depuis dix-huit siècles, malgré les assurances du Christ, le monde est toujours en proie au mal et à la douleur : Dieu est resté inactif et muet. Donc, le Christ a trompé le monde, et la divinité au nom de laquelle il a parlé est fausse et mensongère. La conséquence en est que le véritable Dieu, le Dieu de force et de bonté, c'est l'adversaire de Yahveh, c'est Shatan, en ce moment enchaîné par son ennemi, mais devant un jour reprendre son rang, annoncé par l'Antéchrist de qui la famille est déjà connue des fervents. Cet Antéchrist, messager du Dieu-Bon Shatan, sera le premier-né d'une femme qui formera la soixante-dixième génération, depuis le commencement de notre ère, d'une famille où ,en ligne directe, chaque femme n'a jamais enfanté qu'une fille [1].

Entre ces deux extrêmes que représentent Shatan-démon et Shatan-Dieu, il y a bien des dégrés intermédiaires que n'a pas manqué d'occuper la folie humaine.

Mais tout ceci n'est plus de l'histoire de Shatan compris en tant que personnalité; aussi m'excusera-t-on de passer rapidement. Qu'il suffise de savoir que dans l'ancien monde et dans le nouveau, ces petites sectes dissidentes sont légion, surtout en Angleterre et aux États-Unis, où il n'est pas rare de voir quelqu'un s'intituler « Divinité » et fabriquer lui-même sa petite religion. Les croyances de toutes ces minuscules églises diffèrent naturellement entre elles, mais

[1] Cette famille, dont le nom est connu, habite à V..., au nord de l'Alsace.

en général, elles sont basées sur un lien commun qui est la prostitution soit féminine, soit masculine.

En France, la plus connue de ces sectes est celle du Carmel de Lyon, qui fut fondée voici plus d'un demi-siècle par Pierre-Eugène Vintras, dit Stratanaël-Elie ; ce prophète des temps nouveaux fut peut-être un escroc, comme le déclarèrent les tribunaux français, mais certes il fut un remarquable thaumaturge. — « On ne saurait lui refuser un véritable génie et une puissance étonnante d'attraction » dit de lui l'abbé L.-F. André; et Stanislas de Guaita : « Il fut un des plus prodigieux médiums qui aient manifesté jamais le grand livre des ambiances hyperphysiques ». Sous ses pas surgissaient des hosties sanglantes; détenu corporellement en prison, il apparaissait à ses fidèles; à sa voix les cloches se mettaient toutes seules en branle; le vin emplissait instantanément les calices qu'il prenait; le sang fusait d'un tableau religieux de son oratoire... Que l'on ne croie pas que ce fût par prestige : plusieurs de ces faits ont été vérifiés et reconnus authenthiques par la justice. Son second successeur est mort à Lyon, d'envoûtement[1], et le

[1] Dans ce travail, je n'ai eu en vue que d'étudier la formation — historique, autant que possible — de la personnalité de Shatan. Je suis donc forcé de laisser en dehors toutes sortes de faits secondaires qui ressortissent plutôt de la magie noire et de la sorcellerie : charmes de mal, possession larvaire, etc.; ces faits sont étudiés particulièrement dans un autre ouvrage (*Le Ternaire magique de Shatan: Envoûtement, Incubat, Vampirisme,* chez H. Daragon, éditeur, *sous presse*), où je donne sur les messes noires et le satanisme contemporain, de nombreux détails qui

Carmel, après avoir séduit des esprits cependant élevés et causé d'irréparables chutes, suit obscurément sa voie quelque part, peut-être agonisant, peut-être attendant son heure pour reparaître...

Tout ceci ne forme que les éléments d'un satanisme intellectuel, si je puis m'exprimer ainsi. Mais la véritable Église de Shatan, c'est le sabbat. Or, aujourd'hui, à l'aube du xxe siècle, le sabbat réunit-il encore ses fidèles ?

Hardiment je répondrai *oui*, parce que j'ai des preuves pour étayer cette affirmation ; mais ces preuves sont de telle nature que je ne puis les produire au jour sans désobliger certaines personnes vivantes, que je considère par ailleurs comme de parfaitement honnêtes gens. Je laisserai donc le lecteur libre de croire ou non mon affirmation, au reste désinteressée. Je ferai remarquer seulement qu'il en est du monde moral comme de la science chimique : rien ne s'y crée, rien ne s'y perd, et telle croyance religieuse, disparue depuis des siècles de la surface du monde, possède encore, ici ou là, quelques rares et irréductibles fervents. Les Gnostiques n'ont-ils pas encore leur Église dont le pape, Synésius[1], habite à Paris ? La doctrine essénienne, que l'on peut croire morte depuis quinze siècles, n'a-t-elle pas aujourd'hui

n'ont pu trouver place ici, comme ne rentrant pas dans le cadre que je m'y suis tracé,

[1] Nom mystique dont le titulaire, sous son véritable nom très connu, et très honorablement connu, a occupé, si je ne me trompe, une haute situation dans un ministère.

une importante communauté à Lyon ? A Paris même, il y a peu de temps, n'a-t-on pas célébré les mystères d'Isis? Est-ce que chaque année, au printemps, les derniers Druides de France ne se réunissent pas dans une forêt de Seine-et-Oise, à l'est de Paris, pour, à l'aube, y cueillir le gui avec la faucille d'or des ancêtres ?

Que l'on en soit donc assuré, le sabbat nocturne et démoniaque est demeuré, peut-être un peu modifié dans son essence, peut être moins publiquement tenu — les règlements de la police moderne ont des rigueurs auxquelles on est forcé de se soumettre —; mais celui-là se tromperait étrangement qui le croirait avoir, depuis des siècles, rejoint les vieilles lunes.

Ce chapitre ne serait pas complet si je ne disais ici quelques mots sur les démonographes contemporains.

Aujourd'hui que le diable est officiellement reçu par l'Église, que son existence y est affirmée, que sa personnalité, bien que tirée comme on l'a vu d'une origine des plus douteuses et basée sur les preuves les plus fragiles et les plus discutables, y est mise hors de doute par dix-huit siècles d'une légendaire possession d'état, les démonographes foisonnent parmi le clergé. Non pas que tous les prêtres catholiques ou ministres protestants soient également convaincus, car un prêtre âgé, avec qui je discutais un jour cette question, conclut en me disant avec un sourire où la tolérance se mêlait à un léger scepticisme : « Vous savez!... en toutes ces choses, il y a à prendre et à

laisser ! » Sans s'en douter, il exprimait et résumait en langage familier, le décret conciliaire de Trente, si plein de doutes, de déclarations alambiquées et de négations déguisées.

Et, chose éminemment remarquable, qui montre combien le clergé se montre réservé en ces matières, les trois grands démonographes de ce siècle ont été non des prêtres, mais des laïques.

Le premier, M. de Mirville, a écrit, sur le spiritisme, qu'il traite — naturellement — de satanisme, huit gros volumes in-quarto, où tous les phénomènes psycho-nerveux, quels qu'ils soient, sont indistinctement rapportés au diable. Ce que l'on peut dire de plus indulgent sur son vaste *factum*, c'est que l'auteur devait être à tout le moins possédé, lui-même, par le démon du désordre, car, avec son manque de plan, ses discours accessoires et ses volumineux appendices, il est très difficile de se retrouver dans son œuvre.

Le second, J. Bizouard, a écrit une vaste compilation sur les *Rapports de l'homme et du démon*, en six énormes volumes in-octavo de 700 à 900 pages chacun; l'œuvre eut pu, sans inconvénient, être condensée en un seul volume; néanmoins, elle offre quelque intérêt; mais cet auteur, comme le précédent, comme d'ailleurs tous ses devanciers des siècles antérieurs, part d'un principe absolument faux : l'intelligence humaine sait tout, n'a plus rien à apprendre; donc, ce qui est nouveau pour elle, ce

qu'elle ne comprend pas, vient forcément de Shatan! Avec cette idée nettement arrêtée, on va loin, et toutes les maladies neuriques que l'on prenait au Moyen Age pour des possessions diaboliques, qu'à notre époque la médecine commence à peine à étudier, sont facilement rangées sous l'étiquette du satanisme. Il en serait probablement de même de la phonographie[1], des ondes hertziennes et des rayons Röntgen, si, à l'époque où écrivait l'auteur (1860), on lui eût parlé de cet ordre de phénomènes, pourtant purement physiques.

J'arrive au principal protagoniste de l'idée satanique, le chevalier Gougenot des Mousseaux[2], pour qui tout, absolument tout, est satanisme, je veux dire : tout ce qui échappe à son étroite compréhension. Il est, certes, de mauvais goût de médire des absents, mais je ne puis m'empêcher de remarquer que sa perspicacité ne paraît pas pécher par excès d'ampleur: à cet égard, son œuvre est on ne peut plus curieuse à consulter!

Où qu'il rencontre une modification physiologique — léthargique, cataleptique ou autre — instantanément produite dans l'organisme d'un sujet par l'ordre d'un hypnotiseur, immédiatement et sans

[1] Je ne plaisante pas. Le jour où le phonographe Edison fut présenté à l'Académie des Sciences, un des membres de la docte assemblée, que je préfère ne pas nommer, se mit en colère, affirmant qu'il y avait un ventriloque dans l'assistance.

[2] Ouvrages principaux : *Dieu et les Dieux* — *Médiateurs et moyens de la Magie* — *La Magie au* XIXe *siècle* — *Mœurs et pratiques des démons* — *Les Hauts phénomènes de la Magie*, etc.

plus ample informé, il en rapporte la cause au démon. J'ai, certes, pour ma part, assisté à d'étranges phénomènes; j'ai vu notamment le magnétiseur Donato faire tomber, en soixante-dix secondes, les pulsations artérielles de son sujet Lucile, de soixante-sept par minute à trente-deux, et cela en présence de médecins qui surveillaient eux-mêmes le pouls du sujet et qui n'étaient certes pas des compères; jamais l'idée falote ne me fût venue que le diable pût être pour quelque chose dans l'affaire.

Ailleurs, il raconte l'histoire d'une jeune fille « appartenant à cette race de femmes que l'idée, que la vue du bien, quel qu'en soit l'aspect, blesse et détourne plutôt qu'elle ne les ragoûte »... — Je prie le lecteur de vouloir bien croire que je suis absolument sérieux et que je cite textuellement : *Hauts phénomènes de la magie* (p. 377) —, séduite par le diable en personne, qui lui fait signer un pacte, qui prétend agir corporellement en mouvant un cadavre, qui veut lui enseigner à « tirer les cartes », à empêcher les gens « de boire, de manger, d'allumer le feu », etc. ; bref, le narrateur se fait le responsable éditeur d'un ensemble de faits si lamentablement grotesques, qu'il tient, dit-il, de Monseigneur X... — personnalité demeurée malheureusement dans la coulisse — que l'on se demande à quel étiage a bien pu atteindre la limpide candeur de ces deux hommes, pour ne s'être pas doutés un moment qu'ils

pouvaient avoir affaire à une péronnelle dont la malignité, dans un but de lucre ou autre, s'était f...ichue d'eux avec une imposante maëstria.

Au reste, une simple citation montrera mieux que n'importe quelle discussion, ce que l'Église entend aujourd'hui par satanisme.

L'ouvrage précité de Gougenot des Mousseaux (*Hauts phénomènes de la magie*, Paris, chez Plon, 1864), comporte en son introduction plusieurs lettres approbatives de l'archevêque de Bordeaux, du cardinal-archevêque de Besançon, du P. Voisin, du P. Ventura, toutes conçues dans un même esprit, que résume une seule ligne de l'approbation du P. Ventura de Raulica, ancien général de l'ordre des Théatins, consulteur de la Sacrée Congrégation des Rites et examinateur des évêques et du clergé romain : « MAIS MAGIE, MESMERISME, MAGNÉTISME, SOMNAMBULISME, SPIRITISME, HYPNOTISME, NE SONT QUE SATANISME! (p. IV) ».

Ranger le mesmérisme, le magnétisme, le somnambulisme et l'hypnotisme dans le satanisme, à l'heure où étudiaient Charcot, Beaunis, Bernheim, Luys, Liébeault et tant d'autres illustres hypnologistes, c'était plutôt... invraisemblable — pour être poli! — Et comment qualifier telle opinion, aujourd'hui que tout hôpital, même de médiocre importance, possède un laboratoire d'hypnologie?

Hélas! depuis de Lancre et Del Rio, depuis des siècles, les démonographes n'ont rien oublié, rien appris surtout.

— Heureusement, disait mélancoliquement le savant colonel de Rochas, chassé brutalement de son poste à l'École polytechnique, dont il avait fait comme une avant-garde de la Science dans le Mystère, heureusement qu'on ne nous brûle plus !

Est-ce bien sûr ?

Savez-vous, vous qui me faites l'honneur de lire ces pages, à quelle époque a été brûlé le dernier satanisant, suivant la doctrine ecclésiastique, — qu'il ne faut pas confondre avec la doctrine du Christ ?

Au XVI[e], XVII[e] siècle au plus tard, croit-on communément ?...

Quelle erreur !

Le 4 avril 1874 — il n'y a pas trente ans — l'alcade Castillo, de Jacobo (Mexique), a arrêté, jugé et fait brûler vifs José-Maria Bonilla et sa femme Diéga, comme sorciers, après avoir acquis la conviction, dit-il dans son rapport au préfet du district, qu'ils avaient jeté un sort sur un certain Sylvestre Zacharias ; quelque temps après, à la demande de plusieurs habitants de Jacobo, le même alcade a fait encore brûler vifs une vieille femme et son fils également convaincus de sorcellerie. Le gouvernement mexicain informé de ces faits, a dû prendre des mesures pour protéger d'autres personnes menacées des mêmes atrocités... Mais je ne sache pas que l'alcade Bonilla ait été déféré à un tribunal quelconque pour répondre de ses crimes, ait été révoqué ou simplement déplacé, ait même reçu aucun reproche...

VII

LE DEVENIR DE SHATAN

> Par le bien absolu, on arrive à Dieu, et, par le mal absolu, au diable.
>
> CH. BAILLY

VII

LE DEVENIR DE SHATAN

Avant d'examiner quel peut être l'avenir qui attend l'entité du mal, dont la personnalité morale et matérielle est certainement appelée à disparaître comme un mauvais songe qui a étreint l'humanité durant une trop longue série d'âges, il me semble à propos de dire quelques mots de la force que, sans s'en douter, mettaient en œuvre les pactisants des siècles passés, et que, par une erreur dont j'ai expliqué les causes, ils ramenaient fatalement au Shatan biblique devenu le démon du Christianisme.

Sans que les tribunaux d'alors y aient fait attention, le mot de l'énigme a été dit par Eléonore Galigaï à qui ses juges demandaient par quels sortilèges elle avait pu dominer, comme elle l'avait fait durant de longues années, la reine Marie de Médicis : « Par le seul ascendant d'une âme forte sur un esprit faible ! »

En effet, la volonté humaine est une force dont l'homme ne soupçonne pas la puissance. « Ayez la foi, dit le Christ, et vous transporterez des monta-

gnes! » On prend cette parole au figuré, on a tort; elle est vraie à la lettre. La volonté, en politique, c'est ce qui fait les Alexandre, les César, les Pierre le Grand, les Cromwell, les Napoléon; au point de vue de l'art, elle a créé les Michel-Ange, les Shakespeare, les Molière, les Victor Hugo; en toutes choses, elle manifeste l'homme supérieur à son temps, supérieur à son ambiance.

C'est la volonté qui a produit la sorcière du Moyen Age. Sûre d'un pacte imaginaire qu'elle croyait réel, elle était certaine que Shatan lui obéirait dans tout ce qu'elle ordonnait; et ses ordres, sa *volonté* mettaient en œuvre une autre force qu'elle ignorait, que l'occultisme a toujours connue, et que la science actuelle commence à peine à étudier dans ses plus rudimentaires manifestations, une force qui est soumise à l'énergie de l'homme quand l'homme est assez énergique pour la dominer. Et, grâce à cette force, la sorcière atteignait son but, envoûtait, jetait ses maléfices, et, devant le juge, supportait impassible et stoïque, toutes les tortures des tourmenteurs.

Cette force, maniée par la volonté, c'est celle qui fait aujourd'hui les sujets hypnotiques [1] et les sensitifs psychométriques et télépathiques : la science contemporaine commence à l'étudier. Mais quelle est-elle ?

[1] Cette force répond tellement à celle qu'on croyait jadis émaner du démon que l'Eglise englobe, comme on vient de le voir, le mesmérisme, le magnétisme, le somnambulisme et l'hypnotisme dans le satanisme.

« Il existe dans la nature une force bien autrement « puissante que la vapeur, dit Eliphas Lévi [1] et au « moyen de laquelle un homme qui pourrait s'en em- « parer et saurait la diriger, bouleverserait et change- « rait la face du monde ; elle consiste dans un agent « universel dont la loi suprême est l'équilibre, et dont « la direction tient immédiatement au grand arcane de « la magie transcendante. Par la direction de cet agent « on peut changer l'ordre même des saisons, produire « dans la nuit les phénomènes du jour, correspondre « en un instant d'une extrémité à l'autre de la terre,

[1] Introduction au *Dogme de la haute magie.* — Voici plusieurs fois que le mot « magie » se présente sous ma plume : je dois à ce propos une explication au lecteur, Je crois à l'existence de la Magie comme à la mienne propre, certes ! Mais que l'on ne s'y trompe pas : la Magie à laquelle je crois n'est pas cet « art de faire des choses qui passent les forces de la nature » comme on le supposait à tort autrefois, comme on le suppose encore aujourd'hui. Non ! la Magie à laquelle je crois est celle qui, rénovée par de grandes intelligences, des Papus, des de Rochas, des Ochorowicz et autres, peut se définir philosophiquement : « La science du rapport des choses » et pratiquement : « La science précise de dominer, par la volonté humaine hyperdynamisée, les forces de la nature — connues, dédaignées ou ignorées de la science officielle, mais étudiées et mises en œuvre par les occultistes. »

De même que l'alchimie, si vilipendée jadis, s'appelle aujourd'hui hyperchimie et est en train de se créer une place au sommet des sciences chimiques, entre la dynamo-chimie, l'électrochimie et la thermo-chimie, de même, la Magie, à l'heure actuelle, abandonne ce nom trop décrié jadis, s'intitule hyperphysique, et, apportant à l'humanité des forces jusqu'alors inconnues du public, tend à se faire place au plus haut point des sciences physiques et naturelles,

C'est à cette magie-là que je crois, et j'y crois fermement, parce que j'ai eu des preuves sans nombre de son existence et de sa réalité en tant que science positive.

D'ailleurs, dans un autre ouvrage, (*Au delà,* I, vol, in-12 chez Juven, éditeur, *sous presse*) j'étudie avec quelques détails certaines expériences et certaines théories de cette science encore nouvelle, après avoir été si vieille !

« voir comme Apollonius ce qui se passe à l'autre bout « du monde, guérir ou frapper à distance, donner à la « parole un succès ou un retentissement universels. « Cet agent qui se révèle à peine sous les tâtonnements « des disciples de Mesmer, est précisément ce que les « adeptes du Moyen Age appelaient la matière première « du grand œuvre. Les Gnostiques en faisaient le corps « igné du Saint-Esprit... »

Encore une fois, quelle est cette force ?

Elle est dans un autre monde ou, pour parler plus exactement, sur un autre plan de notre monde, autour de nous, à la portée de chacun de nous sous certaines conditions ; auprès d'elle, tout dynamisme physique n'est que faiblesse ; le pervers peut la diriger vers le mal, comme l'être de bonté peut en faire un agent de bien ; elle est effroyablement puissante, puisqu'elle est l'essence de la vie, puisqu'elle est celle-là même dont naissent, vivent et meurent les mondes comme les individus ; elle est si colossalement forte qu'elle peut désagréger instantanément et réduire en poussière quiconque a recours à elle, et qu'elle domine la tombe elle-même...

L'occultisme l'appelle, par allusion aux replis mouvants dont elle enserre notre monde, le *Serpent des grandes forces cachées*.

Cette force cosmique, souveraine de toutes les autres, qui n'en sont que des émanations ou de pâles reflets, matrice de lumière, de chaleur, d'électricité et de magnétismes, l'homme peut se l'assujettir sous

certaines conditions, mais au péril de ses jours s'il en ignore le maniement. L'occultiste l'étudie dans sa source et dans ses effets ; le magiste la dirige vers des buts de bonté, et le goétien vers des fins mauvaises, car, en soi, elle est neutre et renferme aussi bien la mort que la vie ; seul, l'initié supérieur la connaît dans son essence et la peut dominer sans crainte, pour l'utiliser au service d'une volonté toujours tendue vers le bien.

Est-elle donc inconnue de nos jours, cette force assez colossale pour qu'on l'ait crue jadis une émanation de Shatan ?

Point. Mais elle est ignorée officiellement pour ce seul motif que la science officielle la veut ignorer... Songez donc, combien de théories magistrales seraient détruites par son introduction dans les études des Facultés !

Au contraire, elle fut connue de tous temps, étudiée par les plus grandes intelligences, et a reçu bien des noms ; souvent, même, on lui a fait jouer un rôle qui n'est pas le sien. C'est d'elle que parlaient certains philosophes de l'antiquité, lorsqu'ils disaient : « Un esprit intérieur, vivifie la matière, et c'est son souffle qui préside à ses mouvements. » C'est la LUMIÈRE ASTRALE des Kabbalistes ; l'AZOTH des Alchimistes; l'AKASA des philosophies hindoues ; le NEPHESCH de la Bible ; le CHAR SUBTIL de Platon, qui, après la mort du corps matériel conduit l'âme à l'Esprit divin ; c'est l'ESPRIT VITAL de Maxwell, le FLUIDE UNIVERSEL,

l'ARCHÉE DE LA NATURE qui servit de base aux théories de Van Helmont et de Mesmer ; la MATIÈRE SUBTILE de Descartes, avec son « plein » et ses « tourbillons » ; c'est elle que Newton qualifiait d'ESPRIT TRÈS SUBTIL, pénétrant à travers tous les corps jusqu'au fond de leur substance ; c'est elle que les physiciens contemporains, malgré leur matérialisme, ont été obligés de reconnaître sous le nom d'ÉTHER. C'est la FORCE DYNAMIQUE par laquelle Hirn remplaçait l' « Esprit très subtil » de Newton ; c'est l'OD de Reichembach ; c'est par elle que les intéressantes expériences du colonel de Rochas sur l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité peuvent avoir lieu ; elle est le PRINCIPE VITAL de Barthez, la FORCE PSYCHIQUE d'Aksakow, l'ÉLECTRICITÉ ANIMALE de Pététin, l'ÉLECTRO-DYNAMISME de Philips ; l'INFLUX RAYONNANT de Dumontpallier, le FLUIDE UNIVERSEL de Richnowski (de Lemberg), la FORCE NEURIQUE RAYONNANTE du docteur Barety, la FORCE VITALE du docteur Baraduc, le FLUIDE NERVEUX de quelques physiologistes modernes. C'est aussi le FLUIDE MAGNÉTIQUE des magnétiseurs, le FLUIDE PHYSIOLOGIQUE de Durville. C'est le SUBSTRATUM de Kant, l'intermédiaire dont l'esprit a besoin pour agir sur la matière. Sa tonalité est infinie : sans elle, pas de vie physique. C'est par elle que la matière vit, agit, engendre les phénomènes vitaux que la nature nous offre avec une aussi merveilleuse variété. Pour jouer un pareil rôle, il faut que cette substance-force soit autre chose que la matière ; ainsi, c'est à tort

que l'on vient nous parler aujourd'hui de « matière radiante », de « matière quintessenciée »...

Tant qu'on ne reconnaîtra pas l'existence de cette *substance immatérielle* — immatière n'est pas zéro — la Science ne sortira pas de l'empirisme dont elle est actuellement victime [1].

Telle est la force qui, dirigée par une volonté même parfois inconsciente, a produit ces manifestations physiques en dehors des lois connues, et que le passé rapportait indistinctement à Shatan.

Tout ceci est satanisme ! dit l'Église. — Non. C'est l'étude et le maniement d'un dynamisme encore inconnu, colossalement puissant, source, origine et essence de ces autres forces secondaires que nous appelons lumière, chaleur, magnétisme physique et animal, électricité, énergies neurique, psychique, odique, etc., et — ce qui résume tout — vie. Et ce dynamisme sera un

[1] J. Bouvery, *Spiritisme et Anarchie.* — Et — pourrait-on ajouter — avec la science officielle, tous les naïfs pour qui cette même science officielle a posé, dans sa misérablement fausse impeccabilité, les colonnes d'Hercule au delà desquelles ne doit pas s'aventurer la croyance humaine — comme si, présentement la science savait tout !

Il y a déjà longtemps que le Dr Encausse a écrit : « Toute per- « sonne qui, à l'heure actuelle, nie systématiquement les phéno- « mènes du psychisme (quelle qu'en puisse être d'ailleurs « l'explication), fait preuve d'ignorance ou de mauvaise foi ! » (*Traité méthodique de Science Occulte*).

Hélas ! combien de gens aujourd'hui encore, même parmi ceux qui se considèrent comme instruits, donnent bénévolement, naïvement, cette « preuve d'ignorance ou de mauvaise foi », sous le vain prétexte qu'ils jugent indigne d'eux d'ouvrir un ouvrage relatif à des études que la petite science officielle réprouve parce qu'elles frappent de mort les théories fausses sur lesquelles elle vit !

jour au service de l'homme, et son usage changera du tout au tout les conditions de la vie dans l'humanité.

Aujourd'hui, l'on commence à peine à l'étudier, alors que depuis des myriades d'années l'occultisme le connaît et le met en œuvre, aussi bien dans les temples de l'Himalaya que dans les cryptes de Thèbes, Hécatompylos ; mais le peuple l'a toujours ignoré, l'ignore encore, l'ignorera sans doute longtemps[1]... Et ses manifestations, amenées par une volonté parfois inconsciente elle-même de la force qu'elle manie, ont été qualifiées de miracles ou d'œuvres de Shatan, suivant qu'elles se produisaient dans tel ou tel sens...

Maintenant que j'ai dit ce qu'est exactement cette force que le Moyen Age, les Temps Modernes, et nos jours eux-mêmes ont attribuée au diable, je reviens à Shatan lui-même, dont je vais étudier le devenir

[1] Il faut l'avoir vu par soi-même, pour se rendre compte de la difficulté qu'éprouvent les connaissances nouvelles à se répandre dans le public ! Combien n'ai-je pas rencontré autour de moi, de personnes que par ailleurs je considère comme intelligentes, mais que leurs occupations ou leur genre de vie tiennent éloignées des progrès de la science, nier fermement la possibilité des phénomènes et même de l'existence de l'hypnotisme, et me regarder comme un mauvais plaisant quand je leur en affirmais la réalité !... Etroitesse d'esprit, pensera-t-on ?... Non pas, mais simplement vanité inconsciente de l'homme qui, en général, affirme d'autant plus un savoir supposé universel, qu'il a moins étudié, et qui, surtout, en cette époque où nous abordons à peine l'étude de la haute science, croit qu'il sait tout, et qu'il ne lui reste rien à apprendre. C'est là un travers de l'esprit humain qui subsistera tant que l'homme sera homme, et qui forcera ceux qui *savent* à employer les coups de maillet pour faire pénétrer une vérité nouvelle sous le front de leurs contemporains et à enfoncer à coups de bélier les portes des académies.

probable — qui est pour lui le Néant d'où l'ont fait sortir seulement la faiblesse, la lâcheté et l'aveuglement de l'homme.

J'ai, jusqu'à présent, examiné le mode de formation du double mythe que l'on désigne sous le nom du démon et de l'enfer ; j'ai, fouillant dans les mystères presque scellés du passé, montré leur origine purement légendaire et leur développement simplement traditionnel. Au point de vue dogmatique, il n'existe pas de texte qui détruise la valeur de ceux que j'ai exhumés du passé.

Bien plus ! La croyance à Shatan, dirai-je, ne peut être qu'un blasphème envers la Divinité !

« Admettre qu'il existe un être investi du pouvoir « d'être l'adversaire du créateur des mondes, c'est nier « l'existence de Dieu même, en posant une limite à son « infinie perfection. En effet, Dieu ne serait pas tout « puissant s'il avait un rival en puissance ; il ne serait « point souverainement bon s'il tolérait qu'un être « quelconque, inférieur à lui mais supérieur à l'huma- « nité, pût entraîner de faibles créatures dans les pré- « tendus abîmes de l'enfer et de l'éternelle damnation. « L'homme, dit la croyance des Mages, est né libre et « éternellement perfectible. Le bien et le mal sont les « œuvres de sa liberté. Le mal concourt aux épreuves « et au triomphe des justes ; le bien, à son tour, pro- « duit la rédemption des pécheurs. Ainsi se réalise, « dans la succession des temps, l'harmonie de la jus- « tice et de la miséricorde divines »[1].

J'irai même encore plus loin.

[1] P. Christian, *Histoire de la Magie*.

Non seulement cette conception du démon et de l'enfer est monstrueuse à tous les points de vue, mais elle est illogique au premier chef.

Métaphysiquement, peut-on dire, si Dieu est défini : « l'Etre qui nécessairement existe », son rival, son adversaire en tout doit être logiquement qualifié « le non-être qui nécessairement n'existe pas ».

Mais, sans atteindre les hauteurs du raisonnement métaphysique, en interrogeant notre seule raison humaine — qui apparemment, si elle émane de Dieu, nous a été donnée pour que nous le cherchions — que voyons-nous ?

Shatan, rival de Dieu ? Mais où donc est l'absolu de Dieu comme puissance ?

Un Être du mal luttant contre un Être de bonté ? Où donc est l'absolu de Dieu comme bonté ?

L'homme, faible, faillible et misérable, jeté en proie à toutes les suggestions d'un Prince du Mal incommensurablement plus fort que lui ? Où donc est l'absolu de Dieu comme justice et amour ?

Un logicien, Pierre Bayle, a résumé ces objections dans un remarquable dilemme : « Dieu, dites-vous, est *tout-puissant*, *omniprévoyant*, infiniment *miséricordieux et bon*. D'autre part, une partie des hommes est promise à l'enfer, puisque l'enfer existe. Donc, Dieu a voulu le mal et l'enfer... Vainement objecteriez-vous l'inviolabilité du libre arbitre humain, car le mauvais usage que l'homme fait de ce libre arbitre, si Dieu ne l'a pas prévu, son omniscience est en

défaut ; s'il l'a prévu mais n'a pu l'empêcher, c'est sa toute-puissance que je nie ; si, la prévoyant et pouvant l'empêcher, il ne l'a pas fait, je conteste sa toute bonté. »

De même pour l'enfer de flammes, l'éternité de souffrances...

Se rend-on bien compte de ce qu'est une éternité ? Supposez, pour faire comprendre ce terme, un bloc de métal inoxydable aussi volumineux que la terre ; tous les cent ans, un papillon vient l'effleurer de son aile ; quand, à force d'être effleuré de coups d'aile de papillon, ce bloc aura été usé, ce ne sera rien, il faudra recommencer ; et quand on aura recommencé dix fois, cent fois, mille fois, ce ne sera encore rien : l'éternité ne sera qu'à son début !

En regard de cette incommensurable éternité, plaçons la vie humaine : un atome dans le temps ! Qu'est une faute, dans cet atome de temps ? Un atome dans l'atome.

Et ce serait pour punir quelque chose d'incommensurable tant c'est petit, que l'homme serait jeté à un châtiment incommensurable tant il est grand ? Où donc alors est l'absolu de Justice qu'est Dieu ?

Autre chose encore.

Une des plus belles maximes de l'Évangile est celle relative au pardon des injures... Et Dieu ne nous laisserait pas la porte ouverte au pardon possible de nos fautes ? Et il exigerait de nous, qu'il a créés faibles et faillibles, la clémence même à laquelle il se refuse-

rait, lui, le créateur fort et infaillible? Encore une fois, où donc serait sa justice? Où donc, sa bonté?

Donc je crois avoir prouvé que tant doctrinalement qu'historiquement, au point de vue de la logique aussi bien qu'à celui de la religion pure, le diable ni l'enfer n'existent pas, ne peuvent pas exister, qu'ils ne sont l'un et l'autre que le produit de l'imagination humaine, et n'ont, ne peuvent avoir aucune réalité objective... ce n'est pas parce qu'une erreur est ancienne qu'elle peut devenir une vérité, et vingt-cinq siècles d'évolution n'ont jamais suffi pour constituer une légende en dogme indéniable.

On peut s'extasier sur ce que j'avance et affirmer que je suis dans l'erreur...

N'est-ce pas vous, mes contradicteurs, qui êtes dans l'erreur? Êtes-vous sûrs que si vous aviez d'autres sens, ou simplement une corpulence différente, ce que vous appelez la vérité ne serait pas pour vous le mensonge, la fausseté?

— D'autres sens? vous plaisantez! quels autres sens pourrait avoir l'homme? Et en quoi une simple modification de taille chez lui peut-il rendre vrai ce qui est faux ou *vice-versâ?*

— Permettez-moi, en ce cas, de faire une légère digression pour prouver que les idées de l'homme ne tiennent qu'à ses conditions d'être physiques et matérielles.

Les sens, d'abord! Croyez-vous être complet sous ce rapport? Détrompez-vous! Il vous manque des

sens. Lesquels ? Je serais bien embarrassé de vous le dire, mais il vous en manque, et la preuve en est en ceci :

Tout ce qui existe n'est perceptible pour nous que par vibrations. De 32 à 32.000 vibrations à la seconde, nous percevons le son ; un milliard de vibrations nous donne la connaissance de l'électricité ; 281 à 562 suivis de douze zéros nous fait connaître la lumière blanche ; 576 à 1152 suivis de quinze zéros nous donne la notion de la lumière noire (rayons Röntgen). Et c'est tout. Mais croyez-vous donc qu'il n'y a pas de séries de vibrations de 0 à 32, comme entre le son, l'électricité, la lumière blanche, la lumière noire, et au delà ? Certes, il en existe ; mais nous n'avons pas les sens nécessaires pour les percevoir. Et si nous les percevions, nos notions courantes sur le monde physique et le monde immatériel — pour ne pas dire le monde divin — en seraient assurément modifiées.

Et n'est-il pas indéniable que, seulement au delà et en deçà des couleurs du prisme que nous percevons normalement, il en existe d'autres que la faiblesse de nos sens ne nous permet que de soupçonner sans que nous puissions même les imaginer ?

J'aborde maintenant la question de stature qui, je le répète, suffirait, changée, pour changer toute notre conception des choses divines ou humaines.

Je ne puis examiner toute l'immense révolution qui s'opérerait alors : je me bornerai à l'étudier à

un point de vue terre à terre : la question de la pesanteur.

Supposez l'homme doué d'un intellect normal mais physiquement mille fois plus petit, pour saisir nettement les forces moléculaires que nous percevons à peine, qu'en résultera-t-il [1] ?

La physique et la chimie de cet homoncule seraient totalement différentes des nôtres. Plaçons ce petit être sur une feuille de chou : la surface lui fait l'effet d'une plaine sans fin ; cette surface est constellée de gouttes de rosée, pour lui globes transparents et brillants, dont le plus petit dépasse encore la hauteur des Pyramides. Chacune de ces sphères, par une de ses faces, émet une lumière éblouissante. Mû par la curiosité, notre homoncule s'approche et touche un de ces globes : la surface résiste à la pression à l'instar d'une balle de caoutchouc ; pour lui, par conséquent, la surface d'un liquide n'est pas plane mais sphéroïdale et ses molécules extérieures, agglomérées entre elles, forment une sorte de croûte presque solide. Où donc, en ceci, est la pesanteur ?

Mais il a brisé cette enveloppe externe, il est emporté à la surface de la sphère liquide qui roule et tombe, le retenant comme une sorte de glu, sans qu'il puisse se dépêtrer ; cependant, peu à peu, il

[1] Le savant anglais, W. Crookes (l'auteur de la découverte du quatrième état de la matière) à qui j'emprunte cette ingénieuse hypothèse, ne place pas son « homoncule » au milieu des molécules elles-mêmes, parce que, dit-il, « je serais totalement incapable d'imaginer son ambiance ».

voit les molécules de cette sphère, au soleil, se dilater et s'envoler en forme de nuage : où est encore la pesanteur, pour lui ?

Il voit s'étendre devant ses yeux une large surface d'eau... mais au lieu de s'élever au-dessus du sol comme tout à l'heure, cette surface va s'éloignant du bord en formant une immense courbe *concave*, par le phénomène de la capillarité : il se demande encore où est la pesanteur qui régit l'horizontalité des liquides.

Supposons maintenant qu'il ait dans sa main un flacon approprié à sa taille ; il le remplit d'eau : mais s'il le retourne ensuite, il s'aperçoit que le liquide ne tombe pas, et que, pour le déloger, il lui faut avoir recours à des chocs violents. Où donc encore est pour lui la pesanteur ?

Sur le rivage, il s'amuse à jeter des cailloux dans l'eau : si ces objets sont mouillés, ils enfoncent, sinon, ils flottent à la surface ; d'autres objets plus lourds, en fer [1] se comportent de même et flottent comme du liège. Que peut-il comprendre à la pesanteur ?

En arrivera-t-il à la conclusion que la surface des liquides tend toujours à l'horizontalité, et que les solides placés dans un liquide s'enfoncent ou flottent suivant leur poids spécifique ? Pas du tout. Il con-

[1] L'expérience est facile à faire en émiettant doucement de la limaille de fer à la surface de l'eau : le fer surnagera s'il est sec.

clura qu'au repos les liquides prennent une forme curviligne, convexe ou concave, qu'ils ne peuvent pas être versés d'un récipient dans un autre, et qu'en tout ils résistent à la pesanteur. Pour lui, les corps, quel que soit leur poids spécifique, refusent de s'enfoncer dans les liquides ; et jugeant d'après la manière dont se comporte un corps placé en contact avec une goutte de rosée, il aura aussi des raisons très plausibles pour douter de l'inertie de la matière.

Supposons de plus qu'il ait reçu de nous la notion générale qu'un être ne peut voler à moins d'être pourvu d'ailes : que pensera-t-il en voyant une puce s'élever à cinq cents fois sa hauteur, et franchir d'un bond un espace encore plus grand ?

Donc, la façon dont cet homoncule comprendrait l'univers sensible et le monde divin ne ressemblerait pas du tout à l'idée que nous nous en faisons nous-mêmes.

Et c'est quand une simple question de taille suffit pour modifier nos opinions sur la matière, que nous nous permettrions, dans notre grotesque suffisance, de régenter le monde immatériel, de décréter l'existence d'un démon que personne n'a jamais vu et d'un enfer issu de notre démence ? Allons donc !

La manière dont je conçois la théorie des peines et des récompenses de l'Au-delà est tout autre, et plus en rapport, me semble-t-il avec la paternelle équité de l'ineffable IEVE..... Et cette théorie ne m'est pas

personnelle, loin de là! C'est celle que, depuis des milliers et des milliers d'années enseigne à ses fidèles la doctrine occulte que virent professer tous les centres d'initiation aux âges antiques : Lanka, Guyah et Methrah dans l'Inde primitive; Vahr, Balk et Banyan dans l'Iran; H'Lassa et les sanctuaires du mont Boutala dans le Thibet; Astrakan, Gangawas et Baharein dans le Taratah; Han, Ninweh et Houn dans la Khaldée; Askala, Balbeck, Mambyce, Salem, Roma et Mekka en Syrie et en Arabie; Thèbes, Memphis et Ham-Mon en Egypte; Rapta et Meroë en Ethiopie; Gog-Hayoum et les solitudes de l'Hémus, en Thrace; Delphes et le Parnasse, en Grèce; Bolsène, en Etrurie; Nîmes, en Occitanie; Huesca et Gadès, en Ibérie; Bibracte, Périgueux et Chartres, chez nos ancêtres les Golaks; et tous les sanctuaires où s'est transmis, se transmet, et se transmettra l'enseignement de l'Orient sacré!

Prenez garde, dira-t-on. Vous vous écartez de la doctrine occidentale pour vous rejeter vers une doctrine orientale..... A quoi bon?

La doctrine orientale n'est pas un dogme : elle est une science; elle ne s'appuie pas sur une imaginaire révélation, elle se base sur une expérience inaugurée il y a des milliers d'ans, continuée dans la suite des âges, se poursuivant de nos jours, et qui n'aura d'autre terme que celui de notre monde : la constante communication entre l'homme exilé sur terre et l'humanité désincarnée, entre ce que la doctrine chré-

tienne — plus près qu'elle ne le pense de la réalité des choses parce que, malgré ses erreurs sans nombre, le Christ vit en elle et féconde sa pensée — appelle l'Église militante et l'Église triomphante.

L'Église militante, dans son orgueil de décider de la vie et de la mort des âmes, — ce qui n'était pas de sa compétence, puisque d'un monde au delà du sien, — a erré à l'écart des droites voies en décrétant l'effroyable iniquité de l'enfer, en prenant pour elle le démon, immonde création de la perversité humaine se divinisant elle-même.....

L'Église a erré, loin de l'auguste Justice, loin de l'ineffable Vérité, loin de la Bonté suprême que Jésus, — le maître de morale de l'Occident, morale pure en elle-même, et qui demeurera longtemps sans être dépassée — a placées entre les mains de son Père Céleste — le nôtre aussi.....

Et cependant, au moment où j'arrive aux dernières pages de cette étude, un aveu, un *Credo*, un cri de conscience, une double et formelle affirmation me montent du cœur aux lèvres :

OUI, LE DÉMON EXISTE !

OUI, L'ENFER EXISTE !

Que l'on ne croie pas, de ma part, à une palinodie qui serait en ces pages déplacée, et que le lecteur veuille bien me faire crédit du temps nécessaire au développement de ma pensée intime : — Je ne crois pas, il m'est impossible, pour toutes les raisons qui précèdent, de croire au Shatan de Mythe que l'Église

a fait sien, comme un épouvantail de mal; je ne puis croire davantage à un enfer multiple et compliqué qu'à peine ses conciles ont osé affirmer, mais qu'en tous cas ils n'ont jamais défini : — je crois, et j'y crois parce que j'en ai des preuves, à un autre démon, comme à un autre enfer.

Je m'explique.

Il m'a été donné d'étudier autant que peut le faire l'homme, dans une vie déjà longue, le troublant, multiple et incommensurable mystère de l'Au-delà; j'ai sondé l'Inconnu et frôlé l'Arcane; j'ai médité les faits, et pratiqué ou vu pratiquer devant moi la grande majorité des expériences du psychisme et de l'occultisme; à plus d'une reprise il m'est arrivé de ressentir le frisson plein d'angoisse que produit sur la misérable chair humaine l'approche d'un des êtres qui ne vivent pas de la vie terrestre; j'ai *vu* l'Énigme se révéler à mes regards mortels; plus d'une fois ma main a *touché* les matérialisations de l'Ombre et je me suis senti partiellement enveloppé de leur inexplicable *aura* pleine de douceur frêle et de froid léger[1].

[1] Si quelque lecteur, peu au courant de cette face de la science esquissait un sourire d'incrédulité comme il est de mode chez certains qui, n'ayant pas étudié eux-mêmes, ne se doutent pas que l'étude puisse exister, je dirai simplement ceci :

L'incrédulité m'indiffère — oh ! profondément... ce n'est pas moi qu'elle atteint, mais des illustrations comme Russel Wallace, W. Crookes, Lodge, Myers, Hodgson, en Angleterre; Zollner, Weber, Fechner, Ulrici, Frièze, Carl du Prel, en Allemagne; Aksakoff et Boutlerow, en Russie; Falcomer, Chiaïa, Ermacora, Brofferio, Finzi, Chiaparelli, Lombroso, en Italie; et chez nous en France, les Drs Gibier, Ch. Richet, Barély, Encausse, Baraduc, Coste, Ochorowicz, Figuier, Chazarain et autres, et

Et je suis arrivé à cette foi — non pas crédule et basée sur un vague *Magister dixit*, mais étayée par l'étude, la méditation et l'expérience, et par conséquent point vacillante comme celle qui nous est inculquée par autrui ; et, au fond de tous mes recueillements, à la suite de toutes mes enquêtes, au bout de toutes mes recherches, derrière toutes mes expériences, un seul nom m'est apparu qui me donnait la solution de ce colossal problème qu'est le devenir de l'homme, un seul nom qui est la clé de toutes les philosophies possibles, aussi bien celle de l'humble qui se contente de faire obscurément le bien, que celle du savant qui scrute, perplexe, les ténèbres de l'infini — Dieu.

Mais lorsque, m'éloignant de lui, dans une soif âpre de savoir, j'ai cherché l'éternel adversaire que lui impose une croyance déviée du vrai chemin, lorsque j'ai interrogé le résultat de certaines expériences sur l'Au-delà, et les êtres qui — délaissant pour un moment ce qui pour nous est le pays d'ombre, mais est pour eux la région de lumière — se révélaient à mes sens, je n'ai jamais trouvé en dernière analyse, que la folie et la méchanceté, je dirai même la férocité de l'homme, entées sur la brutale inclémence de

les de Rochas, les Sabatier, les Flammarion, les Marillier et *tutti quanti* — tous savants hors pair qui ont expérimenté les manifestations de l'Au-delà dans notre monde sensible, et ont conclu à leur réalité, à leur authenticité, à leur portée, à leur autorité, à leur crédit... Et il me plait de partager hautainement avec de telles individualités le sarcasme de l'ignorance qui n'a jamais rien étudié, et — par suite nécessaire et logique — croit tout savoir.... C. L.

la matière; et, me rappelant le mot de Plaute : *Homo homini lupus*, j'ai murmuré, courbant la tête :

— *Homo homini, homo sibi, Shatan!* Le démon, pour l'homme, c'est l'homme lui-même !

L'homme a eu la lâcheté de créer un fantôme de mal, et maintenant ce fantôme le terrorise! Il a voulu décharger, sur une entité de rêve, les remords qui bourrelaient sa conscience devant l'Iniquité dont il a fait lui-même la reine du monde; il a cru trouver le bonheur loin de la responsabilité morale, et aujourd'hui il frissonne devant cette entité mauvaise qui est son œuvre et qui l'étreint.

Voilà pour le démon, voici maintenant pour l'enfer, que les théories de l'occultisme expliquent avec une autre justice que celle de la doctrine qui se recommande de Jésus et que le Divin Maître s'il revenait, repousserait disant comme il l'a dit : « Pharisien aveugle! nettoie d'abord le dedans de la coupe et du plat, afin que le dehors en soit net aussi! »

L'homme est venu sur la terre, par sa propre volonté, pour se soumettre à des épreuves qui devaient, en le faisant progresser dans la double voie de la Science et de la Morale, le rapprocher d'autant de l'Unité de Lumière, de l'Absolu du Bien. Or, dans le cours de cette série de difficultés et de désolations, délibérément voulues par lui dans le cycle de ses existences progressives, il en est qu'il a surmontées, il en est devant lesquelles il a succombé; et lorsqu'il s'est attaché, lâchement, au mal de la terre, il emporte

avec lui le souvenir de ses iniquités passées, et, dans le pays de l'ombre, il erre, ne se sentant pas la force et le courage nécessaires pour expier par le repentir ce qui fut sa joie ici-bas; il est retenu par la stérile contemplation de ce qui fut sa jouissance terrestre, sa passion matérielle, qu'il ne peut plus posséder et dont néanmoins, s'il ne s'y est pas préparé, il n'a pas l'énergie nécessaire pour se séparer! Et c'est là son enfer, de regarder une jouissance mauvaise dont il ne peut jouir, en sachant qu'il ne pourra monter qu'après s'en être détaché, qu'après l'avoir expiée par le repentir, mais sans avoir la force voulue pour subir cette volontaire expiation.

C'est ce qu'exprime admirablement le maître Eliphas Lévi, dans son *Dogme de haute magie* :

« Les corps ne sont que des écorces temporaires et « dont les âmes doivent être délivrées ; mais ceux qui « obéissent au corps en cette vie se font un corps inté- « rieur ou écorce fluidique qui devient leur prison et « leur supplice après la mort, jusqu'au moment où ils « parviennent à la fondre dans la chaleur de la lumière « divine où leur pesanteur les empêche de monter ; ils « n'y arrivent qu'avec des efforts infinis et le secours « des justes qui leur tendent la main ; et pendant tout « ce temps ils sont dévorés par l'activité extérieure de « l'esprit captif comme dans une fournaise ardente. « Ceux qui parviennent au bûcher de l'expiation s'y « brûlent eux-mêmes comme Hercule sur le mont Œta, « et se délivrent ainsi de leurs gênes ; mais le plus « grand nombre manque de courage devant cette der- « nière épreuve qui leur semble une seconde mort plus

« affreuse que la première, et restent ainsi dans l'enfer « qui est éternel de droit et de fait, mais dans lequel « les âmes ne sont jamais ni précipitées ni retenues « malgré elles. »

Voilà le véritable Enfer, équitable avant tout! Voilà l'Enfer auquel vont mes croyances, parce qu'il est juste sans barbarie, et parce qu'il porte le sceau d'un Dieu que j'aime à me figurer moral, droit et loyal avant tout, suivant la mesure de l'intelligence qu'il m'a départie.

. . . .

Arrivé au terme de ce travail, il me reste à le résumer et à voir comment, dans l'avenir des temps peut se résoudre la croyance au démon.

Pour faire envisager au lecteur, d'un simple coup d'œil la formation et le double développement mythique de l'idée de Shatan et de l'idée de l'enfer chrétien, il m'a semblé que deux tableaux synoptiques feraient mieux comprendre, et d'une façon plus efficace, plus tangible en quelque sorte, le travail d'abord latent, puis apparent, opéré par l'effort successif des siècles sur la conscience humaine au sujet de cette double question. — On trouvera à la fin du volume les deux tableaux dont je parle.

Quant au devenir propre de Shatan, le problème présente deux faces différentes qu'il convient d'envisager successivement.

On a vu, au commencement de ce chapitre, que les sorciers, adeptes avérés de Shatan suivant les

croyances populaires étayées sur les confessions mêmes des intéressés, mettaient en jeu une force particulière, sans se douter de ce qu'était cette force, et en la rapportant invariablement, par suite, à l'entité de Mal à laquelle il se croyaient liés.

Cette force, en notre temps encore ignorée du public, seulement soupçonnée par la science, en partie sous le nom d'Éther, étudiée par quelques hardis pionniers de l'esprit humain, mais connue et utilisée dès le principe par l'occultisme, est celle qui crée le miracle, c'est-à-dire le fait opéré en dehors de toute force physique cataloguée, et souvent contre elle.

Toute religion a ses miracles, puisque l'usage de telle force est basée sur une intensité particulière de volonté et que toute religion a ses mystiques et ses ardents. La seule différence est que chaque croyance rapporte à sa Divinité les faits — surnaturels selon la petitesse de l'esprit humain — qui lui semblent l'étayer, et à une entité de Mal ceux qui paraissent dirigés contre elle, sans aucunement se rendre compte qu'il s'agit dans l'un comme dans l'autre cas des manifestations d'une force neutre encore inconnue même de ceux qui l'emploient, et dirigée par eux dans tel ou tel sens suivant leur volition intense du moment. — Les miracles de l'apôtre Pierre, d'Apollonius de Tyanes ou de Simon le Mage sont identiques, également vrais, et reposent sur une base commune : la volonté hyperdymanisée, et par suite

l'asservissement de cette force particulière qu'aujourd'hui encore — j'en ai donné la preuve plus haut en citant un fragment d'attestation signé du P. Ventura — bien des gens plus pieux qu'éclairés croient fermement être une émanation de l'enfer. La bilocation de saint Antoine de Padoue et de saint Alphonse de Liguori, qui les a fait canoniser, est la même que celle de Basilide rapportée par Tacite[1] et celles, contemporaines, qu'ont recueillies, mentionnées et étudiées les docteurs Gurney, Myers et Podmore[2].

Le Moyen Age et les Temps Modernes, voyant que les sorciers supportaient impassiblement — par le seul effet de cette force — les pires tortures plutôt que de renier le démon à qui ils se croyaient liés, et qu'ils disposaient d'une étrange puissance leur permettant d'envoûter leurs ennemis et de les tuer à distance, le Moyen Age et les Temps Modernes, dis-je, crurent fermement à l'existence du démon, seul capable, pensait-on alors, de produire de tels prodiges.

Mais aujourd'hui de hardis devanciers de la science expérimentent cette force, au moins dans ses manifestations les plus accessibles. Les de Rochas, les Flammarion, les Crookes, les Aksakoff, les Lombroso, les Charles Richet et bien d'autres, glorieux ou obscurs, mais acharnés au problème, consacrent leurs efforts à sa solution.

[1] *Hist.*; liv. IV, 81.
[2] *The Phantasms of livings.*

Or, quand, à leur suite, les savants ou érudits de tout ordre auront étudié ce dynamisme plus puissant que tous les autres, que restera-t-il du prodige de jadis que l'on pourra expliquer par A + B ?

Est-ce que, aujourd'hui déjà, au simple point de vue nosologique, les Charcot, les Bernheim, les Liébeault, les Luys, les Beaunis, les Pitres, les Raymond, les Pierre Janet, les Gilles de la Tourette et bien d'autres pour ne parler que des médecins français, n'apportent pas tout simplement leur volonté — mais une volonté ferme et infrangible qui met en œuvre la force dont je parle — à soulager leurs malades en leur disant seulement avec une autorité qui impose : « Allez! vous êtes guéris! »

Et ce n'est là qu'une des manifestations des plus simples — les plus enfantines, dirai-je, — de la force dont il s'agit. Que sera-ce quand, après l'avoir plus profondément scrutée, on sera arrivé à la connaître dans ses productions encore ignorées ?

Alors, la puissance fausse de Shatan tombera comme s'affaisse une statue d'argile dont le flot baigne les pieds — et, de l'étrange et surhumain pouvoir attribué jadis au diable, la Science de l'avenir fera son profit pour le bien et le progrès de l'être humain.

Et alors que deviendra Shatan lui-même, le démon, l'ombre sinistre qui couvre de son horreur et de ses ténèbres, durant des siècles et des siècles, la marche douloureuse de la pensée vers l'avenir, quand Shatan sera dépouillé de sa menteuse auréole de force ?

Son lamentable effroi, sous l'angoisse duquel s'est si longtemps débattue l'humanité passée, qui étreint encore de ses crispations l'humanité contemporaine — aujourd'hui à un tournant de la marche du monde, aujourd'hui en travail d'une humanité future —, sombrera dans un immense éclat de rire...

Un éclat de rire? Non pas, car la souffrance des générations passées est toujours là, dont les larmes ne sont pas séchées, dont le sang est à peine refroidi.

Et ce sera plutôt avec un étonnement grave et triste, devant les erreurs de son passé, que l'homme s'écriera, à l'imitation du prophète :

« Comment es-tu tombé de ton ciel, Lucifer — de ton ciel où je t'avais moi-même placé, créature de mes épouvantes? »

ÉPILÉGOMÈNE

Le sentiment religieux est incompatible
avec l'enfer éternel.

Ch. Fauvety

ÉPILÉGOMÈNE

O Yod Créateur ! Immanente essence de tout germe de Force et de tout principe de Bonté !

Lorsque, par l'enombrement de ta toute-puissance, la potentialité d'Etre essaima en le primitif Adam Kadmon, ton auguste vouloir fut que le pentagramme humain demeurât : dans son identité avec ta Science, Réalité ; *dans son identité avec ta Prémotion,* Justice ; *dans son identité avec ton Verbe,* Raison ; *dans son identité avec ton Idée,* Vérité ; *et enfin dans son identité avec Toi-même,* Être !

Mais l'Adam Kadmon s'est écorcifié ; il est devenu l'Adam Bélial, et a renversé la pointe de son pantacle ; au lieu de monter vers ton absolu, il est chu vers l'abîme ; contre toute Vérité, il émane le mensonge ; contre toute Justice, le despotisme ; contre toute Raison, l'absurdité ; contre toute Science, l'ignorance ; et la pointe qu'il a dirigée vers le gouffre émane, contre tout Etre, le néant !...

Alors, se voyant aussi lamentablement mons-

trueux, il a refusé de se reconnaître, et, de sa terrifiante et ignoble caricature, il a fait un dieu d'abîme et de mort, ton rival, O Yod de Ciel et de Vie !

Et devant la réalisation de son ouvrage, il est tombé à genoux, frémissant, ne songeant pas : « Cette idole du mal est mon œuvre parce qu'elle est moi ! » — *mais clamant : « Cette idole sera mon dieu et je la rendrai puissante, pour m'adorer en elle ! »*

Et alors, il a pris ses vices un à un, et avec amour, il en a exorné l'Etre immonde issu de lui-même.

Lui communiquant son orgueil, il en fit un dominateur sinistre.

Lui infusant son avarice, il lui rendit les doigts crochus et mua ses ongles en griffes.

A l'aide de sa gloutonnerie, il en fit un être émacié mais sans cesse dévorateur.

Son envie creusa l'orbite des yeux du spectre et lui aiguisa les crocs.

Sa colère en forma une entité de rage et fit jaillir de sa gorge des hurlements rauques.

Sa propre mollesse se centupla, et, passant dans l'être de malédiction, s'avilit en lacheté, lui déprima le front, lui donna l'allure oblique et la démarche louche.

Et la luxure humaine allongea le visage de l'immonde Panthée en un faciès de bouc aux lèvres

tombantes, mit une flamme sombre dans son regard et lui créa le corps velu d'un ægipan.

Or, l'homme alors regarda son œuvre et la trouva assez hideuse, assez ignoble pour qu'elle lui fit horreur.

Et, se redressant, il s'écria dans l'orgueil de ses délices : « Maintenant je puis être criminel sans remords : voici l'endosseur de mes perversités futures ! Maintenant, ma conscience pourra clamer en vain : j'ai créé pour l'avenir le meurtrier de ma conscience ! »

Et cependant, l'homme n'était pas encore satisfait : son œuvre, suffisamment dépravée, suffisamment exécrable pour exciter son dégoût, n'était pas encore assez monstrueuse pour l'épouvanter.

Alors, dans sa démence d'infamie, l'ouvrier du Mal se rua sur ton auguste et sereine majesté, ô Yod primordial, ô Yod suprême, et sur elle, il porta sa main sacrilège.

Il te vola ton éternité, ô Générateur des temps pour la donner au monstre !

Il te ravit ton immensité, ô Créateur des espaces sans fin, pour en douer son effigie mauvaise !

Il te spolia de ta puissance, ô Père de toute force, pour en jeter les lambeaux sur les épaules de son idole !

Il te dépouilla de ton omniscience, ô Source de tout savoir, pour en glisser les déchets sous le front bas de son épouvantail.

Et, de ce qui fut toi, de ce qui est et sera éternellement toi, ô Yod, matrice du Bien, l'homme, ouvrier néfaste de Mal, arracha tout ce qu'il put te voler pour le donner à sa créature de corruption.

Et alors, la voyant dans toute la sinistre splendeur de sa malfaisance personnelle, dans l'effroyable épanouissement de son propre vice, l'homme clama : « Voici le dieu que j'adorerai en l'épouvante de mon être ! » Et il s'est prosterné avec un tremblement, devant l'idole de sa consternation, les sens crispés de souleur, et le cœur ivre de désespoir, en face de l'œuvre créée par sa perversité néfaste.

Mais il n'avait pu te voler ton auguste Justice qui plane et te fait éternel quand même, ô Fondement de tout Droit !...

Mais il n'avait pu te dérober ta suprême et sereine Bonté qui est ta réelle toute-puissance, et te fait fort de toute force, ô Source immanente du Bien éternellement sublime !...

Mais il n'avait pu arracher de ton front ta rayonnante Vérité dont l'éclat chasse les ténèbres maudites, ô Yod, Maître du Fait, ô Yod, Émanateur du Principe !

Qu'eût fait d'ailleurs de cette pure triade l'image infâme qu'il avait ouvrée ?

Et, dans ce siècle, peu à peu, lente mais sûre, ta Justice luit, désillant les yeux de l'homme et lui montrant l'horreur de sa chimère ! Et ta Vérité resplen-

dit, éclairant l'ignominieuse fausseté de l'idole! Et la Bonté qui te revêt garde toujours et malgré tout, dans un de ses plis, l'aumône du pardon pour qui découvre et l'abomination, et le mensonge, et la fragilité du monstre, et pour qui s'écrie en le reconnaissant comme le plus détestable ouvrage de l'homme : PHY DIABOLO ! TERQUE QUATERQUE ISTI PHY ! ATQUE ITERUM PHY IN ÆTERNUM ! [1].

Or, l'aube de ta Justice et de ta Vérité illumine déjà la terre, et tes créatures commencent enfin à comprendre que le sinistre et grotesque Shatan de leurs terreurs, et de leurs délires, et de leurs perversités, n'est que la caricature ignoblement terrifiante de leurs vices, modelée de leurs propres mains; et bientôt ta radieuse Bonté te donnera, en laissant tomber le pardon de tes mains, la définitive victoire sur l'immonde idole de boue...

Et jusque-là, grâces à TOI, *ô Yod, essence primordiale de toute Science, de toute Force et de toute Grandeur, car tu fis luire une étincelle de ton ineffable et lumineuse Bonté pour l'obscur et obstiné chercheur qui n'a jamais rencontré que* TOI *au fond de ses études comme derrière toutes ses expériences sur le mystère de l'Au-delà, et que ta suprême Justice ne saurait rejeter parce qu'il marche, avec confiance, vers la splendeur de ta Vérité, vers* TOI, *même par les voies que d'autres hommes prohibent*

[1] Henry Kunrath, *Amphitheâtrum æternæ sapientiæ.*

ou réprouvent — parce qu'ils ne les comprennent pas...

Car tu es le EL...
Car tu es le YOD...
Car tu es le MEM...

Dans les ELOHIM *et les successives émanations des* ELOHIM, *émanés eux-mêmes de ta principiante Essence !*

Menez-Ellen, Août 1903.

TABLE DES MATIÈRES

TABLEAU SYNTHÉTIQUE DE LA FORMATI

VIIe siècle . . . .

IIIe siècle . . . .

Ère chrétienne . . . .

IIIe siècle . . . .

VIe siècle . . . .

XIIIe siècle. . . . .

XVe siècle . . . .

XVIe siècle . . . .

Schéol : demeure collective des âmes.

Hadès grec.

Schéol indécis : à la fois demeure collective des â
lieu de punition pour les pervers.

Enfer de feu.

Schéol des â

Idée employée par Jésus en accommodation avec les croyances populaires de son temps.

Théor

Enfer de feu.

Constitution dogmatique et éternité de l'enfer : — Concile de Constantinople, 547.

Enfer

Enfer éternel.
Enfer tempora
— Concile de

Enfer

DE LA FORMATION DE L'ENFER

ure collective des âmes.

Douzach / Hamegestan } des religions parsies, recueillis à la suite des captivités.

fois demeure collective des âmes et s pervers.

Abaddon : *meurtre*, puis *lieu d'extermination* : idée développée mystiquement.

Gehenne : *vallée des fils d'Hennom*, où un brasier permanent brûlait les immondices.

Schéol des âmes.

n ac- nces

Théories platoniciennes sur l'enfer.

nfer de feu.

Descente de Jésus aux enfers.

on dogmatique et éter- er : — Concile de Cons- 47.

Limbes — Thomas d'Aquin.

Enfer | Limbes (formés par simple tradition, et sans décision conciliaire).

Enfer éternel.
Enfer temporaire.
— Concile de Ferrare, 1438.

Enfer | Purgatoire — Concile de Trente, 1550 | Limbes

BT 980 .L26	Lancelin Hist. mythique de Shatan 231686
OCT 27 / JAN 3	1945 Buchery 1946
NOV 22 / DEC 8	1954 Paul Hamill Foster 2
FEB 9	1955 Carol Berstein 5748 S. Blackstone

Shatan

OCT 27 1945	Bindery	JAN 3 1946
NOV 22 1954	[illegible]	DEC 6 1954 12-6-54
FEB 9 [illegible]	Carol Berstein	